

Colette

CONTES DES MILLE ET UN MATINS

1911-1914

CONQUÊTE DE L’AIR

LA BULLE

12 septembre 1912

Une bulle qui monte dans l'air, ronde, bien gonflée, couleur d'or, serrée dans sa résille de filet : c'est notre ballon. Le petit panier qui nous emporte semble un accessoire gênant, propre seulement à retarder, à enlaidir ce beau sphérique dont le départ a l'hésitation légère, le caprice incontrôlable d'une aile, mais d'une aile rétive à la volonté de l'homme et qui se joue de lui.

Il monte vite, et nous le croyons lent. Sa lenteur imaginaire nous rassure, en nous décevant presque, car l'aéroplane et l'automobile nous ont appris à associer, routinièrement, la gifle d'air à l'idée de vitesse. Le vent, qui couchait tout à l'heure le ballon encore amarré, et secouait les arbres du parc, le vent à présent, le vent, c'est nous, nous cinq. La nacelle contient, outre le pilote, le novice mais intrépide passager, l'avocat célèbre, la dame aguerrie et moi. Les flancs de la nacelle recèlent, m'assure-t-on, assez de vin, de sandwiches et de chocolat pour que l'atterrissage en terre déserte offre l'agrément d'une garden-party.

Un sac de lest coule dans la Seine que nous franchissons, et crible l'eau avec un joli bruit de perles. Nous, nous sourions, confiants, étonnés seulement de progresser sans le secours assourdissant d'un moteur, sans laisser derrière nous un sillage de fumée, ni l'odeur de l'essence, de l'huile et du fer chauffé…

– Deux cents… deux cent cinquante mètres seulement… Mes enfants, je vous en prie, une minute d'attention ! Nous laissons bien la tour Eiffel à gauche ?

– Mais oui, mon vieux, mais oui…

Le pilote seul trouble cette fête du départ. Sa sagacité dévouée gêne notre joie d'irresponsables, et qu'avons-nous de commun avec la tour Eiffel ? Quel besoin, au lieu de rester comme nous satisfait et contemplatif, quel besoin a-t-il, ce pilote, de tripoter des instruments inutiles et de pincer

obstinément le lombric de caoutchouc qui pend au ventre rond du statoscope ? C'est tout juste si nous ne récompensons pas son zèle par une commisération injurieuse, en l'adjurant de ne pas s'agiter… Notre bulle couleur d'or monte, monte… Que n'imite-t-il sa sérénité ?…

– Nous dépassons la tour, hein ?

– Mais oui, mon vieux, mais oui…

Il est épatant, ce pilote ! À l'entendre, on croirait que la tour Eiffel barre toutes les routes de l'air, et qu'on ne sait pas si nous trouverons, à côté d'elle, un petit corridor de vent pour nous mener là-bas, vers ce beau sud-est voilé…

Le pilote, patient plus qu'il n'appartient à un homme, ne répond rien… Il regrette peut-être d'avoir emmené des fous dangereux… Et parce qu'il s'occupe de mesurer, à petites pelletées précautionneuses, le lest qui nous gare de la tour, il se fait traiter cordialement d'« épicier ».

– Cinq cents… huit cents… mille mètres… Mes enfants, n'ayez pas peur de la secousse, je jette le guide-rope.

… Cent mètres de câble suivent à présent la nacelle, et au-dessous de l'extrémité libre du câble, il y a encore… brrr… il y a encore un kilomètre de vide… Un instant, le démon du vertige, suspendu au bout frétillant du guide-rope, me fait signe… Mais c'est une faiblesse éphémère, et je m'en distrais vite en reconnaissant la banlieue parisienne, son dessus bariolé, ses couvercles de zinc, ses places et ses bosquets, ses pelades et ses taches… Douze cents mètres… Paris s'éloigne, sous des fumées violacées, où le blanc du Sacré-Cœur, à travers un rayon de soleil, met une lumière crue et dramatique. Un orage, serré en boule dans un coin du ciel, semble descendre à mesure que nous montons. La beauté du ciel et de la terre, que notre ascension simplifie et grandit, nous apaise. Les bruits terrestres n'atteignent plus l'air vif où nous planons, et nous nous taisons longtemps, jusqu'à l'instant où l'un de nous dit à mi-voix, malgré lui : « Ce silence… »

… Paris s'est perdu, là-bas, très loin déjà. Une tache scintillante marque chaque tournant de Seine ; des parcs fermés de murs nous livrent le secret de leurs châteaux que défendent des futaies, la claire ordonnance, le naïf tapis de leurs jardins français…

– Quinze cents mètres…

Un air pur et sec, à goût de neige, éveille l'envie de manger et de boire ; le crépuscule proche, aussi, ravive en nous une solidarité peut-être inquiète, et le respect – enfin ! – du pilote impeccable. La dame aguerrie lui tend un gobelet mousseux, le passager novice mais intrépide offre l'aide de ses longs bras, tandis que l'avocat célèbre promet au pilote une irrésistible plaidoirie, « dans le cas, possible en somme, où une triste affaire de mœurs… »

Le pilote sourit avec mansuétude, comme un terre-neuve patient que harcèlent des petits chiens joueurs. Il nous laisse à notre plaisir tantôt grave et tantôt exubérant ; il nous donne tout ce qu'il peut du ciel sans oiseaux et sans nuées, du monde plat où de lointaines forêts sont bleues, où des villes lancent autour d'elles leurs faubourgs divergents comme des rayons d'étoile ; il regarde cheminer jusque sous la panse tendue de notre bulle d'or, l'ombre en losanges du filet de cordes, avant de dire : « Mes enfants, il va falloir atterrir… », avant de jeter, déployé, le journal qui descend, plane immobile, puis s'affole brusquement, tournoie en mouette blessée et s'abat…

… Bourdonnements d'oreilles, surdité presque agréable – c'est la descente… Une forêt veloutée se précise singulièrement, comment se fait-il que je puisse soudain détailler ses essences rousses et vertes, et ses géants à tête arrondie ? Un murmure de cascade monte jusqu'à nous, en même temps qu'un parfum frais comme lui, un peu amer : celui des chênes après la pluie… Quelle fusée de cris d'oiseaux semble fêter notre retour à la terre !…

– Baissez-vous tous ! cachez les têtes et les mains ! crie la voix du pilote.

Nous n'avons pas eu le temps d'obéir que la nacelle, rabattue sur la forêt, drague les cimes des arbres avec un fracas de ramilles rompues et de verdures déchirées. Au-dessus de nous, les flancs mous du ballon amaigri palpitent et luttent… Un coup de vent nous reprend et nous emporte ; j'entends la rupture musicale des fils télégraphiques et je me relève pour voir courir, en dessous de nous, pendus au guide-rope traînant, deux braves chasseurs rondelets, couleur de sillon, si essoufflés et si risibles… Nous les distançons vite et je me contracte toute à voir accourir sur nous, plantés droit en haut d'un champ incliné, deux noyers vénérables, qui ne céderont pas comme de simples fils de télégraphe… Mais le pilote est là ! D'une main magistrale et rude, il nous sauve la vie, en tirant la corde de

déchirure : un choc, et la nacelle, comme un panier qu'on retourne, nous répand sur l'herbe sèche d'un champ tondu, pêle-mêle avec le statoscope, le baromètre, les derniers sacs de lest, les fioles de vin, les pêches et, hélas ! les chocolats à la crème…

Guère de peur, et point de mal. Tout l'intérêt va au ballon qui gît, flasque, à la belle bulle crevée que chacun de ses atterrissages barbares tue, qui palpite encore et que chaque sursaut vide un peu plus de sa force agonisante…

LÀ-HAUT

13 juin 1912

Qu'ont-ils donc ? Comme ils crient, soudain…

Ils crient joyeusement, ils agitent les mains, et comme ils renversent la tête ! C'est au changement de leur attitude, puis en les voyant rapetisser, se tasser et fondre, que je m'aperçois que nous montons. Le *Clément-Bayard*[1] vient de quitter le sol ; nulle secousse, nul tressaillement ne m'en a avertie. La graine de chardon mûre se détache ainsi du calice, par une ascension insaisissable, et devient flottante sans qu'on devine à quel moment elle cesse d'être retenue…

Ils fondent, ils fondent en dessous de nous. Leurs cris nous parviennent aigus, clairsemés… Tout à l'heure c'était une foule pressée, encombrante, qui entravait la sortie du dirigeable. À présent ils salissent la place d'une poignée de grenaille noire…

C'est donc bien vrai, nous montons ! Ce balcon de fer, ce wagon sans siège que je comparais, dans le hangar, à un « tram » d'été ; ce plancher d'acier, cette passerelle toute de métal sonore et lourd, ces bagages entassés à l'extrémité fuselée de la nacelle ; et le groupe d'officiers instructeurs, et mes compagnons et moi, tout cela monte sereinement, suspendu au ventre soyeux du dirigeable, au ballon jaune comme un poussin neuf ! Je m'obstine à fixer d'un œil hébété la petite foule noire, juste au-dessous de nous… Je ne puis croire… Mais les pétarades des moteurs, jusque-là muets, le vent vivifiant des hélices réveillent en moi la sensation rassurante du mouvement, de l'effort, du voyage, et je me retourne avidement pour voir Paris venir à nous !…

Alors je cède brusquement à une allégresse totale, qui s'exprime en *oh !* d'étonnement, en *ah !* extasiés, allégresse assez incompréhensible en somme : le fait de voguer à deux cents mètres au-dessus de Paris suffit-il à l'expliquer ?… Allégresse cependant, joie sans ombre, sans âge, joie

stupide de se pencher très fort sur la balustrade, pour constater avec éclat qu’il n’y a « rien qui nous tient en dessous » ! Joie différente de celle que j’ai goûtée lors d’un court trajet sur biplan, car le départ actif, bruyant, intelligent, l’élan de l’aéroplane bannissent le trouble dont je sors, l’inquiétude où j’ai pu douter un moment si je rêvais ou si, miraculeusement, je m’élevais vers le soleil comme une bulle…

Paris se déroule sous nous. On l’a photographié si souvent, du haut du ciel, que je le reconnais aisément ; le réseau compliqué de ses voies, ses places en étoile, son fleuve et ses îles forment un plan déjà familier. C’est à des détails de couleur, de relief que je m’attache, à des toits bizarrement bleus ou d’un rouge furieux ; les miroirs d’eau des parcs publics étincellent et s’éteignent, un train s’incurve comme une chenille qu’on agace… C’est de la compacité de la ville que je m’amuse, et de la trouver presque petite et désordonnée… Sa confusion étouffante ne s’arrête, respectueuse, que pour laisser un peu d’air aux beaux édifices : le Louvre et ses jardins nets reposent le regard, le dessin du Luxembourg se lit comme une claire image. Des verdures abondantes et jeunes, en charmilles régulières, font de chaque cimetière un attrayant enclos…

Mais par quels puits misérables, forés au plus épais des maisons modernes, descendent l’air chargé et l’avare lumière ? Que nos logis sont difformes et couleur de beurre sale, auprès des édifices anciens, d’un gris délicat et éternel ! Les vieux quartiers sont les plus beaux, eux que le temps, la suie, la pierre effritée, la pluie charbonneuse ont couverts d’une cendre nuancée. Je me penche, avec le regret de les dépasser si vite, sur leurs derniers jardins, séquestrés au fond de noires bâtisses, insoupçonnés des passants, languissants et parés comme de précieuses captives… Ne volai-je pas, les premières minutes, au-dessus d’un de ces parterres, celui où fleurit un acacia, près d’une tache allongée de gazon, celui où brille un toit de vitres ?… Je n’y ai pas songé à temps… L’idée que j’ai – là-bas, du côté où la Seine miroite et tourne – un abri où tient tout ce que j’aime m’effleure un instant, mais sans chaleur et sans force. Mon plaisir, trop nouveau, trop vigoureux, oublie inhumainement *ceux d’en bas*…

Ceux d’en bas, je les distingue encore. Ils sont noirs, agiles comme des insectes travailleurs, et parfois immobiles, soudain, par groupes : à leur arrêt, nous savons qu’ils nous contemplent. Notre prodigieux passage, qui

fige les hommes, disperse les chiens ; noirs, jaunes, blancs, leurs dos courent de tous côtés et se cachent…

Mais… C'est déjà fini, Paris ?… Tout petit Paris, traversé en quelques minutes !… Nous montons, nous tournons… La queue effilée du dirigeable décrit, sur l'horizon que la ville enfume, un arc de cercle aisé : la campagne maraîchère, verte, quadrillée, apparaît. Plate, florissante et peuplée, elle n'a guère d'autre beauté que sa richesse, cette fausse loqueteuse rapetassée de cent velours. Nos regards plongent dans les blés verticaux, dans les seigles légers, comme dans le poil profond d'une peluche ombrée… Çà et là des villas joujoux enferment leur arpent de terre, d'arbres et de fleurs, dans une enceinte de murs neufs, et l'on songe aux limites puériles que les enfants dessinent, avec des graviers blancs ou des coquilles, autour d'un fort de sable…

Tout devient, sur la terre, d'une précision extrême, et plus petit encore, et simplifié, à mesure que nous montons davantage. Je m'écrie : « Oh ! regardez ! ils ont peigné si finement ce champ… Et pourquoi ont-ils dessiné là une route si capricieuse… » *Ils*… Depuis mon départ, je parle d'*eux* comme si je ne devais plus redescendre sur la terre. Il y a deux races : ceux d'en bas et nous, nous les passants du ciel. La nacelle emporte deux ou trois voyageurs qui, comme moi, ascensionnent pour la première fois ; je les vois comme moi, curieux et détachés de ce qui se passe en bas, étrangers aussi à l'idée de la chute, du danger, même du vertige, adaptés du premier coup au miracle du vol. Nous inventons, pour l'imposer à ceux d'en bas, une architecture nouvelle, une coquetterie décorative qu'ils déploieraient pour nous, rien que pour nous…

Une sécurité exigeante émane de notre joie ; nous demandons au maître de ce beau navire des voyages sans fin, des nuits bercées à trois mille pieds, des réveils dans les nuages, des crépuscules comme celui-ci, rouge et barré de noir, où demeure assez de soleil pour que s'y embrase la flèche d'un village, de deux, de dix villages épars…

… « La nuit vient », dit l'un de nous. Nous ne pensions pas à elle tant le couchant demeurait clair, et clair encore le panorama de villages, de rivières vives, de routes bifurquées. Mais nous cheminons maintenant au-dessus d'une nappe sombre, une forêt d'un vert sourd, qui absorbe la lumière faiblissante… C'est la forêt de Compiègne, jetée là comme le lé magnifique d'une étoffe crêpelée. L'homme la ronge, hélas ! On voit sur ses bords des

dentelures de souris et des brèches profondes, et des trous ronds, qui montrent sa trame nue.

La forêt de Compiègne ! La fin du voyage… Je ne suis pas la seule ni la première à soupirer : « Quel dommage !… » On croirait, à la ferveur de nos regrets, qu'il s'agit non de descendre, mais de naufrager sur une côte ingrate…

Avec une infaillibilité tranquille de pigeon qui rentre au nid, le ballon se dirige vers son hangar de fer bleuâtre, visible au milieu d'un champ. Les prairies, les haies de sureaux grandissent, se soulèvent vers nous. Déjà des câbles tombent de la nacelle, au milieu d'un groupe de soldats, qui nous halent sans secousse… Nous sommes la proie des hommes sans ailes…

Là-haut, dans le ciel de juin, pâle encore d'un si long jour, rien ne marque notre chemin d'air. Il fait nuit. Mes pieds baignent dans l'herbe fauchée qui se fane, toute froide de rosée. Un arbuste frôle ma main, comme s'il l'avait cherchée ; un lourd insecte, attardé, vibre et se suspend à mes cheveux… Que le parfum des sureaux est fort, ce soir, et celui des syringas, du foin nouveau et des menthes humides !… La terre nocturne nous reprend et nous caresse dans l'ombre ; amie jalouse, un instant trahie, et qui reconquiert à force d'embaumer…

AU SALON DE L'AVIATION

Le Matin, 18 décembre 1913

Il y a quatre ans seulement qu'à Dijon j'assistais au départ timide, puis au vol hésitant, enfin à la chute lente d'un aéroplane, piloté par un novice aviateur. Je me souviens comment l'oiseau blanc, en touchant le sol, s'écrasa avec un sec crépitement de fagot qu'on casse, je me souviens qu'il ne resta de lui qu'un peu de bois brisé, de fer, une aile blanche flasque et fendue – et l'homme heureusement sauf. La foule, étonnée, un peu déçue, cherchait, dans le débris mince et plat, la forme du beau monoplan dont l'ombre était si grande tout à l'heure sur le pré…

Pourquoi me rappeler cette chute de pigeon blessé, encore soutenu par l'air ? Du fer fourbi, du cuivre rose, de l'acier bleuté, le gris froid de l'aluminium, le noir de la fonte ; des moteurs en rosaces lourdes, des cylindres, des tubes, des bras, des crampons – du métal, du métal et encore du métal ! – tout ce qui peut inspirer et nourrir l'idée de poids, d'immobilité, de force revêche et inflexible est là, devant moi, et tout cela est destiné au royaume de l'air. Ils volent, ces lingots, ces bastions, ces tonnelets, ces troncs polis.

Ces tours et ces plates-formes de fer progressent sur un chemin de nuées… Et l'oiseau blanc, l'oiseau de toile craquante, dont un coup de brise démettait l'aile, a vécu ; voici, sélectionnée, transformée par l'impitoyable génie des éleveurs, sa descendance presque méconnaissable : ce petit monstre impétueux, le monocoque trapu, rigide, blindé de partout, avec son nez court de boxeur, son corps aux flancs effacés. De profil, il est expressif et vivant, un peu comique à la manière de certaines bêtes rageuses. L'un d'eux, accroupi sur ses pattes pliées, se cramponne à ses roues, guette le vide d'un air d'élan et d'impatience, et déploie, épaissie, abrégée, l'armature d'un organe qui s'atrophie : l'aile, bientôt inutile à sa vitesse de bolide.

FAITS DIVERS

À TOURS – En regardant Houssard accusé d'avoir tué et Mme Guillotin accusée d'avoir aimé.

27 juin 1912

L'abominable journée d'internement, d'immobilité, d'étouffement, de déception ! Journée commencée dans l'attente d'une émotion neuve, journée qui rassemblait tous les lambeaux épars d'un beau drame[{2}], comme Donner, rapprochant les nuées, libérait la foudre ! Rien n'a jailli : ni cri, ni sanglot, ni aveu irrépressible, et l'interminable jour s'achève dans l'ennui et la somnolence.

Avant l'entrée de la cour, le public, peu discret, manifestait pourtant une fièvre, une gaîté assez sinistres. Beaucoup de femmes venues pour *elle*, agitées d'une méchanceté mal cachée…

Je m'attendais à plus de gravité dans l'assistance. Ces messieurs de la presse judiciaire, débordants de jovialité, s'épanouissent en pronostics narquois. L'atmosphère ? un peu d'une répétition générale d'après-midi, et d'ailleurs voici Capus. L'impression théâtrale se précise, si je détaille, sur l'estrade vide, des portes à demi brisées, des planches, des ballots mal ficelés, un bric-à-brac de décor miteux. Je me laisse gagner par la légèreté blasée de mes compagnons jusqu'à oublier que ces portes défaites ont servi de cibles, que ces ballots cordés contiennent des vêtements raidis encore d'un sang ancien.

L'entrée de Paul Houssard me rend à la réalité. Il est assis et ne montre que son profil. Pas une seule fois il ne se tournera vers la salle. Pendant sept heures, nous ne verrons que son profil honnête, quelconque, sauf la brisure têtue du nez. Cette brisure obstinée et cette nuque sans inflexion me rappellent singulièrement le capitaine Meynier, l'assassin de la baronne Olivier. Houssard parle, et c'est encore la voix du capitaine Meynier, voilée,

embarrassée et douce, et jusqu’à ce hochement de tête bizarre qui dit « non » quand l’accusé répond : « Oui, monsieur le président. »

C’est alors que commence le plus interminable, le plus soporifique dialogue entre le président Roussel et l’accusé. Dialogue ! que dis-je ? monologue, monologue présidentiel, débité avec une lenteur, une monotonie exaspérantes ; des redites, des digressions sans utilité ; une insistance sans pénétration ; une minutie tatillonne à lasser toutes les oreilles, à décourager l’attention la plus passionnée ! Une intervention cinglante de Me Henri-Robert, une réplique féline de Me Maurice Bernard viendront seules, de loin en loin, interrompre ce ruissellement tiède de paroles, car Houssard, prostré, presque aphone, tiraillé de tics nerveux, n’oppose que des : « Je ne sais pas, je ne me rappelle plus. »

Il murmure à peine, sans geste, et sa voix ne s’élève un peu que pour affirmer : « Il n’y avait rien entre Mme Guillotin et moi. »

Rien ne marque qu’il soit révolté par les questions très précises qu’on lui pose à ce sujet. Il nie simplement. Il proteste contre l’évidence, avec une sérénité bornée de galant homme.

Le bref et muet passage, à l’audience, de Mme Guillotin, sous ses voiles noirs, le bouleverse. L’accusé semble ressentir sa présence comme une haleine, comme l’atteinte d’un vif rayon. Il respire vite, il avale avec peine, comme s’il avait les amygdales enflées. Il jette sur elle de fréquents regards brusques, il penche vers elle, comme aimanté.

D’elle, je ne vois d’abord que le poignant spectacle d’une main gantée de noir, crispée au-devant du visage dans un mouchoir blanc. Mais durant la suspension d’audience, alors que les curieux tentent sauvagement de s’approcher d’elle, je puis à mon aise regarder sa solide figure, toute fardée du feu mauve qui monte aux joues des rousses congestionnées. Elle a le front taurin, le nez obstiné, une ferme bouche de forte mangeuse et la plus splendide couronne de cheveux ardents, serrés, domptés à grand-peine, prêts à s’épandre, à bondir, si impatients et si enflammés que le calme, au-dessous d’eux, de deux grands yeux bruns semble un mensonge.

*

* *

Mme Guillotin a parlé. Elle a cessé d'être la statue endeuillée et muette, embarrassée de crêpe.

On oublie la suffocante chaleur et l'odeur de chambrée parce qu'elle paraît, grande, traînant ses voiles et son manteau de cachemire avec l'impatience d'une femme accoutumée à marcher nue et libre. La même curiosité goujate s'est levée sur son passage. J'entends, comme hier, des mots révoltants, des estimations de bouviers.

Elle se plante, droite, à la barre des témoins et j'écoute, avant ses paroles, le son de sa voix. Dès les premières réponses de cette voix nette, d'abord pincée dans la gorge par l'émotion, mais qui monte et nasille légèrement lorsque le témoin s'irrite, on est fixé. Mme Guillotin fait tête à tous les dangers. Quelqu'un s'écrie derrière moi :

– Ah ! là, là ! son avocat n'a pas besoin de s'inquiéter. En voilà une qui peut sortir sans sa bonne !

À la suspension d'audience, un grand avocat appréciera d'un mot la « manière » de Mme Guillotin : « C'est du Mme Steinheil, et du meilleur. »

Encore une fois, voici devant nous, noire et coiffée d'or rutilant, une incarnation de la vaillance féminine. Encore une fois je m'écrie : « Que c'est solide, une femme ! »

Celle-ci doit compter non seulement avec le tribunal, mais avec le public dont elle sent derrière elle l'aversion, le détestable souhait, le public qui la veut coupable ! Elle ne faiblit pas. Pleurer un instant et dire : « Je souffre ! Ma situation est affreuse », ce n'est pas faillir, c'est changer de moyen.

Le ton de ses réponses au ministère public est celui d'une femme à qui on manque de respect. Elle dédaigne parfois la vraisemblance et il arrive que sa liberté d'expression avive les murmures hostiles ; mais ces murmures partent d'une assistance énervée, dont la sensiblerie s'étonne qu'une femme dise ces mots : « L'assassin de mon mari », le « crime », sans trembler ni baisser la voix.

Irritable, intelligente, Mme Guillotin ne prend pas toujours la peine de maîtriser sa colère. Elle jette des « non, non », impérieux. Il lui échappe un frappement de pied qui sied à sa figure embrasée, à son front junonien, un peu bestial. Il semble que tout excès d'expression embellisse cette face

colorée où tout s'anime dès que la bouche parle : narines avides, joues attendries de larmes, sourcils enclins à se joindre.

Elle fut coquette, à coup sûr, et orgueilleuse d'elle-même, heureuse d'inspirer l'amour. C'est avec une complaisance peu dissimulée qu'elle répète : « Mon mari m'aimait passionnément », « il ne voyait que moi », « M. Houssard avait pour moi une passion intense, véritablement anormale » (*sic*).

« Monsieur Houssard », c'est ainsi qu'elle nomme posément, sans se tromper, celui qui tua pour elle et qui se défend d'être son amant. Il est toujours là, si pâle, si inerte, comme oublié. Mais il l'écoute parler, elle. Il tressaille et se dresse automatiquement quand on l'interpelle, puis il retombe, penché, tendu vers le délice d'entendre enfin la voix qu'il aime…

Durant la suspension d'audience qui suit sa déposition, Mme Guillotin se repose à la façon des athlètes pendant les trêves d'une lutte. Molle, détendue et laissant aller tous ses muscles, dormir toutes ses forces, elle attend le défilé des témoins. Craignait-elle cette théorie blême de domestiques renvoyés, de voisins venimeux, ce valet de chambre ricaneur et peureux, cette jeune Allemande indécise, et Mlle Laudereau[3] balbutiante, tous ceux qui ont versé à l'instruction, contre Mme Guillotin et Paul Houssard, des flots de fiel, et qui se taisent maintenant, à la barre, qui reculent, balbutient, oublient, se rétractent et filent, le dos rond, sous le grand jour de l'audience ?

Nous sommes gênés, écœurés. Ces basses anecdotes de cloisons trouées, de rideaux soulevés, d'épingles à cheveux égarées, ce syndicat d'espionnage, de médisance, peut-être de calomnie, révoltent à la fin. Il s'en faut de bien peu qu'on ne se tourne, pour l'absoudre, vers cet être à la fois héroïque et veule qui n'ouvre la bouche que pour attester : « Elle est innocente. Je l'aimais… Elle n'a pas voulu m'appartenir… J'ai tué parce que j'aimais… »

DANS LA FOULE – Après l'affaire de la rue Ordener

2 mai 1912

Il y a quelque chose là-bas… C'est plus loin que la foule, arrêtée par un barrage d'agents et de gardes de Paris, et qui se répand en ruisseaux inégaux sur les bas-côtés de la route, qui stagne en longues flaques noires… C'est derrière la poussière siliceuse et lourde qui vole comme l'écume des vagues… Il y a quelque chose là-bas, à droite de la grande route, quelque chose que tout le monde regarde et que personne ne voit…{4}

Je viens d'arriver. J'ai déployé tour à tour, pour me pousser au premier rang, la brutalité d'une acheteuse de grands magasins aux jours de solde et la gentillesse flagorneuse des créatures faibles : « Monsieur, laissez-moi passer… Oh ! Monsieur, on m'étouffe… Monsieur, vous qui avez la chance d'être si grand… » On m'a laissé parvenir au premier rang parce qu'il n'y a presque pas de femmes dans cette foule. Je touche les épaules bleues d'un agent – un des piliers du barrage – et je prétends encore aller plus loin :

– Monsieur l'agent…

– On ne passe pas !

– Mais ceux-là qui courent, tenez, vous les laissez bien passer !

– Ceux-là, c'est ces messieurs de la presse. Et puis c'est des hommes. Même si vous seriez de la presse, tout ce qui porte une jupe doit rester ici tranquille.

– Voulez-vous mon pantalon, madame ? suggère une voix faubourienne.

On rit très haut. Je me tais. Je regarde la route, barrée de tourbillons intermittents. Je vise, comme tout le monde, un point presque invisible derrière la poussière et le rideau d'arbres : une bicoque grise, l'angle de son toit posé de biais… Je piétine sur place, en proie à une agitation badaude :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'on a déjà fait ? Où sont-*ils ?*

L'agent, tourné vers la route, ne me répond plus ; ma voisine, une personne en cheveux, qui abrite un bambin sous chaque bras, me toise. Je me fais très douce :

– Dites, madame, *ils* sont là-bas ?

– Les bandits ? Mais bien sûr, madame. Dans cette maison, à droite.

L'intonation signifie clairement : « D'où sortez-vous ? Tout le monde sait ça ! » Un gros gars tranquille, contre mon dos, me renseigne :

– *Ils* sont là-dedans. Alors, crainte qu'*ils* réchappent encore, on va *les* faire sauter à la dynamite…

– Les faire sauter ? Ah ! là là ! Je paie dix qu'ils se trottent et qu'ils laissent Lépine en carafe !

Cette réplique sportive émane d'un jeune homme pâle et désabusé, qui témoigne par ailleurs d'une activité continue : il s'appuie sournoisement contre ses voisins, il me presse avec une fausse maladresse. Je gage qu'à la première occasion il va foncer tête baissée sous le bras de l'agent et filer sur la route vide…

Ils sont là-bas… On va *les* dynamiter… L'exécrable esprit spectateur s'empare de moi, celui qui mène les femmes aux courses de taureaux, aux combats de boxe et jusqu'au pied de la guillotine, l'esprit de curiosité qui supplée si parfaitement au réel courage… Je piétine, je ploie le front pour me garer des rafales de poussière…

– Mais, madame, si vous croyez que c'est commode d'y voir quelque chose à côté de quelqu'un qui remue autant que vous !

C'est ma sévère voisine, la mère de famille. Je grommelle et elle me reprend vertement :

– C'est vrai, ça ! Ça ne serait pas la peine qu'on soye là depuis neuf heures ce matin pour que vous vous mettiez devant moi au dernier moment ! Une place gardée, c'est une place gardée. D'abord quand on a un si grand chapeau, on l'ôte !

Elle défend son « fauteuil d'orchestre » avec une autorité qui cherche – et trouve – l'approbation générale. J'entends derrière moi des cris rythmés de : « Chapeau ! Chapeau ! » des plaisanteries qui datent des revues de

l’année dernière, mais qui prennent ici une étrange saveur quand on songe à ce qui se passe là-bas…

Soudain le vent jette sur nous, avec la poussière qui craque sous les dents, l’odeur connue, l’odeur saisissante de l’incendie : là-bas, ce n’est plus de la poussière qui aveugle la route, mais l’azur gris d’une fumée violentée par le vent… Les cris, derrière moi, montent comme des flammes :

– *Ils* y sont ! *Ils* y sont !… Entendez-vous ? J’ai entendu le coup ! La maison a sauté !… Non, c’est les coups de fusil !… *Ils* se sauvent, *ils* se sauvent !…

Personne n’a rien vu, rien entendu mais cette foule nerveuse qui me serre de tous côtés invente, inconsciemment, peut-être télépathiquement, tout ce qui se passe là-bas. Une poussée préparée, irrésistible, rompt le barrage et me porte en avant ; je cours pour n’être pas écrasée ; je cours en même temps que ma voisine et ses deux enfants agiles. Le jeune homme sportif et désabusé m’écarte d’un rude coup d’épaule, mille autres viennent derrière. Nous courons, avec un bruit de troupeau, vers le but plus que jamais invisible, *là-bas*…

Un arrêt brusque, puis un reflux me renversant à demi. Agenouillée, je me suspends à deux bras solides qui me secouent rageusement d’abord, puis me halent ; je n’ai pas le temps de remercier :

– Où sont-*ils ?* Où sont-*ils ?…*

Une ouvrière chétive, en tablier noir, halète :

– *Ils* se sont sauvés ! *Ils* courent dans les champs ! Le monde court après eux !

Elle ne peut pas le savoir, elle n’a rien vu. Elle crie, elle raconte tout haut ce qu’elle imagine… La cohue nous reprend toutes deux, nous soulève ; je m’abrite un instant contre un homme très grand, qui se laisse ballotter et rouler froidement, ses deux bras levés soutenant en l’air un appareil photographique qu’il fait fonctionner sans relâche, au jugé…

La poussière, la fumée suffoquent… Pendant que le vent déplace le nuage qui nous couvre, je m’aperçois que je suis tout près de la bicoque défoncée qui craque et flambe ; mais tout de suite la foule m’emporte et je lutte pour qu’elle ne m’écrase point… On crie confusément ; les voix sont

rauques et enrouées comme celles des gens qui sanglotent. Une clameur se précise, s'étend et régularise le tumulte : « À mort ! À mort ! » Je respire, grâce à une trouée…

– À mort ! À mort !

De nouveau me voici poussée, meurtrie, acculée contre l'arrière d'une automobile qu'on ouvre pour y hisser *quelque chose* de lourd, de long, d'inerte…

Aucun de ceux qui crient près de moi, autour de moi, ne distingue ce qui se passe ; mais ils crient par contagion, par imitation, puis-je dire par bienséance ?…

– À mort ! À mort !

Ce carrier blond aboie, mécaniquement, les yeux fixes ; un méridional dodu grasseye : « À mort ! » sur le ton dont il dirait : « Mais parfaitement ! » ou bien : *Bis !* au café-concert. J'admire, stupéfaite, deux midinettes, aussi gaies qu'à la foire de Neuilly, qui se tiennent par le bras, plient sous les bourrades, se laissent secouer et s'arrêtent de glapir : « À mort ! À mort ! » pour éclater de rire…

Entre les têtes, entre les épaules mouvantes, la masure m'apparaît, enlacée de flammes… Un homme se penche à une fenêtre éventrée et jette en bas un matelas, des draps trempés d'un sang si abondant et si rose dans le plein jour de midi qu'il me semble artificiel…

– À mort !

Comme les cris, ici, s'échauffent et s'enragent !… Je sens la voiture frémir, démarrer lentement. Il me faut derechef courir si je ne veux pas tomber sous les pieds de ceux qui la suivent… Son passage semble aimanter et entraîner la foule entière…

Enfin je puis ralentir ma course, m'arrêter. L'automobile et son escorte hurlante s'éloignent comme un noir orage. Déjà la route blanche, du côté de Paris, se couvre d'une multitude volubile, encore à demi ignorante de ce qu'elle enveloppa. Désagrégée de sa masse, je demeure un long instant devant le bouquet de flammes nourries de bois sec, magnifiques et joyeuses, variées par le vent vif. C'est là qu'*ils* gîtaient…

Grain de foule opprimé et aveugle tout à l'heure, je redeviens lucide. Je m'en vais à mon tour vers Paris, pour y savoir à quel drame je viens

d’assister…

LA BANDE

23 février 1913

Je ne puis, de la place que j'occupe, les voir tous[5]. Au premier rang, je reconnais facilement Soudy, Kilbatchiche, et Callemin plus loin, et encore Dieudonné. Carouy, au second rang, m'apparaît de temps en temps, intercalé dans une frise bleue et rouge de gardes municipaux.

Je les reconnais, grâce aux journaux qui, depuis tant de jours, nous les montrèrent, faces, profils et nuques. Mais ils ne me semblent presque pas plus vivants, ici, que les instantanés et les croquis sans nombre qui me rendirent leurs traits familiers. L'épuisement de douze audiences consécutives, sans doute, les fait mornes, ensommeillés, et ils subissent maussadement la triste lumière d'atelier qui tombe d'en haut, tamisée par la neige tourbillonnante. La raideur, la militaire carrure des gardes qui séparent les accusés soulignent la veulerie de certaines attitudes ; je remarque des épaules effondrées, qui ont l'air vides, et des nuques de travers comme on en voit aux sans-gîte qui dorment dehors sur les bancs. Une grande main, d'une laideur éloquente et terrible, cache et soutient une face penchée : cette main-là a visé. Cet index, élargi du bout, a pressé sans trembler – combien de fois ? – le meurtrier petit ressort… Je me répète cela, pour me faire peur, pour tâcher de restituer à la « bande » sa sinistre auréole. Il y faut un réel effort. Car aujourd'hui, Dieudonné, par exemple – en dépit du poil noir, plus noir sur le front pâle, du charbonnage des sourcils et de la moustache – Dieudonné a la moustache raide et le regard veule. Callemin, à demi couché en avant, les coudes étalés et le menton sur ses mains croisées, Callemin myope, mobile, impudent, respire moins l'insolence que le contentement de soi. Ce potache à pamphlets ne dira aujourd'hui que quelques mots insignifiants, mais c'est dans l'expression de son visage, dans un haussement de sourcils, dans une lippe dédaigneuse qu'éclatent à tout moment la joie d'une supériorité incontestée, le plaisir d'affirmer sa « culture » et d'exercer une ironie littéraire…

Le poison de la littérature !… En lisant les interrogatoires, en écoutant parler les accusés, je ne puis m'empêcher de voir en eux des intoxiqués.

Les moins atteints, les plus incultes, cèdent au besoin théâtral d'étonner le jury et le public, ceux-là prennent contact avec la littérature à la façon des enfants, des illettrés et des sauvages : par le drame. Chez les simples de la bande se décèle la vénération de l'imprimé, le fanatisme du mot difficile : « Ah ! dis-moi encore des mots que je ne comprends pas ! » criait à son amant, avec l'accent de lui jeter son âme, une midinette amoureuse…

C'est à ce cri-là que je pense lorsque Gauzy, après avoir soucieusement griffonné, se lève et lit, d'une voix appliquée : « Je demanderai au témoin s'il n'a pas l'impression que je *suis été* trompé ; s'il n'a pas, dans toute cette triste affaire, la certitude, dis-je, que j'étais une victime. »

Cet homme, qui joue sa tête, cet homme, qui peut être innocent, a donc rédigé avec une sorte de plaisir sa phrase. Il a écrit « triste affaire » et « dis-je » entre deux virgules… Avec Gauzy, nous sommes très loin, évidemment, des boutades médiocres de Callemin, et Callemin – qui connut aux audiences l'insuccès d'une vedette de quartier qu'on transporte au boulevard – apparaît très inférieur à Kilbatchiche. Tous trois ont pourtant bu à la même dangereuse coupe : ils ont lu…

Quand Kilbatchiche se lève et commence à parler, on cède d'abord à l'attrait triple d'une jolie voix, facile et douce, d'un vocabulaire mieux que correct, et d'une tête régulièrement construite, sans bosses ni dépressions inquiétantes, où la mâchoire n'est point monstrueuse, où le crâne, honorable, s'achève en un beau front chimérique. Mais à l'entendre d'abord solliciter – sans brièveté – l'autorisation de poser à un témoin quelques questions, puis exposer – et non compendieusement ! – une série de questions, je juge que c'est lui le plus malade. Parler, avec une fluide élégance qui semble ignorer l'effort, sinon l'effet ; parler, avec une modération de ton qui n'exclut ni la recherche ni l'exaltation ; parler, c'est pour Kilbatchiche un délice, pis qu'un faible, presque une manie.

Pendant qu'il achève une chevaleresque péroraison en faveur de Mme Maîtrejean, Dettwiller lève vers lui une face ahurie, où des yeux roses de lapin albinos clignent, d'admiration ou de sommeil ; Soudy ne détourne même pas son profil coupant où le nez long avance, tandis que le front et le menton fuient ensemble. Ainsi il ressemble, le cheveu long et lisse aidant, à

certaines faces de Peaux-Rouges où, entre la joue aplatie et le crâne en pain de sucre, brillent deux yeux tout petits, impénétrables…

Debout et parlant, au-dessus du lapin aux paupières roses et du Peau-Rouge déteint, debout près de l'informe Bélonie, devant Poyer (celui-ci, nous l'avons tous plus ou moins vu, c'est le valet de pied dont on dit : « Sa figure ne me revient pas ») Kilbatchiche continue, de sa voix nette et douce, il continue à leur verser le poison. À travers la nuit où ils se sentent tous descendre, le mot, la phrase les charment encore, confusément, par instant… Même dans l'auditoire, on témoigne une espèce de déférence à la rhétorique de celui que d'aucuns nomment « le sinistre raseur »…

Mais que pense-t-il, celui qui parle à peine, et qui rêve si sombrement, le front sur sa main ? Celui-là, c'est Carouy, qui n'espère plus rien. Croit-il encore à la solidarité de ceux que nous avons appelés, romanesquement, la « bande » ? Il ne s'est pas tourné une seule fois vers eux, aujourd'hui. Il n'a rien demandé, autour de lui, à ces visages où je cherche en vain le sceau d'une fraternité redoutable. Éteints par l'internement, comme Bélonie, comme Dettwiller, ou secoués, comme Callemin, d'une gaieté méprisante, ils ont l'air de gens que les hasards du meurtre et du vol rassemblèrent ici. Je ne parviens pas à sentir, entre eux, cette chaleur de prosélytisme, cette émotion cachée, un peu démentielle, qui hausserait une association de coquins au niveau d'une phalange d'insurgés… Est-ce à cela que rêve Carouy, désabusé ? Il n'a pas l'air féroce, il a l'air sagace. Son nez ouvert, son œil, sont d'un chien subtil ; le dernier « chien sage », comme disent les chasseurs, d'une meute démoralisée, où l'on a commencé à s'entre-mordre…

Dirai-je les cheveux courts, le col blanc, la lavallière à pois et le sarrau de Mme Maîtrejean ? On a fait à cette jeune femme qui figure, déguisée, en plein midi, aux audiences d'assises, un succès auquel je ne puis rien ajouter. Elle n'a besoin de personne. Son innocence agressive ignore le trouble, et – son costume autorise la comparaison – nulle actrice ne fit paraître sur les planches un « culot » égal au sien. Culot qui demeure pédagogique – sa vive parole enseigne et châtie, le président Couinaud en sait quelque chose ! J'ai bien cru, un moment, qu'elle allait lui coller cinq cents lignes. À cause du sarrau d'écolière, on s'est écrié : « C'est Claudine ! » mais dès qu'elle parle, on s'aperçoit que c'est « Mademoiselle ».

LES MODES ET LES MŒURS

LES BELLES ÉCOUTEUSES

19 mars 1914

Car elles écoutent, c'est un fait. Pressées les unes contre les autres, orientées vers l'estrade comme des corolles vers la lumière solaire, elles sont aussi diverses qu'un parterre de pensées où les traits de chaque petit visage de fleur, peints en touches de velours foncé sur une face de velours clair, sourient moins, ou pleurent mieux, ou s'étonnent davantage, que ceux de la fleur sa voisine.

Elles écoutent, non sans travail et sans fatigue. Lever le menton, baisser les cils, rapprocher un peu les sourcils, – voilà pour l'écouteuse de l'orchestre. S'accouder, une main à la joue, balayer la salle d'un regard voilé et lent, – voilà pour la dame des loges et des baignoires. Il faut aussi sourire à propos, rire, hocher la tête, murmurer de plaisir… Elles n'y manquent pas ; l'une, en outre, bat des paupières précipitamment comme si on lui contait trop vite des choses qui essoufflent. Sa voisine suit, d'un balancement de tête et de plumes, la cadence des phrases, ainsi qu'on fait au concert ; cette autre ponctue le discours d'un petit coup de ses « couteaux » cornus : « Point… Point virgule… Point d'exclamation… »

La trêve de silence qu'elles s'imposent marque certaines figures d'un singulier désespoir. Quelques-unes oublient le lieu et l'heure, et laissent voir ce sérieux tragique, cette sombre et fixe attention de la femme solitaire, qui regarde en face d'elle le mur ou le miroir…

Trois ou quatre, au plus, luttent contre l'envie de dormir. L'espèce, en général, est trop nerveuse pour sommeiller le jour, combien dorment pendant la nuit ? Je crois que beaucoup sont heureuses d'être assises, à cause des souliers étroits et des hauts talons…

Deux amies, documentées d'avance, contrôlent rigoureusement, à mi-voix, les enseignements du conférencier : « C'est exact… Pourquoi ne pas citer la lettre ?… Il ne dit pas tout… » et le regard de leur voisin exprime

son admiration pour des personnes aussi savantes, une admiration bien particulière et décidée à ne point franchir les bornes du respect.

Quand l'orateur se lève et salue, il y a, dans le public presque exclusivement féminin, un petit désarroi, un réveil, un étirement de fin de messe, et le défilé commence. Félicitations, félicitations… Dois-je me dire : « Combien ce conférencier connaît-il de femmes ? » ou bien : « Combien ces femmes connaissent-elles de conférenciers ?… »

Une « belle écouteuse » fend la foule, va droit à l'orateur et, du haut de sa sereine ignorance, de son impudence bonne à fouetter, crie à cet homme aux jeunes cheveux d'argent, charmant, illustre et spirituel : « Compliments, mon cher maître ! Si, si, très bien, très bien, c'est moi qui vous le dis ! Un bon point, vous entendez, un bon point ! »

LA MUSIQUE AU RESTAURANT

Le Matin, 13 novembre 1913

Cela débuta par le tzigane, le tzigane caché, séparé par une tenture au moins, de l'endroit où l'on mange : première atteinte, agacement léger, fourmillement agréable d'un mal qui couve. Visible à demi derrière des verdures, le tzigane pénétra un jour dans la salle du festin – écarter son rideau de fleurs, revêtir un dolman rouge et or, s'avancer entre les tables et se carrer, vainqueur au son véhément, au milieu de nous, autant d'étapes qu'il franchit avec une impudence de nomade, et nous le tolérâmes. Aujourd'hui tout est perdu, envahi, dévasté à jamais dans le noble domaine de la gourmandise pure.

« J'ai un tzigane célèbre », dit la place de l'Opéra. – « Moi, j'ai un premier prix du Conservatoire », réplique un des coins du boulevard. – « C'est vrai, concède un autre coin ; mais chez moi on chante en italien. » – « En italien ! renchérit-on près de la rue de la Paix, vous datez, collègue ; venez donc entendre mes Noirs américains et voir mes tanguistes ! » – « Et nous ! et nous ! réclament les bars et les grill-rooms, nous avons des guitaristes pour accompagner les danses, des violons pour élever l'âme : nous avons des Négresses, des Montmartrois, des Argentins… »

Ils auront, l'an prochain, Dranem, Mistinguett ; ils auront des clowns, des matches de boxe ; ils auront tout – et cela ne suffira pas pour faire d'un restaurant un endroit gai.

Un malade un peu simple, qui souffrait du foie et à qui l'on ordonna un verre d'eau de Vichy à jeun, se dit : « Puisqu'un verre d'eau de Vichy me soulage, dix verres d'eau de Vichy me guériront dix fois plus vite. » Il les but en secret et faillit mourir. Le premier restaurateur qui, au moment où des visages de dîneurs s'épanouirent sous une bouffée brève de musique, conclut : « Je vais, en prolongeant cette bouffée d'harmonie, prolonger indéfiniment l'extase des braves gens », mérite le sort qu'évita tout juste notre hépatique.

L’on débite à présent dans chaque réfectoire, en denrée moulue, en pâte sans fin, de la musique, de la musique, de la musique. Des mains lourdes, des mains ignorantes jouent avec cette puissance aussi mystérieuse que l’électricité, en déchaînent sur nous les agents nocifs. Il n’y a plus même, entre deux tangos, entre une valse lente et un rag-time, la trêve normale – et qu’on devrait imposer – la minute de silence, d’obscurité morale pendant laquelle le cerveau et l’estomac pouvaient se ressaisir. Il faut fuir – sinon empoigner, par les revers de l’habit le moins ignare des aubergistes fastueux, et lui dire : « Comprenez, comprenez donc qu’il n’y a pas de musique gaie, si elle n’est rompue, variée, secourue par de considérables silences ? Comprenez que c’est, pour le plus futile esprit, une funèbre épreuve, qu’une joyeuse musique qui est joyeuse pendant deux, trois heures et davantage ! Voyez, après le premier coup de fouet tonifiant des archets, après les mille piqûres des mandolines, voyez les visages se figer, les bouches se taire, voyez l’anxiété, le fatalisme musical sur les fronts ! Vous ne favorisez point l’appétit, mais tout au plus la soûlerie mélancolique, la nocturne et sombre habitude du champagne à jeun, pris comme l’absinthe sans nourriture. Vous tarissez la conversation des amis, et quels amants n’ont pas vu flotter entre eux, bercés sur l’onde lente et trouble d’une valse, les pires fantômes de leurs souvenirs ?… »

UN COUPLE

Le Matin, 18 décembre 1913

– Ces messieur et dame seront très bien ici.

La téméraire légèreté du maître d'hôtel l'affirme, mais nous n'en pouvons rien croire. Où seraient-ils bien, les « messieur et dame » qui viennent de s'asseoir à la table voisine ? Sous quel azur, sous quelles palmes heureuses quitteraient-ils, l'un et l'autre, leur air d'ennui légitime et de conjugale inimitié ?

Le chic terne de leur mise, l'élégance des gestes contenus ne masquent pas l'expression d'une haine quotidienne, qui n'a rien de commun avec la mauvaise humeur, avec la « brouille » des amants ou des époux. Ils ne sont pas fâchés, ils sont ennemis. Chacun d'eux manifeste, avec l'aisance de la longue habitude, une aversion solide, éprouvée, qui gouverne leurs gestes, mais ne les gêne plus. Ils se sont accommodés de l'incompatibilité comme l'amputé de sa béquille, le goîtreux de son goître.

Il y a bien longtemps qu'ils ont dépassé l'impolitesse et même l'insulte – ils échangent, avec le sel et le pain, des « pardon » et des « je vous prie ». Mais le regard de l'homme, qui ne croise jamais celui de sa compagne, épie ses mains, suit, de biais, les mouvements du chapeau et de l'aigrette. Elle, qui semble distraite, écoute férocement manger l'homme ; elle indique, par un arrêt imperceptible de sa fourchette, qu'elle a vu la gouttelette de vin qui a giclé sur la cravate, et elle attend, pour recommencer à manger, que l'homme ait essuyé, sur sa moustache, une trace d'œuf.

Il mange une omelette, elle a choisi une sole. Il surveille les arêtes qu'elle retire délicatement de sa bouche et les lui compte pour autant de crimes.

Parce qu'ils ont prononcé quelques mots :

– Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui ?

– Et vous ?…

Nous rêvons à ce que signifient, pour un tel couple, la promenade, le voyage… Nous rêvons à leur vie d'oisifs, secrètement occupée, remplie, variée par une animosité qu'ils maîtrisent ou déchaînent à leur gré… Rêverie romanesque, faciles variations sur un thème imaginé ?… Non, car il y a devant les assiettes de nos voisins, comme si chacun d'eux craignait le poison versé par la main de l'autre, *deux demi-bouteilles* d'eau d'Évian.

LA CULTURE PHYSIQUE ET LES FEMMES

Le Matin, 18 décembre 1913

« À quelle heure prenez-vous votre leçon de culture physique ? – La culture physique m'a ôté douze livres. – N'allez pas chez le professeur Chose : il a *fait venir* un rein flottant à une de nos amies ! »

Culture physique, culture physique ! elles y courent, elles y emploient leur enthousiasme de chien bull et leur inconstance de fox-terrier. Elles en font toutes, pas très longtemps, « le temps de se démolir quelque chose », selon le mot mélancolique d'un professeur, qui m'avouait :

– J'aime mieux avoir affaire à des enfants qu'à des femmes. Un enfant comprend, un enfant obéit. Mais une femme – ou plutôt les femmes… en matière de culture physique – on peut les diviser en trois catégories : celle qui « ne peut pas » et qui geint : « Aïe, mon épaule, aïe, ma jambe !… » ; celle qui dit : « Ce n'est que ça ?… » et qui retourne au tango ; enfin celle qui veut épater tout le monde et d'abord son professeur. Celle-ci qu'on peut nommer aussi « l'élève sérieuse », est la plus terrible. Elle travaille – elle travaille trop. Elle s'exerce en secret, elle fait du zèle. Je lui demande quinze *mouvements* et dix minutes d'exercice : elle dépasse, elle double, elle décuple mon ordonnance. Elle rêve athlétisme, performances, et marche malgré moi à l'épuisement, tout en discourant hygiène, gymnastique et existence rationnelles… Rationnelles ! Je me demande quel sens elles peuvent bien donner à ce mot-là… Je crois que pour elles ça signifie tout nu, ou quelque chose comme ça…

« Au bout d'une quinzaine, d'un mois, le médecin est forcé d'intervenir, pour cause d'inflammation, de rein déplacé, de hernie, et bénéficiant toujours du manque de mesure féminin, je troque, moi pauvre homme, mon titre de bienfaiteur de l'humanité contre celui d'assassin, de bluffeur et d'escroc… »

DOIT-ON LE DIRE ?

Le Matin, 25 décembre 1913

– Est-ce que vous le lui direz, vous, à votre fille, que le bonhomme Noël et le petit Jésus descendent dans la cheminée ? Doit-on le dire ou ne pas le dire ?

Je n'y avais pas pensé ! Oui… Non…

– Voyons, quand vous étiez petite, quand vous aviez l'âge des souliers dans la cheminée…

Mais l'enfant d'un village qui laisse, indifférent, s'effriter son église, fêtait seulement le Nouvel an et n'a pas connu les sabots de Noël…

– C'est pourtant une chose délicieuse et touchante chez nos petits, cette acceptation tranquille du miracle, et l'attente du donateur divin, et l'intimité tutoyeuse dans laquelle ils se mettent à vivre avec le petit Jésus, saint Nicolas, la Vierge… Allez, allez, laissez-leur, ménagez-leur un petit coin de merveilleux dans leur vie ; elle aura bien le temps, votre fille, de ne plus croire à rien, et vous celui de la détromper !…

La détromper… Oui, mais alors il faut que, jusque-là, je la trompe ? Elle croira donc au bonhomme Noël – ou bien elle fera semblant d'y croire, et sa feinte, si je la découvre, m'humiliera. Si elle y croit, j'imagine déjà, avec malaise, le jour où je devrai, d'un mot, éteindre la lueur boréale qui nimbe l'Enfant Jésus de décembre, effacer ses pas divins sur la neige, et fondre le givre étincelant qui raidit la barbe du bonhomme Noël…

Non, je ne le dirai pas. Car ce doit être un moment assez redoutable que celui où on se trouve devant un petit enfant sévère qui vous demande : « Pourquoi m'as-tu menti ? »

DANS LE TRAIN

Le Matin, 26 février 1914

Elles viennent de se rencontrer, dans ce wagon qu'un voyageur inconnu et moi nous jonchons de journaux, – ce sont deux bonnes dames un peu essoufflées ; je range mes paperasses déployées pour qu'elles casent vingt paquets ; je flaire, issue de grands sacs craquants, une odeur de vanille et de pâtisserie fraîche : il y a des enfants à la maison, beaucoup d'enfants, je ne puis d'ailleurs l'ignorer plus longtemps :

– Et vos quatre garçons, madame ?

– Vous pouvez dire cinq ; est-ce mon petit Maurice que vous oubliez ?

– Mon Dieu… excusez, je ne sais plus comment je vis. Croiriez-vous qu'il y a des instants où, quand j'ai les miens autour de moi, je me dis : « Je n'ai pas mon compte, mais quel est celui qui me manque ? » Et ce mauvais hiver, avec toutes les maladies qu'il m'a apportées, m'a fait finir de perdre la tête. Enfin, les petites ont bien passé leur rougeole, mais les deux garçons tiennent bien de la place à la maison. Charles a des névralgies de travailler, et Georges n'est pas trop bien.

– La croissance ?

– Non, il a de la manie de suicide en ce moment.

– Lui aussi ! Mon Dieu, que les enfants de maintenant sont difficiles à tenir ! Et comme ça court, cette manie de suicide ! Chez nous, nous n'en avons pas. Mais les Hespel, ils ont un garçon comme le vôtre, un de onze ans. Il dit qu'il en a assez de vivre. Il dit qu'on ne voit que tristesse sur la terre. Il dit je ne sais combien de choses…

– Le nôtre n'en cherche pas tant. Mais il a bien chaussé son idée. Son père lui commande : « Va à ton lycée, un garçon de douze ans doit travailler. – Ah ! c'est comme ça ? dit le petit, eh bien, je vais me tuer. » C'est un refrain. « On ne veut pas me donner du vin pur ? Je me tue. On veut que je

me lève à six heures ? Je me tue. » Il nous fait marcher, c'en est honteux. J'en suis arrivée à transpirer rien que de lui voir un couteau de table ou une corde à sauter dans les mains. Et que faire ?…

– C'est bien délicat. Voilà une mode qui n'est pas de notre temps ! Les Hespel sont aussi embarrassés que vous. Moi, vous savez, je n'ai pas une patience d'ange. Il me semble qu'à la fin je lui crierais : « Eh, tue-toi, mauvais gamin ! » Il ne le ferait sûrement pas, dites ?

La bonne mère poule hésite, et ses yeux bleus saillants questionnent tour à tour la plaine pluvieuse, moi, les sacs de meringues, le voyageur inconnu…

– Oui, dit-elle enfin. Et puis, si après ça je retrouve mon petit au bout de la corde à sauter, ou bien le couteau à dessert… Seigneur ! ne me parlez plus de ça, je voudrais déjà être à la maison pour savoir que tout va bien…

Le voyageur inconnu a laissé son journal et moi mon livre. Nous pensons certainement au petit maître-chanteur qui attend sa mère à la prochaine station : « Ah ! tu m'as rapporté des meringues au lieu de sablés ? Je me tue. »

Enfants qui s'allèrent noyer pour une réprimande, qui burent le poison parce qu'on les avait privés de dessert ou qu'ils devaient retourner à l'école – qu'elle est longue, la théorie des petits fantômes ! Mais je les imagine désolées et inconsolables les ombres de ces enfants farouches, chez qui l'excès indiscipliné de la vie – orgueil froissé, jalousie, larmes près de briser des poitrines trop frêles – s'exprime par le geste irrémédiable…

Soyez sûrs cependant qu'avant ce geste, l'enfant désespéré et vindicatif a songé à tout. Il a escompté, avec la vive poésie et le goût dramatique de son âge, l'effet de sa disparition. Il a disposé le décor de ses funérailles, les fleurs, les pleurs, la douleur paternelle qui le venge – il a vu la chaise vide à table, les jouets orphelins – il a pensé à tout, sauf à ce qui est trop grand et trop simple pour un enfant – il a tout imaginé… sauf qu'il ne vivrait plus.

LE MARTYROLOGE

Le Matin, 5 mars 1914

Je veux consigner quelquefois, ici, des traits de l'héroïsme féminin. Héroïsme auquel il ne manque que d'être méritoire, et que je vous autorise à nommer, aussi, endurance, sadisme, humilité, – tous mots polis pour n'en pas dire un autre, auquel je pense. Sous leur sèche forme de *fiches*, on trouvera, je l'espère, plus saisissants ces traits d'élégant fanatisme.

Madame A… – Trente ans, beau sujet sain. Est allée du pont de la Concorde au Louvre, *à pied*, vêtue d'une robe de velours sur laquelle elle avait jeté un manteau de fourrure, *doublé de panne de soie*. Dès la mise en mouvement du sujet, le velours de la jupe entre en frottement obstiné avec la panne qui double le manteau… Quarante minutes après, arrivée du sujet à la hauteur du pavillon de Rohan. Épuisement, genoux et chevilles courbaturées, halètement spasmodique, manteau et jupe étroitement collés, enroulés en spirale et remontés vers la région lombaire, yeux sortis de la tête ; phénomènes nerveux inquiétants.

Madame B… – Âge : trente-sept ans. Sujet débilité, mais nerveux et plus résistant qu'on ne le supposerait au premier abord. A supporté, de midi et demi à huit heures moins le quart, un chapeau du genre œillère, cachant complètement l'œil et le profil droits. Pas d'autres accidents qu'une giration caractéristique de la tête, des manifestations de demi-cécité (heurt violent d'un meuble, rencontre d'un cheval de fiacre, renversement d'un plateau chargé de pâtisseries, etc.) Vers 7 h 35, le sujet donne des signes de fatigue : bâillements répétés, céphalalgie, vertiges, nausées. La disparition des malaises coïncide avec l'abandon du chapeau-œillère.

Mademoiselle C… – Âge : vingt-cinq ans. Sujet turbulent ; tempérament sportif et collectionneur. Affirme son goût pour la marche à pied ; rassemble chez elle les exemplaires les plus variés de chaussures à la mode, à l'aide desquelles elle prétend marcher. Une rapide enquête au domicile personnel du sujet nous a permis de constater que ses chaussures sont armées, les unes

(spéciales pour le footing) de talons de huit centimètres ; les autres (pour l'après-midi et le soir) de neuf à douze centimètres. Le sujet se plaint de douleurs dans les pieds, les genoux, le ventre et les reins. Pressée de nous montrer ses pieds, le sujet a opposé une résistance désespérée, a prononcé des mots sans suite comme : « oignons… perdrix… incarné… ». Fièvre quotidienne ; varices.

Madame D… – Âge probable : cinquante ans. Couperose de la face. Essoufflement. Dégénérescence graisseuse du cœur. Constipation opiniâtre, cystite. Commencement de délire mystique, prétend supprimer, pendant dix-huit heures sur vingt-quatre, les fonctions humiliantes du corps, et se sangle dans une gaine de tissu étroitement lacé, qui emprisonne le bassin, les cuisses et les genoux, dépourvue de toute ouverture hygiénique, et qu'elle nomme « le corset Intangible ».

Madame E… – Âge : trente ans environ. Anémique. Chevelure blonde abondante, qu'elle porte bouclée et ondulée avec soin. Le sujet est enclin à des mortifications discrètes et se prive volontairement de contempler les beautés de ce monde périssable. A passé les mois de juillet et d'août en villégiature au bord de la mer, en refusant obstinément de sortir et de se promener sur la plage. Donnait pour motif à sa claustration que « l'humidité saline défrise les cheveux et efface les ondulations ».

Mesdemoiselles F… et G… – Âges : respectivement vingt-cinq et vingt-huit ans. Nerveuses, agitées ; genre omniscient et pionnier. Dispositions pour l'apostolat, qui fleurissent spontanément en axiomes fanatiques. Exemple : « Il ne fait jamais froid quand on a une chemisette de tulle, vraiment chic, à montrer ! » Autre exemple : « Je n'ai jamais si chaud que quand je suis décolletée ! » Troisième exemple : « J'aime mieux claquer que de mettre un dessous de blouse en jersey ! »

Manie exploratrice, besoin de s'immoler devant les foules. Les deux sujets ont entrepris récemment de se rendre à Moscou, en hiver, en n'emportant, pour se préserver du froid, que des manteaux de fourrure « bien parisiens » (fourreau d'hermine largement ouvert en pointe devant et derrière, à manches pingouin ; grand manteau de zibeline sans col ni manches, celles-ci remplacées par deux fentes où passent les bras nus. Ces deux manteaux offrent en bas, devant, un identique hiatus, que les deux sujets n'hésitent pas à qualifier d'« allural »).

Dès leur arrivée à Moscou, les deux sujets annoncèrent l'intention de se rendre au théâtre. La traversée du hall de l'hôtel fut extrêmement émouvante, les deux sujets avançant, sereines, intrépides, au milieu d'un groupe d'amis et d'indifférents qui les suppliaient de remonter à leur chambre et de « bien se couvrir ». Un froid de 24° au-dessous de zéro les cueillit toutes deux dès le perron, et leur surprise ne fut certes égalée en intensité que par la pneumonie qui la suivit.

Nous arrivons maintenant au cas de Madame H…, rigoureusement authentique, comme ceux qui sont cités plus haut.

Madame H… – Âge probable : trente-cinq ans ; brune, autoritaire, genre omniscient et têtu. Suivant deux ou trois régimes simultanés : l'un pour maigrir, l'autre pour combattre l'entérite, le troisième pour s'éclaircir le teint. Remplaça un jour sa pilule amaigrissante par une leçon de tango, recommença le lendemain. Prit un goût vif et assidu pour cette gymnastique rythmique, s'en amusa sans songer à mal. Dansa le tango après midi, le soir, voire après minuit. Rien à noter pendant deux mois et demi.

Après ce laps, le sujet se plaignit de douleurs dans la partie inférieure du ventre et dans les reins. Le visage se creusa, le teint jaunit. Le thermomètre accusa de la température quotidienne. Le tango persista, les douleurs aussi. Le sujet cacha son mal, jusqu'au moment où il lui fallut s'aliter et mander le médecin.

Le médecin constata une inflammation grave, et procéda à un interrogatoire minutieux du sujet, qui finit par confesser qu'elle avait depuis deux mois et demi, et sans presque s'en rendre compte, dansé le tango pendant sept, huit et parfois même onze heures par jour, toujours chaussée de souliers assez étroits à talons hauts. Péritonite. Intervention chirurgicale, suivie de mort.

SÉVICES

Le Matin, 2 juillet 1914

Je connais une petite couturière blonde qui travaille « en journée chez le monde », et douce, si blonde, et si douce qu'on l'appelle involontairement « Mademoiselle », et qui répond poliment : « Vous pouvez dire Mademoiselle, allez, ça me rajeunit. » Alors on s'étonne, on lui demande si elle a des enfants, et elle dit :

– Dieu merci ! non, j'ai encore de la chance dans mon malheur, avec le mari que j'ai eu !…

– Il buvait ?

– Oh ! ce n'est pas tant ça…

– Il était tuberculeux ?

– Non, ce n'est pas lui, qui était tuberculeux, c'était son frère. J'aurais encore préféré, à choisir.

– Qu'est-ce qu'il avait donc de si terrible ?

– Nous n'étions pas mariés depuis six semaines, madame, que mon mari a levé la main sur moi.

– Et alors ?

– Alors je lui ai dit : « Regarde-moi bien, parce que c'est la dernière fois que tu me vois. »

– Et puis ?

– Et puis, je suis partie. Ça fait de ça trois ans. Il a bien ressayé de me ravoir, plusieurs fois.

– Vous n'avez pas voulu ?

– Vous ne voudriez pas, madame ! Un homme qui a levé la main sur moi… Je pardonne tout, mais pas ça.

J’ai aussi une amie qui divorce, ayant reçu de son mari, au restaurant, une gifle qui a fait « clac » comme au théâtre. Et il y a encore la caissière-patronne d’une épicerie de mon quartier, qui dit en parlant de son gendre : « Un brutal qui prétendait donner la fessée à ma fille ! Qu’est-ce qu’il a pris comme chaise cassée sur la tête ! Assassin, va ! »

Je ne connais pas l’« assassin », ni le monsieur du restaurant, ni le mari de la couturière ; mais j’ai tout de même acquis une grande idée de la dignité féminine. Un tel courroux d’idole effleurée, pour un coup de patte irréfléchi ou une bourrade, le voilà bien, le signe des temps. Ces intangibles supporteront d’être trahies, ou exploitées ; elles endureront, la bouche un peu crispée, une petite larme dans le coin de l’œil, que le partenaire, mari ou amant, prépare et détaille la savante injure verbale, longuement empoisonnée. À les voir s’enfuir, l’épiderme offensé, j’évoque – mais il est vrai que je ne suis ni l’épicière, ni la dame au divorce, ni la couturière – j’évoque la Martine de Molière, qui crie, la main sur sa joue chaude :

Il me plaît, à moi d’être battue.

PROPOS D’UNE PARISIENNE

Le Matin, 28 août 1914

Si j’avais dit à cette ravissante femme blonde, qui quittait son hôtel en automobile : « Votre beauté offense les yeux », elle eût été aussi surprise que peinée ; mais je lui aurais tout de suite expliqué :

– Votre beauté offense les yeux, parce qu’elle brille sous le costume des infirmières de la Croix-Rouge. Ne protestez pas, ne vous indignez pas ! je n’ai pas fini. Cette blouse blanche rehaussée d’une croix éclatante de sang pur, ce sac antiseptique, voyez, je vous en prie, ce que vous en avez fait : tirée ici, ajustée là, refaite selon la coupe du bon faiseur, elle révèle ce qu’elle devrait surtout cacher : un charmant corps de femme coquette. Et que de cheveux fous hors de votre voile en serre-tête ! quel désordre seyant et quasi nocturne – car je vois bien qu’il n’est pas de mousseline, votre voile, mais de gaze soyeuse – et combien vous avez l’air, en toute innocence peut-être, non d’une servante presque sans sexe, mais d’une élégante surprise en son sommeil, et qui n’eut le temps que de se poudrer le visage et de se frotter les joues avec le tampon rose…

« Votre longue automobile, puissante et muette, vous mène au Bois prendre le frais du soir, et sans doute l’avez-vous bien gagné, vous et les autres Dames, de blanc vêtues, que vous rencontrerez dans l’allée des Acacias. Votre voiture, promise aux blessés, est déjà pavoisée comme une ambulance, mais elle ne porte, en ce moment que vous seule, offerte, et mieux qu’offerte, signalée à la curiosité publique par un glorieux uniforme – glorieux et déplacé. Je vous en prie, gardez-la, cette sévère chemise, pour la claire salle d’hôpital où elle passe inaperçue, blanche sur le mur blanc. Gardez-la pour la chambre des malades, qu’elle illuminera. Ne l’usez pas trop tôt. Et quand vous aurez besoin d’une heure d’air pur, ne transformez pas votre promenade hygiénique en garden-party costumée. »

SUR LA SCÈNE ET AUTOUR

À L’UNIVERSITÉ POPULAIRE

Février 1914

C’est le meilleur théâtre de Paris, le plus riche et le plus varié. La Comédie-Française, l’Odéon, au besoin l’Opéra et l’Opéra-Comique, lui fournissent des vedettes, le Parlement et l’Académie des conférenciers. Il a des chiens savants, des jongleurs ; c’est le seul endroit où les mimes prennent la parole et où l’on voit, comme dimanche soir, des chansonniers débuter dans la pantomime.

Et que parlez-vous de « troupes homogènes » ? L’interprétation de l’École des femmes rassemblait des comédiens de l’Odéon, de Femina, de l’Athénée, autour d’une surprenante Agnès, une fluette enfant du faubourg, touchante et neuve et pas même maquillée sous sa cornette de linge. La bonne volonté ébauche, à l’Université populaire, des miracles, que le public parachève. Car le « meilleur théâtre de Paris » s’emplit du « meilleur public ». Il n’y en a pas de plus avide, de plus sensible. Si la flatterie le blesse, s’il se replie sous la cordialité maladroite, il attend et reçoit la parole de l’orateur ou du comédien comme une chose précieuse et tangible ; certains visages tendus ont l’air, sur les bancs les plus proches de la scène, de vouloir happer un fruit.

C’est véritablement l’élite intelligente d’un peuple qui se rassemble ici, respectueuse des textes qu’on lui lit, courtoise au point de retenir, jusqu’au baisser du rideau, la toux et les applaudissements. Presque tous ceux qui viennent passer la soirée ici sacrifient quelques heures de leur sommeil. Ils portent encore sur eux, hommes et femmes, des brins de fils, des paillettes de métal moulu, des taches de vernis ou d’acide. La plupart des femmes et des jeunes filles appartiennent à la fine race de Paris, qui a des petites mains et des yeux vifs. Dimanche soir, parmi la foule qui s’écrasait dans la salle et montait le long des murs comme une eau refoulée, il n’y avait pas un seul homme qui eût « un verre de trop ». Et il faut bien que l’Université populaire soit un lieu unique, où le zèle des camarades machinistes, des

camarades figurants, des camarades metteurs en scène est si contagieux qu'on pouvait, ce même dimanche, sous l'apparence un peu poudreuse d'un accessoiriste improvisé qui portait bravement une échelle, reconnaître M. Simyan, ancien ministre, rapporteur du budget des Beaux-Arts.

MES IMPRESSIONS DE CHATTE – dans la « Revue de Ba-Ta-Clan ».

Fantasio, 1er mai 1912

… Je suis la Chatte dans la boîte – je veux dire dans le socle de la statue. Le premier soir, je m'y trouvais très mal, pliée en trois, râpée ici et là par le bois neuf… À présent, je me tasse, je m'habitue ; mieux : je trouve quelque agrément à ma geôle ! J'y fais une cure quotidienne d'obscurité, de silence relatif, d'oubli…

Tel l'amant de *Boubouroche*, j'améliore peu à peu le confort de mon armoire. J'ai fourni un bout de tapis, sur lequel je m'accroupis en tailleur ; c'est là que je pelote patiemment ma grosse balle de laine rouge… Je songe très sérieusement à apporter une petite lanterne électrique. À mi-hauteur du socle, je vois très bien une planche où poser le cahier de papier blanc, le stylographe, un verre d'orangeade, un tube de cristal où trempe un œillet… Au-dessus, un miroir grand comme une soucoupe réfléchirait ma figure rayée de chat : moustaches bleu-noir, paupières barrées d'un trait vertical… Quelques livres d'un choix heureux et facile : *Mes Prisons*, les œuvres des frères Reclus ; *Latude* y cédera pourtant le pas au rapport de M. Honnorat sur les *Habitations à bon marché*…

Comme il m'envierait, s'il pouvait me voir, « mon semblable, mon frère », l'agent qui moisit là-bas, dans le « bocal » du carrefour Montmartre !… L'œil à la fente, mal dissimulée, de la porte que j'enfoncerai tout à l'heure, tête la première, je m'éblouis d'un rayon chaud et vertical, doré de poussière dense et de fumée ; une écharpe passe et change la couleur de la lumière ; une jambe dansante, en maillot nacré, surgit et disparaît… Derrière moi, au-delà de la toile de fond, j'écoute des cris de damnés et des roulements d'orage ; on prépare le triomphe de l'aviation… Au-dessus de moi quelqu'un que je ne vois pas vient s'appuyer à mon plafond de planches, et ma cabine oscille au rythme d'une respiration

de danseurs essoufflés… Qu’il fait bon, au milieu de ce trouble, qu’il fait bon être la Chatte obscure au fond de sa boîte !…

En me retournant, avec autant d’aisance qu’un poussin serré dans sa coque, je puis lever la tête pour admirer, moi seule, moi privilégiée, l’étonnant raccourci de la statue vivante, qui pose sur le socle. Sans respect pour sa belle immobilité de marbre gainé de soie, au risque d’éveiller, trop tôt, son frisson et son rire, je lui crie :

– Statue, tu as du noir quelque part ! Statue, ton maillot craque !

Ainsi, j’occupe le temps trop bref de ma retraite, avant de bondir, chatte de gouttière en maillot peint, sur la scène… Au sortir de ma nuit, la rampe m’aveugle ; mes oreilles couvertes et matelassées entendent à peine… J’imite pauvrement, mais qui peut l’imiter ? – la malice guetteuse, l’exigence caressante, l’électrique turbulence d’une chatte jalouse… Hélas ! il y a bien longtemps que je ne cours plus sur quatre pattes… Et, chaque fois que je quitte la scène, Chatte haletante courant sur deux pattes lourdes, sa queue de bourre ballant sur une croupe de femme, je rencontre, sur le palier de ma loge, le Petit Chat de la concierge, le Petit Chat, le vrai Petit Chat qui m’attend là exprès, mince, vêtu de velours, rayé comme un serpent.

Il me regarde monter ; il penche entre les barreaux de la rampe son visage de chat, diabolique et charmant comme une fleur tigrée. Il se retient de rire, mais je sais qu’il se moque de moi…

LA MODE AU THÉÂTRE – à la reprise du « Secret »[6]

Le Matin, 30 octobre 1913

La scène est émouvante, entre les deux femmes, dont l'une est si méchante, et l'autre si tendre. Celle-ci ne sait que se confier et se plaindre ; celle-là recueille avidement la confidence, avec une attention venimeuse, avec une merveilleuse légèreté dévastatrice. Je voudrais ne penser qu'à ce qu'elles disent, ne m'attacher qu'à leurs visages, mais… mais il y a les robes.

Il y a non seulement un damnable petit paletot rouge sang, épaissi de fronces, gibbeux, mais encore la jupe qu'il découvre, blanche à naïves fleurs de velours pourprées, serrée aux chevilles. Il y a un chapeau noir, qui a une fusée au derrière, un chapeau pour hémiplégique qui cache au public la moitié d'un gracieux visage…

La tendre femme dit à la méchante : « Tu es mon amie, mon conseil, ne m'abandonne pas… »

Elle versera un peu après, dans les bras de son fiancé, de calmes larmes heureuses. Et au lieu de m'abîmer dans l'amour et le drame, je ne manquerai pas, à chaque pas, à chaque geste, de maudire, au nom du bon sens et de l'art dramatique, la Mode, à cause de la jupe qui bride les genoux, du dos qui fait bosse, des manches qui retiennent le coude à la ceinture.

À l'acte suivant, lorsqu'une des jeunes femmes se détournera en pleurant, le rideau de tulle blanc qui drape sa robe rose badinera avec une grâce munichoise et l'air de dire : « Ne nous frappons pas ! Il y a encore de beaux jours pour les sacs à fondants. »

Hélas ! sur cette scène et sur les autres, l'élan des belles amoureuses évoque une course en sac, et leur démarche imite, au mieux, la gêne du petit enfant qui a mouillé sa chemise…

ÇA MANQUE DE FEMMES !

Le Matin, 27 novembre 1913

« Ah ! ça manque de femmes ! Ça manque de femmes ! »

L'homme décoré, à moustache militaire, qui se plaint ainsi à voix haute, ce n'est pas un gradé qui court, par le train le plus rapide, vers les fêtes parisiennes, – c'est le directeur d'un grand théâtre de Bruxelles, en quête de jeunes premières.

– Ça manque terriblement de femmes, le théâtre ! Des comédiennes intelligentes, parbleu ! il y en a, il y a même des comédiennes qui ont du talent, – du talent et de la conscience, et de l'ardeur au travail, oui !… comme si ça pouvait suffire ! Quand on ne peut pas avoir ce que j'appelle « la femme », la femme d'un rôle, une des trois ou quatre « grandes », je fais comme tout le monde, j'engage la femme qui a du talent. Elle joue, elle a du succès, et même elle fait recette. Elle est très bien, mais, comme elle n'est quand même pas la « femme du rôle », il arrive ceci : qu'elle paye en fatigue physique son effort intelligent, l'emploi de ses qualités morales qui veulent suppléer, qui suppléent effectivement au *don*. Je vois ça tout de suite. Je me dis : « Toi, ma fille, tu vas me demander la semaine prochaine un petit congé de quatre ou cinq jours pour cause de grippe, ou bien, à la fin de tes représentations, tu iras te mettre au vert. » Le *don*, ce que nous nommons le « tempérament » d'un artiste, c'est quelque chose de si physique, de si étranger, de si opposé même, au travail cérébral ! Un petit bout de tison comme Mme S…, qui n'est pas fichue d'être prête pour déjeuner ni de faire un kilomètre à pied sans geindre, vous porte quatre actes écrasants sans faiblir, deux cents soirs de suite. Vous la remplacez par l'« artiste intelligente » qui est en même temps une belle fille solide… la belle fille solide est sur le flanc en quinze jours…

LE « CINÉ »

Le Matin, 19 mars 1914

Cette halle sonore de brique, de fer et de vitres, ce n'est qu'un petit coin de l'usine cinématographique, énorme, le *ciné,* selon l'abréviation professionnelle. Car le spectateur dit : « Je vais au *cinéma* », tandis que l'acteur, le mime, disent : « Je fais du *ciné*. »

Les pas sonnent comme dans une gare ; il faut, en marchant, heurter et contourner un étrange bagage de cages à fauves, de paniers où caquettent des poules captives, de rochers en carton, de degrés en faux marbre. Une portion « plantée » de la salle rassemble, le long de l'Adriatique bleue, les roses grimpantes, la pergola d'une villa italienne, une terrasse à balustres où, soudain, s'assoit un noble couple : seigneur en velours violet, et sa compagne en raide corselet de brocart, qui lui murmure sans douceur : « Cause-moi, voyons, cause-moi ! On a l'air d'attendre le métro ! » Le feu mauve des projecteurs les accable, ils ont les lèvres noires et des yeux miroitants de mulâtres, soulignés de bleu sombre.

Un autre astre aveuglant éclaire, non loin d'eux, un enclos grillé où se meuvent, contre une tenture pékinée de salon Louis XVI, deux lions et une lionne éblouis, humiliés sous tant de lumière. La lionne s'affole, bondit et retombe de tout son poids sur un employé du *ciné,* qu'elle roule. On dégage l'homme, on lui ouvre la grille : « Pourquoi faire ? demande-t-il. Elle ne l'a pas fait méchamment. » Et il reste dans la cage.

On ne sent pas l'heure, ici. On ne sait pas, sous cette clarté, s'il fait jour ou nuit dehors. On ne sait pas s'ils s'en vont ou s'ils arrivent à leur travail, ceux qui traversent la halle et escaladent les quais de planches. Des hommes, beaucoup de femmes, pas mal d'enfants ; – des gens pressés, furtifs, qui sortent fatigués, un paquet sous le bras, comme s'ils quittaient un dispensaire ; des girls blondes, maquillées pour le music-hall qui les attend ; une jeune personne en bottes égratignées de dompteuse ; des Chinois, des bébés figurants qui bâillent sous le fichu tricoté ; deux petites

filles actrices, habituées des scènes parisiennes et du *ciné*. Celles-ci ont la froide assurance, le regard vif et blasé, la réserve qui conviennent à leur carrière. Elles se reposent sur un gazon de cartonnage, et le saut de la lionne énervée ne leur a pas arraché un cri. Elles causent. La plus jeune, qui paraît huit ans, dit à l'aînée, dix à douze ans :

– Oui, ma chère, cette fois-ci, ça y est, je suis engagée au théâtre X… c'est signé de ce matin. Je suis assez contente, surtout de la manière dont ça s'est fait. Tu penses, passer une audition comme ça, en coup de vent, sans rien de préparé… Naturellement je savais un monologue et une fable, mais je les savais, je ne les tenais pas, ça n'était pas fouillé… Oh ! je m'en serais sortie tout de même, quand il faut s'en sortir on s'en sort toujours. Mais je n'étais pas trop à mon aise quand je suis arrivée chez le directeur. Ah ! là là… j'avais bien besoin de me faire tant de bile ! Rien, ma chère, il ne m'a rien demandé, pas une ligne : J'ai été engagée sur ma figure, ma chère, sur ma figure !

ÉCOLE DE DANSE

Le Matin, 28 mai 1914

Une célèbre danseuse étrangère, salamandre un peu roussie de trop de flammes, forme à présent des jeunes filles à l'art de la danse. C'est, sur une vaste scène bornée de rideaux sombres, un charmant spectacle, et je me suis demandé pourquoi l'agrément s'en use si vite. De jolies enfants saines, en tuniques blanches ou en pagnes bigarrés, un choix de musiques généralement heureux, cela ne suffit donc pas ? Cela suffit, certes, à une procession, à des tableaux vivants, à deux ou trois divertissements païens ; cela suffit à une pantomime d'un comique enfantin et frais ; cela ne suffit pas tout à fait, il me semble, à la composition d'un *spectacle de danse*. On tente de nous apprendre, ici et ailleurs, que la danse, c'est la grâce, la jeunesse intacte, le voile qui épouse, au vent de la course, un corps demi-nu, la ronde enivrée, la farandole où les pieds nus foulent des roses effeuillées… Ceci, nous dit-on, c'est la Danse, avec un grand D, la danse éternelle. Nous arriverons peut-être à le croire, si l'on insiste beaucoup. Car une autre éducation, qui date de loin, nous détache assez vite de la grâce pure – qui n'exclut d'ailleurs aucune monotonie – au profit d'une chorégraphie plus sensiblement acrobatique. Combien de spectatrices, aux soirées que donnent l'artiste étrangère et son école, se disent avec froideur :

– Ravissant ! Mais au bout de trois semaines de leçons, je parie que nous pouvons figurer très honorablement là-dedans, ma fillette et moi…

Nous n'avons plus les sens assez fins pour ne pas préférer le prodige à la beauté. Nous voulons le prodige, qu'il soit le fruit du don ou celui de la longue patience. Nous nous délecterions moins de la Karsavina, ensemble malicieuse et plaintive, si ses « pointes » inimitables, si sa légèreté de feuille emportée, son tournoiement de calice détaché qui se visse dans l'air ne la tenaient éloignée du commun des mortels. La plus grande gloire, chez nous, d'un célèbre danseur russe, ce ne sera pas d'avoir été un mime subtil, ni de porter en lui ce bonheur du rythme, d'imposer, lorsqu'il dansait,

l’illusion qu’il dansait involontairement… Nous nous passionnons surtout pour le côté extra-humain d’une chorégraphie inaccessible aux forces normales : ses bonds d’insecte, ses élans de jet d’eau, même ses embrassements singuliers d’anthropoïde amoureux.

Il est visible qu’on n’impose pas, aux jolies fillettes de l’école étrangère, l’apprentissage ardu des danses prodigieuses. Il est évident qu’elles obéissent à une fantaisie directrice d’invention un peu courte qui se trompe parfois, car on pourrait les occuper mieux, ces anges anglo-saxons en chemises de nuit, qu’à souffler dans des trompettes de mail-coach une regrettable musique de Mendelssohn.

Mais les calmes moments de cette soirée encadrent, rehaussent une stupéfiante minute : celle où fuse, de l’orchestre comme de la scène, le *Feu d’artifice* de Stravinsky. La « Maîtresse du Feu » y invente – peut-être inconsciemment sans décors, sans danseurs, le véritable ballet de l’avenir. Nous voici loin déjà des premières révélations de Loïe Fuller, de la femme-lis, de la femme-papillon ou oiseau, enchaînée à sa fournaise, agitant des ailes et des pétales. Sur la nuit sans étoiles du *Feu d’artifice* fleurissent soudain des roues embrasées, des serpents, des soleils, des fusées silencieuses ; les roues cheminent en tous sens inconcevablement, les serpents fulgurent et s’éteignent, la fusée crève en bulles d’or rose et vert, et cette reposante féerie, purifiée de toute présence humaine, ne dépend que de quelques chiffons trempés dans la lumière…

Musique et vision, il n’y a rien de pareil à ceci – sauf ces peintures, qu’on n’a jamais copiées, que l’on hésite à décrire, et qui sont, sous nos paupières fermées, les pétales, les guirlandes, les astres brodés sur l’envers de la tente noire du sommeil.

MÉTIERS DE FEMMES

Le Matin, 2 avril 1914

Blondes toutes deux – douze, treize ans ? – elles ont de petites figures pâles, fines, très habilement et discrètement poudrées, entre les longues anglaises de cheveux soignés. Un ruban bleu sur la tempe droite, un autre ruban bleu, à gauche, au bord du béguin de velours noir attaché sous le menton. Les deux paletots sacs, solides et simples, s'arrêtent au genou, les bas noirs bien tendus ne laissent rien deviner de la peau entre leurs mailles serrées, et les souliers Richelieu à forte semelle brillent d'un cirage dûment brossé.

Fausses mineures ? Non. Les bas seraient plus fins et la jupe plus indiscrète. Petites filles ? Mais les petites filles, les vraies, ne se promènent pas toutes seules, par paires, entre Saint-Augustin et la Trinité, et ne passent pas, d'un pied assuré, le seuil des music-halls !…

Celles-ci, que vient d'avaler le porche sombre d'une « entrée d'artistes », sont danseuses, tout bonnement. Mais comme la chance (?) les a faites, à dix-huit ans, malingres et légères, avec de gracieux corps qui ne veulent pas s'épanouir, petits lilas de jardin parisien, elles ont mis en exploitation leur misère, en ouvrières ingénieuses. Elles profitent honnêtement d'une vogue déshonnête, celle du « numéro d'enfants ». On les verra en boys aux genoux nus, en naïf couple de gosses hollandais, en cosaque et en petite-russienne, dans toutes les danses, dans tous les costumes qui soulignent leur agilité garçonnière, la sèche précision de leur corps sans chair. À la ville, à la scène, elles portent le costume de leur bizarre condition et s'en vont court vêtues, nettes, actives ; mais le passant qui s'y trompe ne se trompe pas deux fois, renseigné par un regard, une mine revêche et pointue de chatte maigre…

Les temps sont durs et rares les places ; ne devient pas caissière ou dactylographe qui veut… Résolument, raisonnablement, ces deux jeunes femmes-ci se sont « établies » petites filles.

SALONS ET LIEUX PUBLICS

À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

9 mars 1914

Je songe, penchée sur cette cuve, aux *solfatares*, près de Naples. Cela bout ici, fermente à peine là ; il y a des zones inertes, que l'ébullition n'a pas gagnées, qu'elle ne gagnera jamais. Un coin crépitant frémit, sursaute, comme ces places de la *solfatare*, où le sable, bouillant à sec, danse en grains irrités.

La lumière, tombant de très haut, ne fait grâce à aucun visage : marqués de deux orbites d'ombre, pommettes et front osseux, ils sont entre eux ressemblants et divers comme ils le seront plus tard sous la terre.

Le spectacle, émouvant, instructif, n'est pas solennel. « Non, meussieu ! – Si, meussieu ! » C'est le ton de la laïque. Un ex-cheminot, à la tribune, ne manque ni de fantaisie dans les images, ni de gauche violence dans l'expression, mais dès que des rires l'assaillent, ou les invectives, il se colle contre le bureau du président, à l'ombre de Deschanel, et boude, les mains au dos, comme si on lui avait chipé ses billes.

Le son des rires est gras, insolent, point cordial. On entend, pendant un discours, un bâillement meuglé, bruit grossier de chambrée ; celui-ci est énorme et l'on s'attend à pis encore… Ma voisine, scandalisée, murmure : « Ce n'est vraiment pas un endroit convenable pour les femmes. » Dieu sait pourtant si elles s'y étouffent, s'y écrasent, poussent du coude, de la hanche, presque du poing : elles s'élargissent, en poules couveuses, sur les banquettes… L'hémicycle tout entier a retenti, avant l'ouverture de la séance, d'une impitoyable voix féminine, caquet aigre, offensé, d'une habituée réclamant « sa place » au premier rang…

Snobisme exceptionnel, d'ailleurs. La plupart de celles qui sont ici n'ont pas besoin de feindre l'intérêt pour les débats parlementaires. Même si elles ne suivent pas passionnément le mari, l'amant, l'ami ou le parent jeté sous leurs yeux dans la cuve, elles obéissent à un goût sincère et tortueux pour

les choses de la politique, où on les voit si vite informées, lucides, familières, prêtes d’avance à tous les mandats, à toutes les responsabilités, et à toutes les inconséquences.

UN ORATEUR : ARISTIDE BRIAND

Il n’a eu qu’à se lever, à dresser sa longue taille et sa tête, élargie depuis peu, dont les joues se sont alourdies et affermies : le silence s’est répandu, et les premiers mots de sa voix, basse, modérée, habile, d’un agrément musical, parviennent jusqu’au fond des tribunes.

Lentement il s’échauffe, je veux dire qu’il paraît s’échauffer. Le dos se voûte, les bras s’émeuvent, la tête ne bouge presque pas. Elle est soudée aux hautes épaules, elle ne hoche ni ne vire. Elle garde cette inclinaison qui dérobe l’œil à la lumière ; on devine seulement la pâleur d’un regard qui garde longtemps la même direction, qui ne volette point çà et là sur l’assemblée. Par instants l’orateur se penche et la courbe de son corps devient symbolique : on imagine, romanesquement, que l’ombre de ces épaules, de cette grande échine, peut couvrir la foule…

J’admire le jeu des bras, tantôt croisés avec force, tantôt balayant et brassant, sur le drap vert, des choses invisibles. Ce n’est pas assez de dire qu’ici le geste soutient la neutre correction de la parole ; il la devance, la dépasse, et traduit au besoin ce qu’elle se retient de dire. Il dénonce la menace qu’elle voile, c’est lui qui assène lorsqu’elle ne peut qu’effleurer, c’est grâce à cette mimique ample, calculée, que le discours semble s’éclairer de chaleur cachée, de lumière devinée, de force qui se réserve et qui, en tenant secrètes ses bornes, donne la confiance qu’elle est illimitée.

Les longs bras, sinueux souvent comme l’herbe dans l’eau courante, dressent vers le ciel et parfois joignent deux mains très petites, délicates, à demi pliées, et qu’on croirait molles, si elles ne rendaient, en s’abattant sur la table, le son dur de deux crocs de fer.

UN AUTRE ORATEUR : LOUIS BARTHOU

Bref de taille, il montre à tous, en parlant, sa courte face au nez moqueur. En dépit de son origine méridionale, il a pris, à l’extrême, le grasseyement et l’accent de Paris. Le verbe est nombreux, orné, facile ; la voix

infatigable, la voix, placée haut entre la gorge et le nez, porte loin, perce sans peine le vacarme, sert l'ironie, donne l'impression, parfois l'illusion, d'une précision parfaite.

L'orateur parle d'abondance, comme celui qui l'a précédé à la tribune, et dispose du magnétisme dont se prive l'homme qui lit. Son avant-bras ponctue, avec quelque impatience, et souvent au niveau du menton l'on voit, comme dardé par une période agressive et capable de plus d'une piqûre, un tout petit index affûté.

LE PROPHÈTE : JAURÈS

Celui-ci est le *vomitor* de la parole. Comme l'eau au *vomitor* de pierre de la fontaine bruxelloise, la parole, qui ne lui coûte aucun effort, semble arrachée de lui par une convulsion. Il parle avec sa tête, ses épaules, son coffre, ses poings, son dos d'ancien coltineur. Il sort de lui un son terrible, qui effarouche le sommeil. Sa voix roule comme un char cahoté, et rencontre tout sur son chemin : le cliché, la bourde, le racontar, même l'heureuse période, équilibrée, sonore, solide, qu'il bouscule pour courir plus loin et trouver mieux ou pis.

Il boit en hâte, et parle. Il s'essuie le front, et parle. Il défie un contradicteur qui n'a rien dit. Il s'écrie : « Moi ! » et dans sa bouche cela s'orthographie « Mouah ! » comme un aboiement. Il dit, inutilement : « Ah ! » pour prendre du champ et s'élancer de plus loin dans une phrase. Il affirme, après soixante-quinze minutes de retentissement : « Je suis à bout de forces !… » mais l'heure n'est pas encore d'enregistrer cette promesse vague… Là-dessus, il parle. Il lève une face de Titan foudroyé, où l'on peut voir qu'il a la barbe dure et le nez mou. Il parle ; que dis-je ? Il s'élève au ton de la plus prophétique lamentation, et ensevelit nos ruines sous sa voix, grande et tumultueuse comme la mer : « Entendez-moi, entendez-moi tous ! J'ai gravi la montagne pour que vous m'entendiez ! Je dirai la vérité, dût-il m'en coûter la vie ! Je lacère mon vêtement, je m'arrache les poils du visage, je larmoie, je vocifère, j'offre mon front aux balles et ma poitrine au couteau, pour venir ici attester, ô hommes, que… le baromètre baisse et que le printemps s'annonce mouillé ! »

LES FEMMES AU CONGRÈS

19 janvier 1913

Sincèrement, je les admire. Leur nombre impressionne ; leur beauté, fréquente, plaît ; le bruit qu'elles font inspire la considération. Je les admire… mais je voudrais bien savoir ce qu'elles font ici. Que de femmes, que de femmes ! Mon voisin, tout à l'heure, aux Réservoirs, nommait chaque nouvelle venue ; le monde de la finance, de la politique, des lettres, le monde tout court, fournissaient à cette énumération des noms célèbres ; le théâtre et même le music-hall avaient délégué à Versailles ce qu'ils ont de mieux comme vedettes…{7}

Et comme il me disait à mi-voix et dévotement : « C'est Mme X… Voici Mlle Y… et voici… oh ! voici jusqu'à Mme de Z… ! » je lui demandai :

– Je le vois bien, mais pourquoi ?

– Comment, pourquoi ? Mais… je trouve cela très joli de la part des femmes, cet intérêt, presque cette passion pour les choses du pays !

Les choses du pays… Je sais bien que de tout temps les femmes ont montré de la curiosité, un goût tripoteur et ingénieux pour l'intrigue et la politique. Cela ne suffit pas à expliquer – j'allais dire excuser – leur présence ici, aujourd'hui. Elles sont vraiment beaucoup ; elles sont trop. Au restaurant, elles ont été tout à l'heure le spectacle et le charme d'une heure de bousculade. Il y a eu, en travers des tables nappées de blanc, sur les mains chargées de bagues, les aigrettes en fusées et les cheveux d'or neuf, sur les profondes fourrures, l'oblique et rose soleil de janvier, qui rend bavards les femmes et les oiseaux encagés…

Il y a eu, au seuil de la grande salle, de gracieuses attitudes faussement hésitantes, de nobles apparitions qui soulevaient les murmures, et dont la modestie, feinte, priait : « Non, non, pas d'ovation ! » Il y a eu des arrivées calculées, éclatantes, de lents passages arrogants, qui distrayaient

l’énervement masculin et faisaient un instant oublier la chère maussade du déjeuner… C’était charmant, déjà un peu abondant en jupes, un peu riche en voix aiguës.

À présent, les hommes stagnent, ainsi qu’une huile lourde, au creux de la vaste salle du Congrès. Les femmes, comme le léger alcool d’un mélange, ont monté vers les tribunes. À celles qui n’ont pas eu la chance d’arriver assez tôt restent les couloirs, et faute de mieux elles s’arrangent pour y régner.

Les spectatrices des tribunes enregistrent, depuis l’heure de midi, et avec le sourire, les impressions de la sardine mise vivante dans la caque, ou de la poule qui voyage en chemin de fer, bouclée dans la manne d’osier. Vers trois heures et demie, je m’insinue sur une banquette, à côté – il faudrait dire : au travers ! – d’une dame qui supporte la moitié d’une autre dame, cependant qu’une troisième, à genoux sur la banquette, chevauche à demi la seconde, ainsi que font les petits enfants à califourchon sur les épaules de leur mère. On respire ici une haleine de four sec, mais elles sont accoutumées aux salles de théâtre, aux conférences, aux soirées mondaines, et demeurent vives comme poissons dans la rivière, tandis qu’un athlète aux poumons solides, ici, pâmerait non moins qu’une rose.

Encore une fois, je me demande : « Qu’est-ce qu’elles font là ? » Elles parlent, c’est vrai. Elles regardent, d’un air de courtoisie amusée, le morne défilé d’hommes noirs qui déposent leur bulletin de vote. Puis elles attendent, sans langueur, le résultat du premier tour de scrutin. Il n’y en a pas une qui cède la place. La faim ni la soif, ni aucune obligation du pauvre corps humain, ne feront qu’elles bougent. Elles s’animent, pronostiquent, crayonnent des chiffres ; une rusée, au premier rang, déchiffre du bout de la lorgnette les pointages, en bas, des députés, et les lit à voix haute…

Elles ne font rien, et elles n’ont pas l’air oisif. Un long dressage semble leur avoir appris à remplacer l’action par la vivacité, et la pensée par la conversation. Un nom connu leur tient lieu d’une anecdote ; elles se passionnent un instant, pour un visage célèbre, comme devant le rideau qui cache un spectacle… Elles disent : « Poin-ca-ré » assez lentement, en trois syllabes espacées, et jettent « Pams » comme une balle…

La fin du dépouillement des votes – premier tour – les précipite dans une allégresse extrême, et voilà que de nouveau je me demande pourquoi. Il

n’est pas possible, il n’est malheureusement pas probable que toutes ces têtes empanachées soient celles d’autant de patriotes brûlantes, ni même de politicailleuses exaspérées, qui jurent « Poincaré ou la mort » et « Pams ou l’exil »… Ce sont des femmes – dirai-je ordinaires ? – que je retrouverai dans des loges de répétition générale, à une fête de charité, au vernissage. Mais si elles me semblent ici plus averties, plus convaincues et plus frémissantes qu’ailleurs, je ne suis pas loin de croire que c’est parce qu’elles s’ennuient davantage. L’ennui leur donne l’illusion d’une fonction grave, qui les hausse presque au niveau de cet homme funèbre, là-bas, à la tribune, en train de secouer une cloche…

… Dans les couloirs des tribunes, on piaille beaucoup. On se dédommage, largement, de tant d’heures d’attente. Importantes, autoritaires, les femmes réclament, à défaut de l’accès des tribunes bondées, des sièges, et celles qui se promènent tiennent la largeur du passage, en se donnant le plaisir d’entraver la course des huissiers, les allées et venues affolées des journalistes… L’accent étranger domine dans certains groupes, on chuchote autour de ceux-ci les plus grands noms de France… Voix de canard des Américaines, roucoulement rauque des Slaves, tout cela se mêle au nasillement perçant du noble faubourg ; c’est là que s’échangent des opinions confidentielles, sur un diapason à incommoder un sourd, et je ne note guère plus de discrétion dans le geste… L’une d’elles ne néglige pas de se désigner clairement à l’attention de la galerie : « Vous ne trouvez pas que c’est amusant de me rencontrer ? La comtesse de X… au Congrès, ça ne manque pas d’imprévu, n’est-ce pas ? »

Non, ce n’est pas l’imprévu qui manque, ici, à tant et tant de femmes. C’est… autre chose, de très prévu et de difficile à exprimer, un charme qu’elles dédaignent, et pourtant très féminin, qui serait fait d’incompétence, d’embarras, de silence…

EN VISITE

Le Matin, 5 mai 1911

– Lulu, ne touche pas à ça !… Lulu, ne furète pas dans le buffet !… Je t’en prie, Lulu, ne soulève pas le couvre-pieds !… Dieu ! Lulu, que tu es indiscrète !

Je gronde Lulu à voix basse, et sans succès. Ma camarade me brave silencieusement, son visage de chat tourné sur l’épaule, et me désarme par un sourire d’une effronterie irrésistible…

– Lulu, c’est la dernière fois que je sors avec toi. Nous ne sommes pas chez nous, ici !

En effet, nous ne sommes pas chez nous. Nous sommes à Tunis, en visite chez Mme Sammama. En bon Italien, le chauffeur qui mène notre locati s’improvise guide, cicérone, marchand de tout et d’autre chose… C’est lui, Beppino, qui nous a conduites dans cet « intérieur tunisien » :

– C’est oune visite estrémement intéressante pour des artistes ! Les dames Sammama, c’est des personnes tout ce qu’il y a de bien ! affirme Beppino.

Mais le regard, mais le geste en disent long sur la vertu de Mmes Sammama, mère et fille, juives de Tunis…

Mmes Sammama habitent une maison à la française, en torchis, plâtras, carton et mie de pain ; l’architecte distrait a oublié les paliers, et l’appartement de ces dames ouvre droit sur l’escalier. Avec beaucoup de chance, et en faisant grande attention, on peut ne pas dégringoler jusqu’au bas des marches. C’est une vieille femme, enveloppée de lainages blanchâtres, avec trois tours de fichu sur la tête, qui nous a introduites, sans autre question qu’un long regard de ses yeux encore veloutés, tout charbonnés de koheul…

Ma camarade Lulu piétine, s'exclame, s'impatiente, et son kodak en bandoulière danse tout autour d'elle.

– C'est un salon, ici ? Non, ce n'est pas un salon : il y a un lit. C'est une chambre à coucher ? Mais alors, pourquoi ce buffet Henri II ?

Salon, chambre, salle à manger ? On ne sait pas. C'est une débauche de meubles français, sauvagement rassemblés comme par les hasards d'un pillage. Il y a un buffet en chêne tout neuf, une commode en noyer, une armoire à glace, un piano droit. Il y a aussi un lit, – et quel ! – un lit de cuivre pour trois personnes au moins, solide, élastique, cossu et renflé sous un édredon américain en satin rose. Par la porte entrouverte, dans la pièce voisine, j'aperçois un autre lit, non moins vaste, non moins douillet, flanqué d'un troisième lit pareil aux deux premiers…

J'inventorie, découragée, cet intérieur « tunisien ». Des rideaux en damas de laine beige pendent, de travers, au deux fenêtres ; il pleut des calendriers en chromolithographies, des vide-poches en zinc, des tambourins à paysage Louis XVI… Une mince carpette rosâtre couvre un quart du plancher, mais on a cloué, au long du lit, contre le mur, un assez joli tapis turc… Au-dessus du piano, deux grandes photographies se sourient : une jeune femme en costume tailleur, l'ombrelle ouverte au-dessus de son grand chapeau de plage, et un jeune homme aux cheveux luisants…

– On se croirait à Paris chez ma concierge ! s'écrie Lulu. Je l'épaterai bien, en rentrant, ma pipelette, en lui apprenant qu'elle a un « intérieur tunisien » !

On chuchote dans la pièce à côté… La porte s'ouvre enfin, pour livrer passage à ces dames Sammama, mère et fille.

Mme Sammama mère s'avance la première, énorme, lourde, avec un dandinement de cane grasse. Sa partie inférieure est drapée, comme un cache-pot géant, d'une *fouta* rayée de rose, de vert turquoise et de violet. Entre la *fouta* et le petit boléro mauve, pomponné de nœuds bleu ciel et de cannetille d'argent, hors de ses manches courtes, on voit dépasser l'affreux et traditionnel maillot marron, chiné de fils verdâtres.

Elle s'avance, muette, sans sourire, comme si elle ne nous voyait pas, et nous tend une main grasse qui ne serre pas les nôtres… L'audacieuse Lulu elle-même est un peu décontenancée. Mais sur les talons de

Mme Sammama mère s’élance madame – ou mademoiselle – Sammama fille, le plus aimable, le plus paré, le plus bavard des oiseaux exotiques !

– Bonjour ! comment que vous allez ? Que c’est gentil de venir nous voir ! Beppino, il a prévenu mon frère de votre visite ! Ne faites pas attention : maman ne dit pas un mot de français. Asseyez-vous : on apporte le café tout de suite.

Elle parle le français presque sans faute, avec une voix de fillette ; son accent passerait pour slave, ou roumain, avec des longues et des brèves inattendues comme à Marseille. Elle est charmante, ni juive, ni tunisienne. Un nez court, un peu retroussé, de très fraîches joues rondes, une bouche saine, et des yeux noirs brillants, remuants, des yeux vifs de Bordelaise, un regard gai que ne voile nulle langueur orientale… Une frange coupée frôle ses sourcils, et un ruban blanc noue en arrière une queue de cheveux rudes, d’un noir roussi.

Mlle Sammama a revêtu, en notre honneur, une ample culotte – que dis-je ! une jupe-culotte ! – en satin broché lilas, un damas lyonnais si beau qu’« il se tient debout tout seul », comme on dit dans le Midi. Et son boléro est un chef-d’œuvre compliqué de métal, de dentelles, de roses fausses et de rubans.

Consciente de sa beauté encore toute fraîche, Mlle Sammama ne tarit pas en paroles, en rires surtout, en prévenances très parisiennes. Pour nous offrir le café, servi dans de petites tasses de Limoges, ébréchées, elle se lève dix fois, tourne, nous montre sa croupe déjà opulente, traîne, au bout de ses orteils chaussés de bas blancs, deux babouches très petites, puis s’assied enfin, arrange les plis de son grand pantalon lilas, et « fait salon », les mains croisées, en vraie dame.

Lulu est enchantée d’elle et ne le lui envoie pas dire :

– Qu’elle est gentille ! une vraie poupée ! Voulez-vous venir dîner avec nous ? ou promener en auto ? Comment ça s’appelle, ce bijou-là ? et cette petite veste ? Et pourquoi mettez-vous cette espèce de gilet en tricot ? Et votre mère, pourquoi a-t-elle les cheveux coupés tout courts, comme un garçon ? Ça ne vous ennuie pas que je vous photographie ?

En dix minutes, elles sont intimes. Mlle Sammama nous convie à un « couscous » familial, et nous apprenons qu'elle joue du piano, qu'elle parle anglais, que sa mère est « un peu à l'ancienne mode » et n'a jamais voulu parler français, que le bateau *Carthage* emmènera toute la famille dans quinze jours, à Paris, « comme tous les ans » !

– Mais vous savez, dit Mlle Sammama en riant, à Paris je ne m'habille pas comme ça ! je ne veux pas sembler l'air d'un singe ! Tenez, me voilà à Paris, l'an passé.

Elle désigne, vaniteuse, la photographie de la jeune femme à l'ombrelle, en costume tailleur.

– Moi, je vous préfère en culotte, déclare Lulu qui prise la couleur locale. Quel joli teint vous avez, dans tout ce mauve !

Ce n'est pas assez dire : Mlle Sammama semble ciselée dans un ambre très clair, sans fêlure, sans veines ; les joues, le cou, les bras, d'une chair froide, veloutée, inspirent le désir de s'y caresser… Pourtant, elle minaude, en frottant de la main ses belles joues :

– Oh ! vous plaisantez ! Moi que je suis si fatiguée ! Et puis, je ne serai jamais si belle que *mama*.

C'est l'évidence même, et nous ne protestons pas. Nous regardons Mme Sammama, énorme, écroulée dans un fauteuil. Elle ne remue pas, ne cherche pas à nous comprendre et ne vous regarde point. Ses bras et ses mains reposent, informes, sur ses genoux. Mais la nuque, le menton, le visage ont échappé, par miracle, à l'envahissement de la graisse et montrent, sans fards, les restes d'une beauté rare en tous les pays du monde. Les yeux, presque jaunes, rigoureusement horizontaux, dorment sous des sourcils à peine courbés, qui s'effilent au-dessus de la paupière comme un long nuage fin au-dessus du soleil couchant. La bouche, petite et fatiguée, ne s'est pas ouverte depuis le commencement de la visite ; seul, le bref nez léonin palpite et témoigne d'un dédain, d'une majesté tout animale…

Elle consent, pourtant, d'un signe, à se laisser kodaker par Lulu, à côté de sa fille qui joint les mains comme une accordée de village, et qui a disposé sur sa gorge rebondie, au bout d'une chaîne d'or, son bijou favori,

le joyau de ses écrins : une petite bourse en mailles d’or, vide, qui vient de la rue de la Paix…

LA JOCONDE

Le Matin, 1er janvier 1914

À peine arrivée[8], *Elle* reçoit, sans cordialité d'ailleurs. Au seuil, on lit d'un œil soupçonneux nos références ; il est juste de dire que la plupart des « intimes » qui pénètrent sont armés, objectif en bandoulière et magnésium jusqu'aux dents.

Elle est là, sur fond de plantes vertes. Le coin de la bouche et l'angle externe des yeux remontent ensemble, pour lui composer ce sourire intérieur, doux et suspect.

Entre deux éclairs de magnésium, les « intimes » s'accoudent devant elle, lui rendent sourire pour sourire, et la détaillent – pour la première fois.

– Comme Elle reluit ! Est-ce qu'ils l'ont revernie ?

– Et qu'est-ce qu'elle a sur la poitrine, là, entre les seins ? On dirait un coup de couteau… Vous saviez, vous, qu'elle avait la lèvre inférieure aussi grasse ?

– Oui. Mais regardez, cher ami, combien la main droite, celle qui est le moins en évidence, est d'une exécution plus belle que la gauche !… etc.

Ils l'épluchent, la découvrent, l'inventent. Ils veulent l'aimer mieux que pour sa beauté, et parent de faiblesses imaginaires celle à qui rien ne manque, et qui, pourtant, n'a pas de sourcils.

UN DÎNER LE 17 MARS

Le Matin, 26 mars 1914

– Huit heures et demie !…

– Vous avancez de cinq minutes…

– C'est égal… Ils vont arriver dans un joli état…

L'hôtesse – la femme d'un ministre d'hier, qui sera ministre demain – surveille la pendule et tend l'oreille. Rien que des femmes ; les hommes sont à la Chambre, et l'on attend la fin de la sinistre séance du 17 mars[9].

– On a sonné… Lequel est-ce ?

– Non, c'est le téléphone.

Elles rient, elles parient sur le nom de celui qui arrivera le premier, elles bavardent avec l'air de penser à autre chose et des yeux mobiles d'oiseaux inquiets. Leur préoccupation est si vive qu'elles ne s'astreignent plus à une causerie ; ce n'est entre elles qu'un échange puéril de gentillesses quasi orientales, des compliments sur une robe, sur une coiffure, des comparaisons entre deux sacs brodés de verroterie…

– On a sonné, cette fois !… C'en est un !…

Elles s'élancent, elles entourent le plus jeune et le plus gai des sous-secrétaires d'État. Il est en veston, toujours gai, mais las, avec les traits allongés et comme vernis de fatigue et de chaleur.

– Eh bien, c'est fini ? Ils viennent ? Vous les avez vus ?

Car elles pensent plus à leurs maris qu'à l'affaire, la nouvelle Affaire.

– On a sonné, on a sonné !…

C'est le maître de la maison, cette fois, puis deux journalistes politiques, un député, deux députés, qui portant veston et qui jaquette ou redingote… Congestionnés ou aigres, ils ont tous l'air d'avoir un peu fondu et noirci à

un feu malfaisant. Ils sont enroués, de chaleur ou de courroux. On entend qu'ils ont soif, et l'on sent, à leur poignée de main, que pendant tout l'après-midi interminable cette main chaude a tourmenté, avec une irritation maniaque, le coupe-papier, le stylographe, les maillons d'une chaîne de montre…

Les femmes, parées et fraîches, semblent fêter des paladins recrus, qui réclament l'eau fraîche, le bassin et l'aiguière, et les parfums. Une main fine se glisse dans une grosse main d'homme ; une autre se pose à la dérobée sur un front dégarni, pour palper et éteindre la fièvre – gestes d'amoureuses moins que de gardes-malades tendres…

À table, les hommes avalent le potage comme une tisane, à grandes cuillerées, pour s'en débarrasser, et goûtent ensuite un moment de silence abattu. Le plus élégant d'entre eux n'est, à cette heure, qu'une bête de travail qui vient de quitter une besogne sans joie. Le maître de la maison s'accoude sur la table, effeuille une rose sans la voir et dit à mi-voix :

– Que c'est triste, mon Dieu, que c'est triste !…

Cependant les femmes, fidèles à leur emploi, savent qu'il sied de n'imiter point la tristesse des hommes, et que c'est l'heure de gazouiller, de se récrier sur les fleurs du surtout, sur la sauce crémeuse du poisson ; elles baignent les hommes moroses dans un bruit reposant, anodin de voix jeunes, de rires modérés, jusqu'à ce que l'un des convives, réconforté, jette, comme un petit tison au bûcher, le mot qui embrase toute la table et change le gazouillis en coups de gueule…

Ils sont du même avis, tous ceux qui dînent là – à si peu près ! – mais ils ont un tel excès d'indignation à dépenser que le moindre lapsus les tourne l'un contre l'autre, intolérants, blessés, méchants ; un valet de pied qui s'empresse reçoit en remerciement un très sec : « Je ne vous parle pas, à vous ! », ni plus ni moins que s'il était membre du Parlement… Les voix montent, s'enrouent ; un cri virulent de femme perce un instant le bruit, puis les dîneurs prennent, tous à la fois et brusquement, conscience de leur désordre et du lieu où ils sont, se maîtrisent, se font cordiaux, rient d'eux-mêmes, pour recommencer l'instant d'après…

Mais à la longue une chère fine, des vins à propos frappés ou tiédis animent d'une flamme égale et légère telle joue terreuse, tel œil morne de combattant trahi, telles pâles oreilles exsangues de bureaucrate privé de

soleil. Les forces reviennent avec le rire, avec l’envie de plaire… Les convives se souviennent qu’il y a là des femmes qui sont leurs femmes, attentives à leur rôle et toutes passionnées de dévouement muet, sous leur fausse légèreté de favorites – des femmes qui maintenant parlent haut à leur tour, questionnent, offrent leur beauté comme une danseuse sa danse… Pour le repos et le salutaire plaisir d’un soir, les voilà redevenus simplement des hommes, sous le regard attendri et comme récompensé de leurs bonnes femelles.

SPECTACLE MONDAIN

Le Matin, 18 juin 1914

Paraître sur une scène… On dit qu'il n'en faut pas plus pour enivrer nombre de personnes honnêtes, qui pensent bien et ne vivent pas mal, occupées, le reste du temps, de leurs relations, du bon renom de leurs proches, de leurs alliances, enfin d'affaires uniquement mondaines. On assure que la manie théâtrale se gagne vite et crée ce type, ce monomane spécial, appelé l'amateur, celui de qui le comédien professionnel dit, en haussant les épaules : « Il jouerait sur la tête ! »

En contemplant les ébats bien réglés d'une « compagnie » improvisée et tout aristocratique, en écoutant autour de moi l'estimation détaillée qu'on fait de ses mérites, je crois découvrir – au-delà du plaisir explicable de paraître, de se déguiser, de s'embellir – ce qui amène, puis ramène, puis retient passionnément un artiste mondain sur les planches d'un théâtre : c'est l'envie, le besoin d'être jugé par ses pairs.

– Ah ! vous diront, à l'issue d'une représentation, le jeune premier fiévreux, la désinvolte ingénue tigrée, ah ! jouer sur un vrai théâtre, ah ! le grand public…

Je n'en jurerais pas, mais j'incline à penser que leur surexcitation passagère les trompe. Le vrai, le grand public, pour eux, c'est le « monde ». C'est le cénacle, aujourd'hui sévère, demain indulgent, plus têtu qu'austère et plus capricieux que clairvoyant, de leurs égaux, de leurs semblables. C'est leurs amis, leurs parents, l'oncle chez qui l'on chassa, le voisin de campagne, le lointain cousin, la jolie belle-sœur, le camarade de cercle, l'hôte fastueux, l'abonné du Français, l'altesse et le prétendant…

À en croire mes oreilles, ce « grand » public-là vaut en effet qu'on s'en soucie, et il me paraît bien plus difficile à séduire que l'autre. Et quelle sincérité terrible ! Aucun de mes voisins ne se soucie de ménager les

interprètes que mêle, à cette heure, un ballet antique. Des voix de tête bravent toute musique, et même toute amitié, au profit de la vérité pure :

– C’est Mme de X… qui danse seule au milieu ? Ah ! qu’elle a tort de faire ça ! Elle est devenue beaucoup trop lourde pour ce genre d’exercices.

– Et ce pauvre Z… avec sa lance ! Si au moins il avait l’air de s’amuser !… Charmants, ces petits gestes natatoires des jeunes personnes !… Hé là ! Cher ami, dites-moi donc pourquoi diable Mlle de B. s’est-elle fait épiler le dessous des bras ?

– C’est la tenue d’été, mon vieux. Penche-toi un peu, que je puisse dire des choses pénibles à ta femme… oui, à vous, chère madame, à vous qui m’avez affirmé que le jeune V… était si joli garçon !…

– Qu’est-ce que vous voulez, je ne pouvais pas savoir qu’il avait des genoux de cheval de fiacre !… Mais au moins, vous la trouvez gentille, la petite de X…, avec sa tunique qui s’arrête au-dessus de… non, au-dessous du… enfin sa tunique courte ? C’est une si bonne enfant !…

(Silence bref, puis l’interlocuteur, à tue-tête :)

– Oui, pas mal, pas mal ! Elle m’inspirait assez, pas plus tard qu’avant-hier, mais depuis qu’elle nous en montre tant que ça à la fois, je me refroidis. Et c’est curieux, ma bonne amie, voyez donc, Mme de W., qui a le visage si parlant et si animé chez elle, elle a autant d’expression sur la scène qu’une poupée de cire ! (etc.).

Pour de tels juges, ceux-ci bavards, ceux-là pincés, les autres envieux et muets, de nobles jeunes femmes dansent, si fort attentives à leur pas de danse que certaines oublient sur leur visage un air préoccupé d’honnêtes employées ; de nobles jeunes hommes brandissent des épieux et bondissent, le jarret un peu raide… Le tableau final groupe, sur un fond, des costumes lourds d’or, peints, brodés de perles et de pierres, cinquante figures d’hommes et de femmes conscients de leur effort, respectueux d’une tâche accomplie devant un public qui les reflète comme un sévère miroir ; il y a là un demi-cent de faces singulièrement variées, où les origines ont laissé un « étampage » mystérieux, ici sur un nez busqué, là sur un front bossu fait pour le dur morion – sur un long menton anglais, sur un suave ovale sarrasin ou un front laiteux frangé de cheveux roux – sur la joue pleine et

dans les grands yeux d'une Juive, noirs et magnifiques au-dessous d'un large diamant ancien au feu lent…

LA RUE, LA FOULE

LA FOULE, LE SOIR DES ÉLECTIONS

30 avril 1914

Est-ce, ou non, la même foule qui attendait sous la pluie, le mois dernier, les chars de la Mi-Carême ? Elles se ressemblent comme deux marées, celle-là, et celle-ci qui devant le *Matin* piétine sans avancer et bout sans éclater.

Ai-je sous les yeux des habitués de la badauderie, de ceux qui ont toujours une heure, un après-midi, une journée à perdre autour d'un accident, d'un défilé, d'une bagarre ?… Non, ils sont trop bien informés. Ils sont venus ici, de Montmartre, de Montrouge, ils n'attendent d'autre événement que les lettres et les chiffres bleus sur l'écran dépoli ; ils lisent en connaisseurs les noms de circonscriptions lointaines et d'obscurs ballottés… Il ne manque à cette foule aux visages mauves, levés vers les globes électriques, que la passion. Elle « connaît son affaire », mais pour l'heure elle s'en moque. Pis : elle s'en amuse. Elle acclame de temps en temps un nom, pour rire ; elle conspue, pour faire quelque chose. Quand l'attente se fait longue, entre deux « résultats complets », elle crie gentiment « hou ! hou ! » à tout ce qui passe, à l'auto qui se range péniblement près d'un trottoir submergé ; elle chante, de bonne humeur : « Conspuez l'auto ! conspuez !… » Enfin elle s'occupe.

Un jeune homme, distrait par le voisinage d'une jeune femme agréable, clame tout à coup, par contagion : « À bas Millerand ! » puis se reprend : « Qu'est-ce que je dis donc ? Vive Millerand ! Vive Millerand ! »

Un beau cri, sincère, magnifique, unanime, salue la défaite de Thalamas. Cela prend, une minute, les proportions d'une allégresse populaire ; une petite dame gentille fourre son « édition spéciale » sous le nez d'un inconnu et lui saute au cou :

– Thalamas est battu, monsieur, Thalamas est battu !

– Oui, madame ! claironne le monsieur.

Il empoigne la petite dame sous le bras et ils s'en vont du meilleur accord, chacun brandissant son « édition spéciale » comme un drapeau.

Que tout cela semble gai, quelle légèreté dans ce peuple, qui déguise et trompe, par des rires et des propos libres, son attente obstinée !… Légèreté apparente, car ce n'est pas le hasard qui l'a si minutieusement documenté. Elle est politicienne, cette foule ironique, j'aurais tort de m'y tromper. Qu'il passe, sur ces mille visages mauves, une parole de tempête ou le vent d'un affront, ils ne s'appellent plus les badauds, ils s'appellent la Révolution.

LA FIN D’UN TOUR DE FRANCE

28 juillet 1912

« En allez-vous de d’là, bon Dieu ! Ils viennent, ils viennent ! » Nous ne bougeons pas. Nous restons muets et dédaigneux dans l’automobile, rangée au bord de la route, près du passage à niveau de Villennes. Une heure d’attente nous a édifiés sur la valeur de cet avertissement, jeté en passant par des bicyclistes. Ils sont rouges, excités, suants ; ils arborent de petits drapeaux à leur guidon et pédalent très vite, en criant des choses péremptoires. Ce ne sont pas des éclaireurs, ce sont des petits jeunes gens du dimanche, qui jouent à troubler le calme du paysage maraîcher et n’y arrivent pas.

De Poissy à Villennes, les marges poussiéreuses de la route servent de tapis à des familles paisibles, à des cyclistes sans prétention guêtrés de ficelles, à quelques poivrots dominicaux. Il y en a qui déjeunent en attendant, comme nous, le retour des « tour de France ».

Le vent léger balance les graines d’asperges, les fleurs d’oignons et les épis encore debout, portant avec lui l’abominable odeur des épandages nourriciers.

De temps en temps, un adolescent dévale sur deux roues, les basques au vent, et crie, les yeux hors de la tête, des nouvelles dramatiques, inventées tout exprès :

– Y en a un qui vient de se tuer !…

– I’ sont plus que trois de l’équipe Peugeot ! Tout le restant a crevé !…

La route en farine blanche se soulève derrière eux, comme le nuage de vapeur qui cache, au théâtre, un malin esprit évoqué…

Mais voici d’autres gens, également montés sur deux roues ; non plus rouges, mais d’un jaune étrange, ils semblent appartenir à une autre race. Un maquillage de sueur et de poussière les masque, empâte leurs

moustaches ; leurs yeux caves entre des cils plâtreux leur donnent un air de puisatiers rescapés.

– Ça, c'est les amateurs sérieux, dit mon compagnon. Les coureurs ne sont pas loin…

Il parle encore qu'un nuage bas blanchit au détour de la route et roule sur nous. Nous sommes aveuglés, suffoqués ; nous démarrons à tâtons ; une voiture pilote hurle à nos trousses comme la sirène d'un navire perdu ; une autre nous frôle et nous dépasse, d'un élan hardi et onduleux de poisson géant ; un fretin affolé de cyclistes aux lèvres terreuses, entrevus dans la poussière, s'agrippe aux ailes des automobiles, dérape, s'écrase…

Nous suivons, engrenés dans la course. J'ai vu passer devant nous, tout de suite avalés par des tourbillons lourds, trois coureurs minces : dos noirs et jaunes, chiffrés de rouge, trois êtres qu'on dirait sans visage, l'échine en arceau, la tête vers les genoux, sous une coiffe blanche… Ils ont disparu très vite, eux seuls muets dans le tumulte ; leur hâte à foncer en avant, leur silence semblent les isoler de ce qui se passe ici. On ne dirait pas qu'ils rivalisent entre eux, mais qu'ils nous fuient et qu'ils sont le gibier de cette escorte où se mêlent, dans la poussière opaque, des cris, des coups de trompe, des vivats et des roulements de foudre.

Nous suivons, nourris de fin silex croquant, les narines brûlées. Il y a devant nous, dans le nuage, l'ombre basse et vague d'une automobile invisible, proche pourtant à la toucher du capot ; nous grimpons sur le siège pour regarder, derrière, un autre fantôme de voiture, et d'autres derrière celui-là ; on devine des bras agités, on entend des cris qui nous maudissent et réclament le passage… Il y a partout, autour de nous, le danger, la suffocante odeur grasse et brûlée des incendies commençants ; il y a en nous, et partout autour de nous, le goût démoniaque de la vitesse, l'imbécile et invincible envie d'être « le premier »…

Cependant les coureurs muets – tête modeste du cortège assourdissant – nous ont menés jusqu'à la voie du chemin de fer, où la barrière fermée immobilise un instant la course. Une foule claire, endimanchée, attend et acclame ; là encore, les petits hommes noirs et jaunes, chiffrés de rouge, se faufilent par la porte des piétons, franchissent la voie et s'éclipsent. Nous restons parqués derrière les grilles, furieux et comme frustrés. Le nuage de poussière, un instant abattu, me laisse voir une triple file d'impatientes et

puissantes voitures, couleur de route, couleur de boue, des chauffeurs couleur de muraille et masqués, qui guettent, prêts à dépasser, d'une embardée peut-être mortelle, le voisin de devant… À ma droite, deux hommes sont debout dans leur voiture, tendus en gargouilles par-dessus la tête de leur conducteur. Dans la voiture de gauche, un autre, noir de graisse et d'huile, se tient à croupetons, les pieds sur les coussins, et darde sur la route le regard de ses lunettes bombées. Tous ont l'air prêts à bondir, à frapper, et l'objectif de maint appareil photographique inquiète, braqué, comme un canon noir… Il fait chaud. Un soleil orageux couve toute cette férocité anonyme…

La foule cordiale, joviale, attend, tout le long de Poissy, les coureurs que nous rattrapons. Un bon gros père, un peu saoul, veut témoigner son enthousiasme en étreignant l'un des automates noirs et jaunes, qui passe ralenti : l'automate sans visage détache soudain, sur la trogne du gros père, un poing terrible, et rentre dans son nuage comme un dieu vengé…

Avenue de la Reine, à Boulogne… La foule, de plus en plus dense, a envahi le milieu de la chaussée, et, dans son zèle incommode, s'ouvre tout juste devant le gagnant, qui maintenant relève la tête, montre ses yeux exaspérés et sa bouche ouverte, qui peut-être crie de fureur… On lui fait place, mais la foule se referme devant nous qui le suivons, comme un champ d'épis serrés se remêle après une rafale. Un second coureur nous frôle, pareillement entravé par la multitude qui le fête, et sa blonde figure, pareillement furieuse, vise follement un point devant lui : l'entrée du vélodrome…

C'est fini. Il n'y a plus maintenant que la piste immense du Parc des Princes, emplie d'une foule étale. Les cris, les battements de mains, les musiques, ne sont que brise au prix de la bourrasque qui m'apporta jusqu'ici et d'où j'émerge assourdie, la tête bourdonnante. Mais je vois encore, là-bas, très loin, de l'autre côté du cirque, je vois se lever, s'abaisser, comme les deux bielles minuscules et infatigables qui suffisaient à émouvoir cette tempête mécanique, les deux jambes menues du triomphateur.

IMPRESSIONS DE FOULE

30 mai 1912

La lumière, d'un blanc vert, tombe d'une source unique, centrale, suspendue à la coupole du cirque. Elle s'abat, terrible, sur le ring et sur la salle ronde ; elle repousse et dévore les ombres si sauvagement qu'en la subissant on ne songe pas à un secours, mais à une catastrophe. Il me faut quelques minutes pour habituer mes yeux faibles à ce resplendissement désolé, et plus longtemps pour que s'éteigne, autour des têtes, au long des balcons et des cordes du ring, le halo que crée l'excès de lumière et qui vibre, magiquement violet.

Le cirque est plein du murmure marin qui monte des foules massives, et celle-ci compte autant de têtes qu'une ville entière. Ce murmure des foules calmes, qui s'enfle et s'apaise, et ne se tait jamais, je l'écoute avec soin, de la loge haut juchée que je partage avec quelques « tourneurs » de cinématographes ; je l'écoute en me penchant, comme si je voulais découvrir ses sources mouvantes, insaisissables. Au-dessus de moi, la foule a envahi les galeries, elle semble s'accrocher aux murs et épouser paradoxalement la courbe de la coupole, comme l'essaim se colle sous le calot de paille de la ruche…

Les visages, que je commence à détailler, pâtissent de l'intense et verte lumière. Sous ce flamboiement d'astre triste, le teint des hommes tourne au brun de bile ou s'éclaire d'une pâleur épouvantée. Les femmes, maquillées, se colorent de mauve fuchsia ; un cou, soigneusement enduit de blanc liquide, brille comme un fût de marbre bleuâtre… Une robe rouge, dans une loge, une autre violet cru, une autre, émeraude, requièrent l'œil parmi le noir des fracs, et l'obsèdent.

Tout là-bas, tout en bas, au centre d'un carré blafard, fermé de cordes tendues, deux petits hommes nus subissent les dures fantaisies de l'illumination morne. L'un paraît tout jaune, plus foncé que ses cheveux blonds. L'autre, de la nuque aux chevilles, est d'un rose vivant et bistré.

Pour mes médiocres yeux, c'est un amusement que de les voir si mal, simplifiés, légers, l'air de jouer, avec leurs gros gants, en chats qui roulent des pelotes… Mais, ensuite, j'isole, dans le médaillon rond de la lorgnette, un groupe athlétique et si proche maintenant que je distingue le grain des joues rasées, les raies fines qui divisent les cheveux lisses, et l'étoile de sang frais qui décore l'un des champions – le blond, le plus jeune – au front, entre les yeux, juste à la place où la Belle Ferronnière attachait une pierre précieuse. Ce joyau rouge ne dépare pas la jeune figure du boxeur, encore intacte, car le match vient de commencer ; la bouche fraîche et fermée, qui discipline son souffle, ne porte point de meurtrissure, non plus que la face prudente, courte, un peu doguine, du champion américain.

Je ne m'applique pas à compter les coups qu'ils échangent. Cette chorégraphie redoutable, qui les lance d'une corde à l'autre, je laisse un aréopage l'évaluer en points et en chiffres. Ma place est dans cette foule passionnée, assez ignorante pour retentir d'un « oh ! » angoissé à chaque claque, bruyante et inoffensive, du gant contre le gant, assez sensible pour s'émouvoir d'une maternité patriotique pour *son* champion, pour le petit Français blond, et haleter selon qu'il s'essouffle.

Ma place est bonne, parmi les tourneurs de « ciné » dont la main moud d'un mouvement invariable, parmi ces parieurs congestionnés dont l'anxiété se dépense en cris soudains, en exclamations incompréhensibles, en hurlements anglais, près de ce jeune homme muet, nerveux, qui vient de m'empoigner le bras inconsciemment parce que le boxeur blond est tombé sur les genoux… mais il se relève, et la main qui meurtrissait mon bras se desserre, glisse et s'en va, sans que le jeune homme muet ait tourné les yeux vers moi…

… Les minutes, strictement mesurées, de pause et de combat, se succèdent. Des fusées de cris et de sifflets, qui menacent le champion étranger, m'annoncent, sans me l'expliquer, un coup discutable… Le son du gong tantôt livre, inertes, volontairement évanouis, les deux adversaires aux mains de leurs soigneurs, tantôt les ressuscite, mouillés de sueur et d'eau, moins blancs, moins jeunes que tout à l'heure… N'y a-t-il pas, dans l'œil agrandi du Français blond, une fixité tragique et peut-être désespérée ? Non, il a toujours sa rapidité qui déjoue et devance la pensée, qui arrache à la foule des exclamations ravies et déconcertées. Non, il élargit toujours et bombe son dos étonnant, qui semble le protéger tout entier comme un

bouclier de muscles… Mais aussi son rival froid, puissant, est toujours debout.

Je n'entends presque pas le choc mat des poings formidables, mais ils écrivent leur poids sur la chair nue, et tel coup muet, dont je n'ai perçu que le départ rapide, épanouit une large fleur sanguine sur une épaule, sur un sein, ou gonfle une joue couleur de brugnon blet…

Pendant les pauses, le bruit de la foule grandit. On dirait que – presque silencieuse durant les reprises, au cri ou à l'applaudissement près – elle s'accorde, à l'exemple des combattants, de brèves détentes, des récréations hâtives ; au coup de gong, elle se tait, bridant son émotion, et l'aile des éventails même s'immobilise aux mains des femmes…

C'est alors qu'il faut observer, sous les grands chapeaux, sous les turbans de perles, les changeants visages féminins ! Est-ce pour le jeune champion blond, ou pour l'argent du pari, ou dans l'espoir d'un mortel knock-out qu'elles se passionnent ? L'issue du combat est proche, et l'angoisse de ces dernières minutes frémit sur les paupières soulignées de bleu, sur les lèvres assombries de fard… À quel amant celle-ci montra-t-elle jamais ce masque figé, bouche ouverte et mâchoire tombée, ces yeux béants, ce visage quasi mort à force d'attention ?… Une autre se contracte toute en une grimace amère ; une autre encore compte les coups par autant de tics maladifs… Un vieillissement subit les châtie et leur inflige les visages qu'elles retrouveront seulement l'hiver prochain, autour des tables vertes de Monte-Carlo.

Fièvre du jeu, sadisme qui s'ignore, excitation sportive, il y a aussi de tout cela, certes, sur les physionomies masculines ; mais une autre émotion fait de beaucoup d'hommes, ici, autant de champions immobiles, enchaînés à leur stalle, anxieux – car le boxeur français faiblit – sévères – car ils le glorifiaient comme une œuvre de leur pays – et tendres – car leur plus noble orgueil, leur fierté la plus désintéressée tient à sa victoire. Il est leur délégué, leur incarnation florissante, leur espoir… Va-t-il périr ?

… Le vingtième et dernier *round* jette l'un sur l'autre, chancelants, les deux adversaires. Comme à bout d'équilibre, la foule, debout derrière moi, ondule en rangs rompus ; devant moi, des bras, des têtes se lèvent irrésistiblement… Un grondement singulier vient de naître, si profond qu'il semble sourdre de l'édifice même – prélude d'une clameur folle ; je m'aide à grand-peine de la lorgnette pour voir, sur le ring blafard, la mêlée de deux

corps trébuchants, les poings gantés du Français blond qui frappent et refrappent, non plus avec la sûreté impérieuse de tout à l'heure, mais avec un redoublement aveugle, fourbu, comme puéril…

Puis plus rien – que des cris. Des cris souverains, délivrés, triomphants, parfois fondus dans le tonnerre des battements de mains, puis qui reprennent, dominés par une aiguë et sauvage voix de femme ; des cris qui s'unissent un instant pour clamer trois syllabes rythmées : Car-pen-tier… Car-pen-tier… Des cris qui gagnent comme une flamme courante, auxquels je réponds malgré moi…

Sur le ring envahi, il n'y a plus de boxeurs. Où donc le groupe herculéen et le vainqueur laborieux de cette soirée ? Sur le ring, il y a, porté et promené en rond sur des épaules, un grand enfant blond, enveloppé dans un peignoir de bain ; il a les joues et la bouche enflées comme s'il venait de pleurer beaucoup ; il tient d'une main un petit bouquet de roses et l'agite vers la foule fanatique, d'un geste tremblant et vague, avec un sourire tout plein de faiblesse convalescente…

LE CIMETIÈRE MONTMARTRE

6 novembre 1913

C'est un lieu sans mystère, non sans surprises. La foule, les fleurs, les enfants las qu'on traîne, – il y règne une animation dominicale peu recueillie. Tous ces gens-là ont l'air d'être venus ici d'un cœur froid, comme moi-même, qui n'y « connais » personne. Nulle majesté funèbre ne tombe du pont Caulaincourt, qui trépide au passage des camions et des autobus. C'est seulement un jardin un peu étrange, une cité naine, maisonnettes, chapelles-cabines et mausolées-cabanes, tout cela de pierre massive, de fer, de marbre, moulés, taillés selon un mauvais goût serein, une vanité enfantine qui ne désarment pas, mais qui inspirent le haussement d'épaules, le rire indigné et font de cette promenade rituelle une récréation inconvenante.

Qu'évoquerait-on devant ce bastion en chocolat verni, paré de moulures, percé d'œils-de-bœuf, sinon le portique de Magic-City ? Et ces cerceaux de faïence jaune, enfilés aux barreaux des grilles, accotés aux cubes de granit ! Il y en a, de ces cercles de céramique, sur presque toutes les tombes ; les vivants les jettent aux morts, comme les couronnes d'un pain dur et doré, que les bouches sans dents et sans lèvres n'entameront plus : « Tiens, en voilà encore une ! et attrape celle-là ! Et l'an prochain tu en auras encore une autre !… » On ne peut pas leur donner à tous de vraies fleurs, il en faudrait trop. Dans ce seul cimetière, il y a tant, tant et tant de morts ! Ils empiètent sur les trottoirs, ils se bousculent, ils arrêtent les vivants tout à coup serrés au ventre entre deux grilles qui se touchent presque… Mais le vivant, homme ou femme, n'en a cure : il se dégage avec le petit saut agacé, le retroussis de manteau qu'il aurait dans un grand magasin un jour de cohue…

Oui, tant de morts… Sous ce pont, contre la rue, contre nous, parmi nous ; morts si proches, si peu habillés de bois, de plomb et de terre… Le bois s'effrite, le plomb se troue, la terre respire… Je ne frissonne pas, mais

je suspecte cette grasse terre qui colle à mes semelles, je suspecte l'odeur du vent ; je me révolte à l'idée du charnier toléré, admis au milieu de la ville, étalé entre un hôtel neuf et un cinématographe… Pourquoi le charnier lorsque nous avons à nos ordres, obéissant, joyeux, prêt à s'élancer, à détruire, à purifier, à disperser le reste affreux de nous-mêmes, nous avons le Feu…

Mais que deviendrait, alors, le « culte des morts » tel que l'entend cette brave dame, debout dans son petit enclos et piétinant d'un talon autoritaire une, deux, trois, quatre dalles couchées, gravées de noms et de dates ? Elle passe bonnement sa « bête » en fourrure au col d'une urne, et elle gratte la mousse, balaie, pince un surgeon tardif de rosiers, marmonne tout bas et claque de la langue : « Tt… Tt… ah ! ces domestiques… » Puis elle reprend sa « bête », ses gants, assure l'équilibre de son chapeau en se mirant dans le médaillon bombé d'une couronne de perles et s'en va, après un regard de scandale vers le lierre, l'épine et la ronce rougie qui étreignent, amoureux et libres, une verte tombe abandonnée…

À GAND, LE MARCHAND DE CERCUEILS

Le Matin, 27 novembre 1913

Nous avons dit au chauffeur du taxi-auto : « Promenez-nous pendant une heure. »

Mais la nuit tombe déjà sur Gand et nous ne voyons plus, noirs sur un ciel vert et froid, que la silhouette, sans la couleur, des églises anciennes, des clochers, le zigzag régulier des pignons en escaliers ; nous tournons autour d'une paire de tours poivrières, couplées, qu'à leurs proportions étranges, à leur hennin d'ardoises démesuré, on croirait presque orientales…

Nous tournons, tout petits, sous le flanc géant du château, mont géométrique aux cimes duquel brille encore un peu de tuile neuve et le rapiéçage blanc d'une réfection récente ; nous longeons une eau lourde, où nage mollement un serpent de feu rouge… Et la nuit se ferme. Plus rien, il n'y a plus rien, pour nous, que la rue déserte, les façades noires, les vitrines claires, – celle-ci, où les cigares et les cigarettes sont peut-être en chocolat, et le tabac châtain, moulu, en cassonade fine ?…

Plus rien pour nous, étrangers, que des magasins sans client, – chaussures, charcuterie enrubannée, et cette autre boutique-là, flambante derrière ses glaces bien essuyées, la plus belle boutique, qui contient de quoi nous contenter tous. Car on y trouve le chêne massif, clair ou foncé ; le vernis moderne, les essences rares, incrustées de cuivre et d'argent… Des meubles ? oui, si l'on veut. La porte est ouverte et laisse venir à nous la vivifiante odeur du bois neuf, de l'encaustique, du copeau frais ; nous pouvons choisir, pendant la demi-heure qui nous reste avant le départ du train, le plus solide, le plus élégant, le plus beau… cercueil.

Ils sont là, ouverts, illuminés, confortables. La large place des épaules y est bien marquée, puis la boîte se resserre pour les longues jambes

prisonnières… On prépare, on étale ici les parures de la mort avec un faste espagnol, on ouvre tout grand à la rue le dernier lit rigide des hommes, et comme il rirait de notre petit frisson romantique, le calme vendeur de bières ! Dans le jour, les enfants jouent contre la boutique et j'invente leur probable dialogue, pendant qu'ils écrasent leurs nez roses contre la vitre : « Moi, je veux celui-là ! » – « Moi, c'est le beau jaune verni, avec des poignées comme une commode, c'est celui-là que j'aurai quand je serai grand ! »

LES PETITES BOUTIQUES

Le Matin, 25 décembre 1913

Rien de bien nouveau au boulevard, dans les petites boutiques. La pâte à chaussures règne, le bouton de faux-col en nacre est à son poste, de même que l'indéfectible nougat et la carte de visite « à la minute ». Un « bonbon américain » vaut qu'on s'arrête le temps d'emplir, puis de vider, à grosses bouchées légères, un cornet de maïs éclaté, roulé dans du miel chaud ; – précieux, innocent bonbon, qu'on fabrique sans manipulation ! Le poisson rouge tourne, depuis deux hivers, dans son bocal rond irisé, qui n'existe pas, bulle de verre créée par la giration d'un déchet de fer-blanc…

On achète tout de même, on badaude, mais il fait très froid. Les chaussures, le bas des jupes blanchissent de poussière sèche comme en plein été. Les femmes, les fillettes, montrent contre le froid une bravoure enragée ; il n'y a guère de pauvre diable mal vêtu qui ne soit, cet hiver, plus couvert qu'une femme élégante : robe courte, point de jupon, bas de mousseline et souliers décolletés, trois doigts de fourrure au cou, elles trottent ainsi par cinq degrés sous zéro et ne meurent pas. Tant mieux.

Il y a, près de l'Opéra, autour d'une baraque, un groupe attentif où personne ne grelotte ni ne bat la semelle. Ce sont les joueurs de la roulette à un sou. On n'y gagne que des bonbons, des oranges, – l'attrait du lot est nul ; c'est le jeu qui compte, le jeu dans toute sa beauté. Les gens qui jouent là n'ont pas envie de gagner, ils ont envie de ne pas perdre. Un premier sou, – un autre, encore un autre… Les deux soldats aux mains noires de froid, le gosse pâle, l'homme à moustache grise, les trottins bras dessus bras dessous, tous ceux qui se sont arrêtés là deviennent soudain muets, patients, insensibles au gel. Ils suivent la ronde des secteurs colorés, le sautillement de la baleine souple, contre la barrière nickelée. Plusieurs ont une expression lointaine, obtuse et douce, de dormeurs qui ont gardé les yeux ouverts…

Pendant le quart d’heure que nous avons passé là, le forain-croupier encaissait très régulièrement six sous par minute.

LE VENT

Le Matin, 26 mars 1914

Il souffle en tempête et s'accompagne d'une musique allègre de vitres brisées, de portes claquantes, de ferrures secouées ; l'ardoise s'envole et choit à plat comme une gifle sur le trottoir ; mille petites catastrophes font un vacarme de fête ; une demi-fenêtre tombe de ma chambre dans le jardin, au bruit joyeux de ses verres éclatés, tandis que son rideau de tulle, arraché, s'enfuit comme une mouette… On en rit, on rit aussi de voir courir les chattes offensées, rebroussées, le vent aux trousses. Tout cela n'aurait pas l'air toujours tragique, ni même sérieux, si l'on n'entendait pas là-haut, plus haut que nos têtes et que nos toits, un ronflement vaste, qui semble celui de la houle, qui s'enfle et s'abat comme la vague, le ronflement libre et terrible du vent. Là-haut, le géant respire ; en bas, des lutins méchants travaillent, crèvent la vitre, dispersent la cendre et houspillent les jupes…

Un peuple courbé et furtif lutte dans les rues ; on ne sait s'il faut s'égayer ou fuir. Cela est risible, un chapeau qui roule, une pèlerine qui fait voile ; mais devant une demi-maison abattue, sur un boulevard extérieur, on s'amuse moins. Sur le pont Caulaincourt, un gros cheval de camion s'arrête tout à coup, effaré, *buté devant le vent*.

– Peut-être qu'il le voit ?… dit une petite fille.

Les femmes méritent qu'on les regarde. Je ne parle pas de celles que leur métier ou leur condition oblige à courir sous la bourrasque, tête baissée, la main au chapeau ou serrées dans le fichu de laine. Il y en a d'autres. Il y a celles qui, lisant les ravages du cyclone, disent : « Mon Dieu ! », et s'apitoyent sur des champs dépouillés, tremblent pour les marins, et comprennent, imaginent ce que c'est qu'une tempête… Mais voici la tempête sur nous, justement. Encore qu'informées de sa souveraine présence, elles ne *l'admettent pas*, pas plus qu'elles n'ont, habillées d'une chemisette de tulle et chaussées de bas mousseline, admis le froid de janvier. Je vois, tourbillonnant comme feuilles d'automne, les plus fragiles

chapeaux, ces boas de fourrure qu'on jette négligemment au cou, sans agrafe, ni ruban, les capes printanières qui claquent en drapeaux, les manchons et les sacs à main même. Les détails de la mode grotesque, qui n'a prévu ni la pluie, ni le vent, ni la marche, deviennent aujourd'hui odieux, et loin d'inspirer la pitié, la détresse des femmes prend toutes les apparences d'un châtiment. Que reste-t-il des moulins de ruban, plantés au haut des chapeaux sans bords ; que reste-t-il des plumets et des houppes, et des huppes, et des plateaux Niniche ?

Collées contre les parapets des ponts, fuyantes le long des murs, affolées au milieu d'un carrefour, elles montrent l'indécence sans grâce des femmes qui n'ont plus de « dessous », et, malgré les bas coûteux et la chaussure fantaisiste, cette pauvreté triste de l'étoffe noire, retroussée à cru sur une jambe noire, grise ou violette, sans un fil de dentelle, sans une ligne de linge ajouré.

Avenue de la Grande-Armée, je dépasse une jeune femme en tenue de visite, velours, renard noir et *grand* chapeau à aigrettes. Le chapeau est sur l'épaule, le renard boit dans un petit lac, la jupe épouse étroitement une roue boueuse du tombereau. Et la jeune femme, échevelée, enragée, verse des larmes de jouvencelle aux mains des soudards, en criant : « C'est trop fort ! Oh ! c'est trop fort ! », toute prête à appeler un agent ou à déposer une plainte au commissariat.

ON DÉTRUIT PASSY

Le Matin, 4 juin 1914

On détruit Passy. Ce qui demeurait d'une province paisible, d'une bourgeoisie discrète, orgueilleuse de ses rues sans boutiques et de ses jardins de riches, ce qui restait de pavillons Louis XVI, de villas Restauration, de chalets suisses bientôt centenaires, et dont les légers balcons de bois semblent s'étayer à des glycines, vivaces, à d'aventureuses vignes vierges, s'effondre sous les pioches et les pics. Les démolisseurs ont la besogne facile ; on sape un coin de balcon, une véranda vieillotte, et toute la bâtisse s'affaisse comme un soufflé sous la cuiller.

Pour nous, voisins menacés, cela débute par des surprises charmantes : derrière un pan de mur noir, derrière une maisonnette à croisillons, close et moisie, apparaît un jardin prisonnier, profond, un rond-point de tilleuls, ruine verdoyante d'un parc ancien, un bassin d'eau couronné de moucherons, la dalle bleue d'un cadran solaire, une vieille escarpolette à dossier…

Ailleurs, les brèches ont démasqué une allée étroite, qui divise en deux un jardin de curé, et les tombereaux écrasent des laitues, des poireaux et des rosiers, ébranchent des poiriers en quenouille, et délient, hélas ! les bras généreux d'une treille, qui portent des grappes déjà nouées… Les terrassiers mâchent des brins de syringa et leurs chevaux pesants s'en vont, un iris à l'œillère. C'est un pillage assez gai, sur fond de murs éventrés et livrant au jour le dessin grossier de leurs cellules irrégulières. Papiers de tenture chocolat ou lie-de-vin, peintures d'un rouge funèbre, caissons de plâtre et statuettes stuquées, témoins d'une époque où le laid se faisait distingué, et qui bannissait la couleur comme une inconvenance…

La tragédie ne commence qu'au moment où l'on abat les charmilles. Vingt-quatre heures, et le quinconce est un chantier, la tonnelle scalpée traîne sa chevelure dans les gravats, le bosquet gît sous les cris des oiseaux sans abri. Vingt-quatre heures pour ruiner l'œuvre vivante de cinquante ou

cent années, l’arbre, le bel arbre ancien que l’on n’achète pas, l’arbre que le milliardaire ne peut ni créer, ni emporter, ni bâter, l’arbre âgé, luxe des sédentaires qui l’ont mérité en le regardant grandir…

Sous les branches épanouies, on ne voit presque pas les bûcherons. Mais le feuillage tout entier, à chaque coup de hache, tressaille brièvement, jusqu’au moment de la chute. Lorsqu’il est tombé, il demeure encore si frais, d’une verdure si raide et si nourrie de sève, qu’on ne sait pas qu’il est mort. Mais le jour d’après, au crépuscule, monte vers nous le parfum de la feuille meurtrie, qui penche et se ternit, cette odeur qui se lie à des souvenirs de fête d’été, d’arcs triomphaux pavoisés et verdoyants… C’est le parfum même qui se levait, sur les pas des Barbares, dans les jardins ravagés de Salammbô, c’est le parfum qui faisait pleurer les paysans lorsque la chasse seigneuriale venait de passer sur la récolte juteuse et foulée…

AUTOUR DES TROUS

Le Matin, 18 juin 1914

Paris, détrempé, se met à fondre. La croûte fragile sur laquelle on installe, avec une rapidité si séduisante, gratte-ciel, halls de fer, banques étrangères aux façades massives, rails, blindages et autobus, se désagrège, ô surprise ! et montre ses bords minces, rongés comme ceux d'un morceau de sucre imbibé de café. Le Parisien lève les bras et s'écrie : « C'est incroyable ! » Mot dans lequel il faut entendre plus de surprise que d'indignation, et qui prend à partie moins les ingénieurs désinvoltes ou les entrepreneurs cupides que Paris, Paris lui-même, en qui le Parisien a mis une si vieille confiance, Paris qui défaut comme une simple raison sociale[10] !

« C'est incroyable ! » Et, de fait, il n'y croit pas. La foule afflue en essaims compacts, sur tous les points effondrés. Elle regimbe au « circulez, messieudames, circulez ! » comme à un propos purement vexatoire.

« Quoi, c'est pas criminel d'argarder un trou ! » proteste un adolescent qui pèse sournoisement sur la corde d'un barrage, près du Printemps. Il voit bien, de sa place, les bords du trou, et du bois en esquilles, et des gravats que chaque secousse fait ruisseler doucement, mais l'idée du danger, du danger immédiat, ne se lève pas plus en son esprit qu'en celui des curieux récalcitrants, debout sur les vagues de la rue Tronchet et sur les vallonnements du boulevard Haussmann.

Le spectacle de ce qui demeure inquiète davantage que l'aspect de ce qu'a détruit la catastrophe – la catastrophe, ce n'est jamais qu'un trou de plus ! – ce sol soudain ondulé, ces rails rompus comme pailles, ces longs travaux humains compromis ou effacés, en une heure, c'est assez pour frapper d'inquiétude, de tristesse, de défiance, une population entière, mais une autre population. Celle-ci, sauvegardée par sa légèreté même, oublie, néglige déjà le dessous affreux de ses voies familières, les cataractes cachées, les voûtes tremblantes, l'égout rompu… Tout au plus se bouche-t-

on les narines, à côté de moi, quand le vent mou jette sur nous le souffle mortel qui monte de la crevasse : odeur compliquée et grasse de l'égout, odeur froide de rat noyé, de gaz, de cellier moisi et de tombe argileuse…

C'est peut-être à cause de cette odeur-là qu'un homme, près de moi, s'est mis à regarder avec des yeux énormes un point du trottoir à ses pieds. Puis il a fait trois pas précipités, et il a sauté comme si une bête passait entre ses jambes ou comme s'il sentait la terre bouger. Puis il a de nouveau fait un bond léger de somnambule, et il s'est enfui en courant sur la pointe extrême de ses pieds.

SOLENNITÉS ET CÉLÉBRATIONS

LA REVUE

24 avril 1914

Je n’avais jamais vu cela. Je ne puis rapprocher ce spectacle d’aucun souvenir, d’aucune image déjà connu et enregistrée. La fourmilière ?… Non ; ni les vagues sans nombre… Je n’ai rien vu d’aussi inquiétant, qui occupe aussi totalement l’esprit que l’apparition, sur la plaine, là-bas, très loin, des premiers régiments, en marche sur nous. Il n’y a rien qui puisse inspirer une crainte aussi saine, aussi avouable, que la progression de ces parallélogrammes conscients, au mouvement insensible et sûr, sombres, ras au loin comme l’herbe, grandissants, soulignés d’une plinthe rouge – l’infanterie – barrés d’une frise d’argent fourbi – les cuirassiers…

J’ai de mauvais yeux, point de lorgnette, aussi le spectacle est-il plus beau encore pour moi. Je ne vois pas les hommes, ni les perfections de détail, ni les chevaux en ligne inflexible – je vois l’*Armée*… Ces atomes égrenés à son flanc, ce sont ses chefs, qu’on nomme autour de moi ? Qu’importe ? Ce qui atteint les fibres les plus désintéressées, les plus nobles, c’est la mystérieuse beauté du mouvement humain, par masses prodiguées ; c’est l’attrait du nombre, la géométrie rigide, puis tout à coup fondante, d’une multitude obéissante qui écrit, lisible sur la plaine plate, l’arabesque offensive ou défensive, la pensée d’un tout petit chef, caché quelque part.

Cela m’est bien égal que « Saint-Cyr » balance, en marchant, une main gauche que « Polytechnique » tient immobile et raide ; et je ne distingue le pas dansant des zouaves que parce qu’il met aux pieds du 4ème régiment deux ailes de poussière blanche… Les rangs des lignards, je les voudrais inépuisables, pour me complaire longtemps à l’impeccable chorégraphie qu’imprime, à leurs longs sillons d’hommes, le joli pas, relevé, léger, le joli pas du fantassin français.

Bleu sévère, rouge gai, noir piqué d’argent, j’ai là, sous les yeux, un bien grand morceau de notre armée… Avec l’émotion monte un souhait barbare,

un souhait de possession vers cette mouvante richesse ; on voudrait détenir, au moins, le maître mot, le commandement qu'on n'entend pas et qui devant nous joue de cette armée, éprouve son infinie souplesse, sa vitesse racée, la brasse, la divise, dispose ses fragments en mosaïque précise, épanouit un rectangle en éventail, et projette magiquement, sous la forme d'une ligne déliée, hardie, la substance de deux carrés massifs de cavalerie…

Le vent croissant emporte la poussière, masque ici les bataillons, découvre là des cuirasses, là les tiges couchées d'une moisson de baïonnettes ; le beau tonnerre, la foudre brève et rose des canons, le crépitement des mitrailleuses, les bouffées haletantes des musiques, les perçantes trompettes, tout cela allume dans l'âme les plus anciennes, peut-être, des joies humaines, joie de servir et joie de combattre… Ils n'oublieront pas plus que moi, les spectateurs des tribunes, l'héroïque fredon, contenu, perceptible pourtant, qui accompagne les cuivres, murmuré par mille bouches à demi fermées :

Mourir pour la patrie…

L'instant d'après, un foudroyant nuage roule devant nous – fumée, poussière, vapeur des croupes ruisselantes – emportant la charge dernière, la Charge, divine par le nuage, humaine par l'éclair deviné d'une cuirasse, l'élan d'un bras et d'un sabre crevant le voile, par le col recourbé, les sabots jaillissants d'un cheval fou d'ardeur…

LES VOILÀ, LES VOILÀ !

24 avril 1914

Paris, enchanté, attend un roi. Rien ne manque à sa joie républicaine ; il aura, outre un monarque, une reine à acclamer. Il a des drapeaux, des soldats, des cuivres belliqueux ; il a du soleil, de la poussière, et l'école buissonnière pendant un long après-midi, en semaine !

C'est presque le 14 juillet, en mieux, car le luxe de la fleur naturelle, sur les façades et dans les corbeilles des pylônes, remplace la banderole peinte et le triste écusson de carton. C'est une joie neuve, qu'aucun anniversaire n'a pâlie ni diminuée ; c'est une soudaine, une éclatante et confiante tendresse qui porte sur ces voies, dans une heure triomphale, un peuple un peu surpris de son propre enthousiasme, étonné d'être si nombreux et si chaud. La rue de la Paix palpite de drapeaux et de ramures, le rouge des oriflammes propage sur les murailles un reflet sanguin, des arcades électriques brûlent au plein jour, des agrès de fleurs semblent balancer toute, comme une jonque parée, l'avenue de l'Opéra, et une nue orageuse s'avance au-dessus de la ville, en dais d'un bleu sourd, ourlé de feu.

Au coin d'un trottoir, me voilà aussi prisonnière qu'un épi dans un champ d'épis. Devant moi, trois rangs de têtes et d'épaules, puis des dos bleus d'agents. Derrière moi, une échelle double, à tant l'échelon, qui plie sous un poids féminin très élégant, taffetas, souliers perlés, aigrettes, rubans, cerises… Vit-on jamais, depuis la visite des souverains russes, échelles si précieusement chargées ?… Le sac à outils d'un ouvrier plombier me presse assez durement à droite ; à gauche, un jeune homme bien mis cherche à engager la conversation avec un trottin vipérin, dressé sur deux sabots de velours poussiéreux, un parfait trottin acide et indomptable…

– Pardon, mademoiselle, c'est bien à 4 h 30 qu'il doit arriver, le roi George ?

– J’en sais rien ! réplique le trottin. Il vient me prendre à 6 heures pour l’apéritif.

Tous mes voisins montrent de la patience, peu d’émotion, de la gentillesse, un respect verbal très relatif ; mais ils restent là et n’en bougeront jusqu’à la fin. Ces dames de l’échelle paraissent se soucier des souverains anglais comme d’une jupe pratique, d’ailleurs, et témoignent seulement, en se contant à tue-tête leurs petites histoires intimes, qu’elles appartiennent probablement au meilleur monde.

– Le dîner chez les Breteuil sera très froid ! crie l’une d’elles.

– Parce que ?… glapit sa voisine d’en dessous.

– Parce que la princesse M… et la duchesse de L… y sont invitées toutes les deux, qu’elles y vont toutes les deux et qu’elles ne peuvent pas se sentir !

J’entends, sans la voir, la première partie de l’escorte et le premier landau, passage accueilli paisiblement dans notre coin de foule et commenté brièvement par le trottin :

– C’est rien, c’est Hennion… C’est rien, c’est h’un général…

– Ma chère, ulule une des dames de l’échelle, quels landaus miteux !

– Ces types en bicorne à plumes, remarque le trottin, ils n’ont pas l’air de se douter que les bordures en autruche ne se portent pas cette année !

Mais soudain elle pâlit, pince la bouche, danse sur place et s’écrie nerveusement :

– Les voilà ! Les voilà !

– Les voilà ! répètent les dames de l’échelle, le plombier jusque-là taciturne, le jeune homme serin et bien mis, tendus vers des arrivants que je ne vois toujours pas…

– Vive le roi !… Vive la reine !… Vive l’Angleterre !…

Les dames glapissantes, le trottin blême et enivré, qui a deux larmes au bout des cils, le plombier qui acclame sans lâcher son mégot, mes voisins jusqu’ici insignifiants, indifférents, tous donnent de la voix, lèvent les mains, agitent des mouchoirs, chacun dardant, pour aviver d’autant le foyer d’enthousiasme populaire, sa petite flamme personnelle, courte, ironique

exprès, tutoyeuse ou respectueuse, sincère partout, et qui se moque de soi par respect humain, dès que le cortège a tourné le coin de l'avenue :

– Pas mal, tout ça, pas mal !… juge le trottin, que l'émotion enroue encore. Y a qu'une chose à supprimer : le chapeau bleu de la reine Mary.

LE SOIR, LES ILLUMINATIONS

C’est beau, une foule. Celle-ci, égayée de chapeaux clairs, de visages féminins, coule d’un flot si lent que son courant est à peine sensible, sous les feux colorés de la rue Royale. Place de la Concorde, une invisible colle fige deux cents automobiles et plus. Aucune impatience : on s’installe pour un bout de temps, bord à bord, comme sur la rivière anglaise. Des familles fusionnent, des jeunes gens échangent une cigarette, les enfants perchent sur le toit renversé des landaulets… Derrière nous, il y a un grand pan libre de ciel d’avril, sombre, étoilé, coupé par le jet de lumière lactée qui tombe de la tour Eiffel.

Les illuminations… Eh bien, non, ce n’est pas ça. Les maisons de la rue Royale, derrière leur double ruisseau électrique, tombent dans une ombre massive où se perdent leurs drapeaux claquants. Le boulevard, éteint ici, allumé là, n’a que des touches de lumières. L’avenue de l’Opéra n’a pas éclairé ses guirlandes et noircit comme au lendemain d’une fête. La rue de la Paix triomphe facilement, et nous y apprenons surtout ce qu’il eût fallu faire et ne point faire. Un peu plus d’« entente cordiale » entre les commerçants, un peu plus d’amitié décorative, un peu de soumission à une idée directrice, qui a manqué, et Paris s’embrasait d’un incendie concerté, réparti, bleu et jaune comme les trois fenêtres de cette commerçante habile, par exemple, ou rose d’aurore, ou tout arrosé de rivières légères, en émeraudes vives…

RÉVEILLONS

28 décembre 1911

Il doit bien être quatre heures, quatre heures et demie… Je ne sais pas, je dis cela d'après l'état des fleurs et des femmes, sur les tables… Les fleurs sont à demi mortes, sans odeur, molles et tièdes au toucher. Les femmes, bien vivantes, n'enlaidiront pas avant le jour : un bon « fond de teint » assure à presque toutes, pour la nuit entière, ce rose lumineux, un peu fiévreux, de certains hortensias. Quelques-unes ont bu, et pâlissent ; quelques autres, trop embrassées, montrent un bout de nez frotté, rouge, au milieu de leur figure poudrée…

Le bruit est insoutenable. C'est contre lui que je me défends, machinalement, en serrant les mâchoires et en fermant les yeux. Un « joyeux réveillon » ne saurait se priver de crécelles, de tambourins, de trompes, de sifflets et de sirènes… Oui, je pense qu'il est bien quatre heures et demie, les plastrons des hommes sont si froissés… On ne mange plus ; on boit encore un peu, parce qu'on crie. Mais vous ne trouveriez pas, dans cette longue salle embrasée, parmi les deux cents soupeuses, une femme authentiquement ivre. En regardant bien, je découvrirais peut-être un calme pochard, bien rempli, et qui ne demande rien à personne…

L'air est bleu de fumée et de poussière, on suffoque de sécheresse : beaucoup de femmes toussent sans s'en apercevoir… Là-bas, au fond de la salle, un remous d'aigrettes, de « paradis » balancés, de paillettes, signale une petite bagarre, dont les cris et les rires ne percent pas le vacarme général… Je subis les clameurs, les crécelles et les musiques avec un sentiment presque agréable de fatigue et d'impuissance, comme au bord de la mer, par un jour de grand vent… Un coup de trompe dans l'oreille, ou le chatouillement d'un balai de serpentins m'arrachent une grimace défensive, ou bien je m'éveille et je crie, par contagion, avec les autres.

Il doit être tard… Les hommes restent assez calmes, sans doute parce que les femmes s'exaspèrent. J'en vois qui trépignent sur place, debout entre les

tables serrées. Il y en a, assises, qui balancent la tête et les épaules, comme des bêtes à l'attache. La plupart étouffent un peu dans leurs robes étroites et imitent avec les coudes, pour se rafraîchir, un gauche battement d'ailes…

Tout près de moi, une jeune diablesse blonde, infatigablement, improvise des danses de bras, de torse et de croupe. Malgré sa tunique craquée, qui laisse voir, aux creux du dos, un peu de peau et de linge fin, elle n'est pas impudique, parce qu'elle sourit d'un air absorbé et semble obéir à une musique intérieure. Elle vient de s'asseoir enfin, toute humide de sueur, et sa robe changeante sent l'ombrelle de soie mouillée. Ses amis l'applaudissent ; elle penche son frais museau et commence à rire, de même qu'elle a dansé, pour elle-même, pour elle seule, d'un air entendu et mystérieux qui la sépare de nous…

On étouffe. Il pleut des chapeaux de papier gaufré, des pelures de mandarines et des serpentins. Le bruit augmente. Point de colloque possible, même hurlé ; le charivari, monotone, manque de précision, de vedettes et de gaieté : il faudrait ici un « conducteur de réveillon » dûment appointé. L'excès même des lumières, en haut, en bas, en guirlandes, en chambranles, nous abrutit plus qu'il ne nous égaie…

Une des heureuses, tenez, c'est cette grosse mémère, là… Elle a fini d'être jolie, elle a envoyé au diable les corsets à la mode, et son turban à la Mme de Staël lui va comme un anneau dans le nez… Et comme elle s'essuie bien la figure avec sa serviette !…

Pour ménager, au milieu de la salle, une place aux danseurs, on nous refoule encore contre la fenêtre, et les soupeuses, debout à présent, se font, pour les hommes, familières à la façon des sauvagesses, offrant la nuque, l'épaule nue ; elles ont une manière barbare de toiser l'inconnu, de se plaquer au mur pour y attendre l'hommage, ou l'outrage…

Debout aussi, prise entre la table et la fenêtre, je vide à petites gorgées un reste de champagne tiède. De temps en temps, je presse contre ma joue échauffée une poignée de fleurs qui ont traîné sur la nappe parmi les cendres de cigares, et qui sentent le tabac froid… Quelqu'un se démène, là-bas, dans la petite arène centrale : je vois bondir, par-dessus les panaches et les chapeaux de papier, une jeune tête de danseur aux cheveux lisses, aux joues frottées de rose…

Il me semble que je n'aurai jamais le courage de m'en aller d'ici. Il me semble que rien ne suffit à mouiller ma gorge sèche. J'étouffe… À tâtons, sous le rideau, ma main trouve et tourne l'espagnolette de la fenêtre : une bouffée verticale d'air neuf, humide, s'avance comme une lame, portant l'odeur de la nuit, du buis, des sapins mouillés : un jardin sommeille là, sous la pluie. En collant mon front contre la vitre noire, je distingue des lauriers luisants, des pins argentés en quenouilles, et plus loin, le balancement obscur d'un bosquet nu.

Comme cette image nocturne m'est soudain familière ! Est-ce le vin et la fatigue qui inventent pour moi, à droite, à gauche, dans ce jardinet presque invisible, la terrasse inclinée et le perron branlant ? C'est ainsi, le front aux vitres, que je cherchais autrefois à surprendre, pendant la nuit de Noël, un jardin endormi sous sa neige bleuâtre, ou sous la pluie, ou tout blanc de gel sous les étoiles…

Je ne bouge pas, de peur de dissoudre, derrière moi, le mirage provincial qui monte de mon passé : un salon fané, où la pendule de marbre blanc marque minuit, entre deux bouquets de houx. Sur la grande table, on a simplement poussé un peu de côté les livres à tranche d'or, le jeu de jacquet et la boîte de dominos, pour faire place au gâteau arrosé de rhum et au vieux frontignan décoloré…

Il y a aussi le thé de Chine, qu'on me permet cette nuit-là, qui me tient éveillée et le cœur battant vite, jusqu'au jour. Il y a encore la chatte aux trois couleurs, affairée, miaulant de gourmandise, et que la jolie voix de ma mère appelle d'un long cri musical :

– Mînne !

Il y a, par terre, un, deux, trois chiens courants, qu'on écrase un peu, comme des tapis. Il y a, partout, le chaud désordre d'une maison heureuse, livrée aux enfants et aux bêtes tendres…

Si je me retourne, reverrai-je – le temps d'un regard, le temps d'un battement de mes cils humides – reverrai-je tout cela ?… Une main touche mon épaule, mais je ne veux pas me retourner… Et cela ne fait rien que quelqu'un me crie dans l'oreille, avec des rires :

– À quoi qu'tu penses d'ouvrir cette fenêtre pour attraper la crève ? Viens, on se trotte !

… Cela ne fait rien du tout, puisque j’entends tout de même, comme autrefois, la jeune voix maternelle :

– Beauté !… mon soleil rayonnant !… Mon bijou tout en or ! Il est tard, va vite dormir…

LES SABOTS

Je n’ai jamais eu, dans mon enfance, de soulier de Noël. Cela me fait un peu de peine à présent, mais, dans ce temps-là, je n’y pensais pas. Je suis l’enfant d’un pays très « mal pensant », où les gobettes et les gamins, mécréants, eussent dit au petit Jésus en personne, descendu lumineux et blanc par la cheminée :

– Attends ta mère, qu’elle te fichera une bonne taraudée pour t’apprend’ à sortir tout nu en chemise !

Le soir de Noël je quittais mes sabots trempés de neige, et je les portais, comme les autres soirs, dans la cuisine, sur le fourneau tiède, où ils séchaient jusqu’au matin. Maintenant que je vieillis, il me vient un regret tardif, hors de saison – fleur romanesque, bouquet sentimental et démodé – le regret d’une foi que je n’ai pas eue…

Non, je n’ai pas connu les souliers de Noël. Par-dessus mes chaussons de laine, je remettais mes sabots au nez pointu, sans regarder, au matin de la nuit miraculeuse, s’ils gardaient la trace dorée, le givre diamanté d’un effleurement divin… Ils avaient ce matin-là, leur museau noir et ciré, leur *bricole* souple comme d’habitude… Comme d’habitude, ils claquaient sous mon pas vif et autoritaire, en trottant dans la neige, et glissaient sur les *patinoires* miroitantes, le long du mur de l’école… Ils m’annonçaient de loin, quand je revenais vers midi à la maison, sabotant et gambadant sur les pavés inégaux, sur les *têtes-de-chat* qui rendent si dangereuses les ruelles de ma petite ville… Je revenais toute violette de froid, essoufflée de m’être battue et roulée dans la neige fraîche, le capuchon de travers, les mains rouges sous les mitaines tricotées…

– Colette, tes sabots !

La voix de ma mère me rappelait à l’ordre, au moment de franchir le seuil de la salle à manger. Docile, j’entrais sur mes chaussons muets, et, jusqu’à l’heure où l’attrait de la neige, la folie du jeu m’entraînaient de nouveau, mes sabots m’attendaient dans le corridor, couplés, pointus, avec l’air patient de deux rats noirs, guettant museau contre museau…

Que de fois ils m'ont attendue, sournois, complices, jusqu'au moment de la récréation défendue !…

À cinq heures, en décembre, sous le ciel presque noir, la neige est bleue. Contre la fenêtre, cachée sous le rideau de mousseline, je regardais la rue. Je savais que, sur une placette écartée, se nouait une ronde silencieuse, frénétique de gamines déchaînées, qui s'échappaient tous les soirs pour le plaisir intense de se rouler dans la neige, s'y colleter, s'y ensevelir, et rentrer vers six heures, mouillées, cafardes, risquant la gifle ou la fessée… Un nocturne diablotin me tirait par la manche, et je le suivais bientôt, mes sabots dans la main… Dehors, mes yeux habitués à la nuit, distinguaient d'autres ombres enfantines, portant à la main leurs sabots, légères, démoniaques, comme de jeunes chattes du sabbat, grisées par la bise d'est et la neige volante…

Crépuscules d'hiver, lampe rouge dans la nuit, vent âpre qui se lève après la chute du jour – jardin deviné dans l'air noir, rapetissé, étouffé de neige, sapins accablés qui laissiez, d'heure en heure, glisser en avalanches le fardeau de vos bras, coups d'éventail de passereaux effarés, et leurs jeux inquiets, leur coucher dans une poudre de cristal ténue, irisée comme la brume d'un jet d'eau… Ô tous les souvenirs d'hivers, tous les noëls de mon enfance, que cette rêverie de Noël vous rende à moi ! Que mes souvenirs, avec une chute molle et silencieuse de pétales, viennent un à un remplir cette mule étroite, tombée de mon pied nu, devant un feu échevelé où ressuscite et se consume l'image d'une enfant fraîche et saine, en tablier d'escot noir, hâlée de froid, roussie de soleil, les pieds impatients dans ses sabots de frêne noirci, et qui ne connut pas les sabots de Noël !…

JOUR DE L’AN

Le Matin, 1er janvier 1914

– Madame, c’est un paquet !

L’amie chez qui je bois du thé pose sa tasse, bat des mains, se lève d’un saut :

– Quelle chance ! Encore un paquet !

Elle coupe les ficelles, se sert d’un coupe-papier en guise de ciseau à froid pour éventrer la caissette mince, dénoue des rubans, carde des frisons d’emballage et découvre enfin un vase irisé.

– Voilà, dit-elle froidement. C’est un vase.

– Un très joli vase !

– Très joli. Maria, mettez ça sur la console… non, dans ma chambre… enfin quelque part, où vous voudrez !

Elle se rassied, reprend sa tasse et nous causons. Mais elle ne m’écoute guère, parce qu’elle tend l’oreille aux coups de sonnette.

Entre Noël et le Jour de l’an, elle attend, tout le temps, l’*autre* paquet – celui qui n’est pas encore arrivé, au-devant duquel elle s’élance chaque fois, qui est chaque fois le plus beau, le plus fermé, le plus habillé de ficelle, d’écrin, de carton triple…

Il me paraît que la joie des femmes, vers le 1er janvier, ressemble moins à celle de l’enfant gâté qu’à l’espoir inquiet du prospecteur. Devant le bijou scellé, le bonbon ou le bibelot mystérieux, elles palpitent ; mais surtout à cause de l’obstacle. Quelle « surprise » pourrait les étonner ? Quel don dépasserait leur attente ? Une orgueilleuse et misérable petite fille de Paris vit un jour se fermer autour de son cou charmant, sous le lapin pelé qui lui servait de « renard », un rang de perles fines, et sut répondre aux camarades jalouses qui chuchotaient : « Elle n’en revient pas ! »

– C’est vrai… de ne pas l’avoir eu plus tôt !

Une telle réplique prouve moins la cupidité qu’une familiarité bohème avec la richesse, avec toutes les puissances du monde, et je vois très bien la même petite pauvresse jetant son collier dans la Seine, rien que pour « épater » le donateur. Demain, quand le dernier livreur en dolman bleu aura reçu son dernier pourboire, mon amie commencera de *choisir* parmi ses présents – ce sera une élection assez secrète où le snobisme lui-même n’aura point de part. Et peut-être qu’elle va choyer justement, au mépris d’une coupe de jade précieux, cette simple bulle de verre où l’arc-en-ciel tourne en rond comme un poisson irisé… Si je la questionne, elle ne me dira pas pourquoi, peut-être ne voudra-t-elle pas, peut-être ne saura-t-elle pas. Elle rira d’un air un peu bébête, en s’excusant vaguement : « Je ne sais pas, moi… J’aime bien ça… Ça me rappelle des choses de dans le temps, quand j’étais petite… »

Je n’insisterai pas ; je rirai d’un air au moins aussi sot, en songeant à la force vivace de telles traditions, de tel souvenir enfantin. Je me souviendrai d’un âge où la sensation subtile manque de mots, s’effare de son acuité, se cache. Je n’oublierai pas que j’ai désolé mes parents en demandant pour mes étrennes, vers huit ans, un vieux petit volume intitulé *Les Douze Césars*, un flacon de vif-argent et une couverture de voyage roulée dans une courroie. Pouvais-je faire apercevoir à de simples grandes personnes que *Les Douze Césars* étaient non un livre ennuyeux, mais une cassolette, dont les pages piquées fleuraient le vieux papier, un peu la pomme, un peu le thuya de l’armoire vitrée ? La coulée de mercure, froide et vivante au creux de la main comme un petit serpent, c’était pour le toucher – pour la vue quand je l’écrasais du bout du doigt en mille étincelles grises… Et la couverture de voyage, si on me l’avait donnée, n’eût jamais quitté sa courroie, parce que c’est dans sa double ceinture de cuir qu’elle signifiait, pour une enfant qui ne connaissait que son village, voyages, aventures, périls, et tous les pays qui sont de l’autre côté de la terre…

Je ne voudrais certes pas que mon amie apprît que j’ai cédé à l’envie d’acheter hier, en l’honneur de ces « choses de dans le temps » et parce que c’était la veille du 1er janvier, une livre de fondants de basse qualité, à la pistache, et une demi-douzaine de billes, des « caïeux » en verre, énormes, dont la pâte commune emprisonne une espèce de berlingot vert et rose, avec lesquels je n’ose plus jouer…

14 JUILLET

Le Matin, 16 juillet 1914

Un épervier, tout en or dans le soleil, plane, largement appuyé sur le vent. Il n'y a pas dans le paysage d'autre créature animée que lui, un peu plus mobile qu'un astre, un peu moins rapide que le nuage. La journée s'avance et voici l'heure où la mer va rendre au ciel tout le bleu opulent qu'elle détenait et devenir, sous le soleil qui penche, d'argent neuf, puis rose… Cela, qui claque au vent sur le rostre d'un rocher, est-ce encore un drapeau ? Non, un baudrier de Neptune seulement – je respire… C'est que j'ai vu aujourd'hui tant d'oriflammes, tant de banderoles, tant de robes blanches froissées et maculées de sueur, tant de guinguettes en feuillages flétris, tant de blouses saoules et de tabliers titubants… Chaque village est une buvette en plein vent, hostile au touriste et à la corne qui l'annonce. À côté de la buvette, un tir ; à côté du tir, un manège de cochons ou de lapins. Au kilomètre suivant ça recommence, parmi l'odeur aigre et fraîche du cidre renversé sur le sable, la fumée des pétards et la grasse senteur, de beurre fort, d'étable et de toile neuve, qui se dégage d'une foule exclusivement rurale…

Il semble qu'en ce jour tout plaisir – car il n'est guère de buisson qui n'abrite un couple – soit permis, sauf celui d'être seul. La moindre anse porte en papiers tachés, en coquilles d'œufs, les traces des pique-niques ; un pré sec et sableux du bord de la mer se fleurit soudain de frivoles coiffes cancalaises, et jusque dans le fond de ce golfe, jusqu'au faîte de ses rochers, j'ai craint le battement d'une aile tricolore, le nasillement des orgues mécaniques…

Mais non. Cette fois nous sommes hors d'atteinte. La marée descendante aspire, à chaque reflux, un sable vierge d'empreintes, et vide lentement les retraites du crabe et du homard bleu. L'épervier d'or ne décline pas encore, et la jumelle marine me rend distincts, tentants et inaccessibles, ses pennes rebroussées, son bec poli et son bel œil brûlant qui ne regarde pas la terre.

DIALOGUES À UNE VOIX

LITTÉRATURE

7 décembre 1911

– Marraine ?

– …

– Qu’est-ce que tu fais, marraine ? un conte pour les journaux ? C’est une histoire triste ?

– … ?

– Parce que tu as l’air si malheureux !

– …

– Ah ! c’est parce que tu es en retard ? C’est comme une composition : tu es forcée de donner ton devoir au jour qu’on te dit ?… Qu’est-ce qu’ils diraient, si tu donnais ton cahier sans rien ?

– … ?

– Mais les messieurs qui jugent au journal !

– …

– On ne te payerait pas ?… Ça, c’est ennuyeux. Moi, c’est la même chose ; mais maman ne me donne que deux sous par composition. Elle dit que je suis vénale. Enfin applique-toi bien. Montre ta page ? C’est tout ce que tu as mis ? Mais tu ne seras jamais prête !

– … !

– Comment ! tu n’as pas de sujet ? On ne te donne pas un canevas, comme nous à l’école, pour la narration française ? Tu en as, une chance !

– …

– Moi, je voudrais que mademoiselle nous laisse écrire tout ce qui nous passe par la tête. Ah ! Seigneur, si j’étais écrivain !

– … ?

– Ce que je ferais ? J'écrirais cent mille millions de choses, et des histoires pour les enfants.

– …

– Je sais bien qu'il y en a beaucoup ; mais il y a de quoi vous dégoûter d'être enfant. Qu'est-ce qu'on va encore me donner comme livres d'étrennes ? On nous prend trop pour des imbéciles, tu sais ! Quand je vois dans un catalogue : « Pour la jeunesse », je me dis : « Allez ! ça va bien ! encore des grandes personnes qui se sont donné un mal de chien pour se mettre, comme on dit, à notre portée ! » Je ne sais pas pourquoi elles prennent un ton spécial, les grandes personnes, pour se mettre à notre portée. Est-ce que nous nous mêlons d'écrire des livres pour grandes personnes, nous autres enfants ?

– …

– S'pas, que c'est juste ? Moi, je suis pour la justice. Par exemple, je veux qu'un livre pour s'instruire, ça soye un livre pour s'instruire, et un livre pour s'amuser, je veux qu'il soye amusant. Je ne veux pas de mélange. Toutes ces années-ci, tu voyais arriver, dans les livres pour enfants, une automobile, et il y avait toujours dans l'histoire un monsieur pour vous glisser tout doucement son opinion sur les progrès de la mécanique… À présent, tu es sûre de voir descendre du ciel un aviateur épatant, mais il parle de la conquête de l'air… et des… des glorieux morts qui lui ont tracé la route. Tu comprends, à chaque instant, il y a des choses qui me coupent le fil dans les livres pour enfants, des choses qui sentent la grande personne qui fait la leçon. Papa a beau répéter : « Il faut qu'un enfant comprenne tout ce qu'il lit… » Moi, je trouve ça grotexque…

– …

– Grotesque ? Tu es sûre ? Grotexque est plus joli.

– … ?

– Je trouve ça grotexque, parce que les grandes personnes n'ont jamais l'air de se rappeler de quand elles étaient petites. Moi, j'aime énormément ce que je ne comprends pas tout à fait. J'aime les beaux mots qui font un joli son, des mots dont on ne se sert pas en parlant. Je ne demande jamais ce qu'ils veulent dire, parce que j'aime mieux réfléchir dessus et les regarder,

jusqu'à ce qu'ils me fassent un peu peur. Et puis j'aime les livres sans images.

– … ?

– Dame, tu comprends, marraine, quand on dit, par exemple, dans l'histoire que je lis : « Il y avait une belle jeune fille dans un château, au bord d'un lac… » je tourne la page, et je vois le château dessiné, et la jeune fille, et le lac. Oh ! là là !

– … ?

– Je ne peux pas bien expliquer, mais ça ne ressemble jamais, jamais, à ma jeune fille, ni à mon château, ni à mon lac… Je ne peux pas te dire… Si je savais peindre… C'est pour ça que je préfère vos livres à vous, les livres jaunes sans images… Tu me comprends, marraine ?

– …

– Tu fais « oui », mais je ne suis pas sûre… Et puis, on ne parle pas assez d'amour dans les livres pour enfants.

– … !

– Qu'est-ce que j'ai encore dit ? C'est un vilain mot, l'amour ?

– …

– Avec ça que je ne sais pas ce que c'est ! Moi, je suis très amoureuse.

– … ?

– De personne. Je sais bien que je n'ai que dix ans et que ça serait ridicule d'être amoureuse de quelqu'un, à cet âge-là. Mais je suis amoureuse, comme ça, tout court. J'attends. C'est pour ça que j'aime bien les histoires d'amour, des histoires terribles, mais qui finissent bien.

– …

– Parce que les histoires qui finissent mal, on en reste malade après, on n'a pas faim, on y pense longtemps, et quand on regarde la couverture du livre, on se dit : « Voilà, ils continuent à être malheureux là-dessous… » On cherche ce qu'on pourrait bien y faire, on songe à écrire la suite où tout s'arrangerait… J'aime tant qu'on se marie !

– … ?

– Oui, mais après qu'on a été bien malheureux avant, chacun de son côté. Ce n'est pas que j'y tienne, à tous ces malheurs, mais c'est nécessaire.

– … ?

– Pour qu'il y ait un commencement, un milieu et une fin. Et puis parce que l'amour, dans mon idée, c'est d'être très triste d'abord, et très content après.

– …

– Non, non, pas du tout, ce n'est pas souvent le contraire ! Qu'est-ce qui te demande ça ? Laisse-moi tranquille avec tes opinions de grande personne ! Et tâche d'écrire à présent une belle histoire dans ton journal, une histoire *pour moi*, pas pour les enfants. Une histoire où on pleure, où on s'adore, où on se marie… Et puis mets-y des mots que j'aime, tiens, comme : « *fomenter*, *subreptice*, et *prorata* et *corrobore*, et *prémonitoire* »… Et puis, quand tu commences un aliéna, tu dis : « Sur ces entrefaites… »

– … ?

– Je ne sais pas au juste ce que ça signifie, mais je trouve que ça fait élégant.

MA FILLEULE

Le Matin, 18 janvier 1912

– C'est toi qui m'appelles, marraine ? Je suis là sous l'escalier.

– … ?

– Non, marraine, je ne boude pas.

– … ?

– Non, marraine, je ne pleure pas en ce moment-ci. J'ai fini. Mais je suis bien découragée.

– … ?

– Oh ! c'est toujours la même chose, pour changer. Je suis fâchée avec maman. Elle aussi, elle est fâchée avec moi.

– … !

– Comment, « naturellement » ? Mais non, pas « naturellement » du tout ! Y a des fois qu'elle est fâchée après moi sans que je lui rende, – ça dépend si elle est juste.

– … !

– Oh ! je t'en prie, marraine, pas aujourd'hui ! Tu viendras me dire ça un autre jour. Il ne manque pas de jours où je suis bien lunée, et où on peut me rabattre les oreilles…

– …

– Non, pas rebattre, rabattre ! Quand tu grondes le chien, qu'est-ce qu'il fait ? il couche les oreilles. Moi aussi, je couche les oreilles depuis le déjeuner. Alors, je recommence ; tu peux me rabattre les oreilles avec les parents, et la justice des parents, et qu'un enfant ne doit pas juger ses parents, et ci, et ça… Aujourd'hui, ça ne prend pas.

– … ?

– Ce que j’ai ? J’ai que maman me décourage. Viens, que je te raconte. C’est encore à toi que je raconte le plus, parce que tu n’as pas d’enfant. Tu me comprends mieux.

– … !

– Si, c’est logique. Tu n’as pas d’enfant, tu as encore une maman, tu te fais gronder, tu pestes, tu rages, et puis tu as la réputation de ne pas être raisonnable : maman hausse les épaules en parlant de toi, comme pour moi… Ça me fait plaisir. Ça me donne confiance.

– …

– Il n’y a pas de quoi, je ne le fais pas exprès… Viens, on va se mettre près du feu : j’en avais assez, de ce dessous d’escalier, tu sais ! Donc, voilà. Maman me décourage. Je ne peux pas arriver à lui faire comprendre certaines choses.

– … ?

– Des choses sérieuses, des choses de la vie. Figure-toi qu’elle vient de m’acheter un chapeau pour aller à l’école !… Ah ! oui, c’est vrai, tu ne sais pas, tu n’es pas du pays… À Montigny, les élèves de la laïque ne mettent *jamais* de chapeau, sauf l’été pour le soleil, et même, je te confie ça sous le son du secret…

– … !

– Le son, je te dis ! La preuve, c’est que ça signifie qu’on parle à voix basse, ah !… Eh bien, je te confie sous le son du secret que nous faisons « hou ! hou ! » dans la rue aux élèves des sœurs, parce qu’elles ne vont pas à l’école nu-tête. Ne le répète pas ?

– … !

– Bon. Voilà donc que maman m’achète un chapeau. Je lui fais une tête à ce chapeau ! Naturellement, maman commence un discours de deux heures, qui n’avait aucun rapport avec la question : et que j’ai dix ans passés, et que je suis presque une jeune fille, et que je dois donner l’exemple d’une tenue irréprochable… Enfin, elle me faisait de la peine. J’ai perdu patience, je lui ai répondu que ça ne la regardait pas, que ma vie à l’école, c’était une vie spéciale où les parents n’entendaient rien, eccetera… « Enfin, maman, que je lui disais, est-ce que vous vous mêlez de dire à papa ce qu’il doit faire à son bureau ? Moi, à l’école, c’est la même chose. J’ai une situation très

remarquée à l'école, une situation très délicate, à cause que j'ai une personnalité, comme dit Mademoiselle. À vous entendre, maman, je ne devrais m'occuper que de ma famille ! Vous m'envoyez à l'école, j'y passe une moitié de ma vie : eh bien, ça compte, une moitié de la vie… L'école, c'est comme un autre monde, on n'y parle pas pareil : ce qui est convenable ici ne l'est pas à l'école, et si je vous dis que je ne dois pas aller en classe, l'hiver, avec un chapeau, c'est que je ne dois pas porter de chapeau ! Enfin, maman, ce sont des choses qui se sentent, ce sont des nuances ! » Je lui ai défilé ça très posément, tout d'un trait, pour qu'elle n'ait pas le temps de placer un mot, parce que tu sais comme sont les mamans, n'est-ce pas ? elles s'emballent, elles s'emballent, et puis elles n'ont pas de proportion.

– … ?

– Je veux dire qu'elles mettent tout à feu et à sang, autant pour un verre cassé que pour quelque chose de très, très mal. La mienne surtout. Elle est impressionnable. Après, elle me regardait comme si je tombais de la lune, et elle disait tout bas : « Mon Dieu ! cette enfant… cette enfant… » Elle avait l'air si malheureux et si étonné, on aurait dit que c'était moi qui l'avais grondée. Tellement que je l'ai attrapée comme ça par le cou et que je l'ai bercée contre moi comme ça, en lui faisant : « Là… là… ma petite chérie, là !… » Ça a très bien fini.

– … ?

– Mais si ! nous sommes fâchées, mais pour un autre motif. L'histoire du chapeau, c'est d'hier. Aujourd'hui… tiens, regarde mon doigt.

– … !

– Oui, une coupure, une grande, et l'ongle est fendu. Il a de l'eau oxygénée et du je ne sais plus quoi dessus. Et là, sur ma joue, tu vois une brûlure rouge ; ça me cuit. Et mes cheveux, tu ne vois pas, sur le front ? Sens-les : ils doivent sentir encore un peu comme quand on flambe le cochon sur la place. Tout ça, c'est des malheurs d'aujourd'hui, qui nous ont fâchées ensemble, nous deux maman… J'avais envie d'une frange frisée sur le front ; alors, alors j'ai coupé quelques mèches – la belle affaire ! Je sais bien qu'avec des ciseaux on va toujours plus loin qu'on ne veut… Et je me suis brûlé la joue en voulant faire tourner le fer pour le refroidir, tu sais, comme le coiffeur : ça fait si joli…

– … ?

– La coupure, c'est les ciseaux. Un peu plus, je me crevais un œil… Alors, tu me vois, s'pas, ma main pleine de sang, mes cheveux roussis et coupés en escalier, ma joue brûlée… Et, naturellement, c'est juste l'instant que maman rentre ! Qu'est-ce que j'ai pris, ma chère !

– … !

– Oui, j'étais dans mon tort, mais elle m'a grondée d'une façon qui sortait de l'ordinaire. Je t'assure qu'il n'était plus question de convenances, ni de la tenue, ni des enfants qui touchent à tout et qui en sont punis ! Il n'était pas même question de moi, ou si peu !

– … ?

– Attends, je vais me rappeler… Elle était comme une furie. Elle disait que je *lui* avais abîmé sa fille ! Elle disait : « Qu'as-tu fait de *mes* beaux cheveux que je cultive si patiemment ? Tu n'avais pas le droit d'y toucher ! Et cette joue-là, qui t'a permis de l'abîmer ? Et cette petite main ?… Comment ?… J'aurai mis des années, j'aurai passé mes jours et mes nuits à trembler au-dessus de ce chef-d'œuvre et il suffira d'un de tes gestes, petit démon dévastateur, pour compromettre le résultat adorable de tant de peines ! C'est lâche, c'est indigne, ce que tu as fait là ! Ta beauté est à moi, tu n'as pas le droit de diminuer un dépôt que je te confie ! » Qu'est-ce que tu dis de ça, marraine ?

– …

– Moi non plus, je n'ai rien trouvé à répondre. Mais ça m'a retournée. Je suis allée sous l'escalier sans souffler un mot. Et je me suis fait de la peine tant que j'ai pu. Je me tâtais les mains, les jambes, la tête : « Pauv' petit coco, que je me disais, tes mains, tes jambes, ta tête ne sont même pas à toi ! T'es comme une esclave, alors !… Te voilà bien avancée que ta mère t'aye donné le jour, puisqu'elle t'a repris tout le reste ! Tu n'oserais plus seulement perdre une dent de lait ni te casser un ongle, crainte que ta mère te le réclame… » Enfin, tu sais, comme on se parle quand on a envie de se faire pleurer… Ah ! j'ai une mère qui me donne bien du tourment, marraine !

– …

– Tu crois que je lui rends bien ! C'est possible. Alors, si elle est gentille avec moi, à table, je peux lui pardonner aussi ?

– …

– Je veux bien. C’est vrai qu’elle m’a traitée de démon dévastateur, mais…

– … ?

– Mais elle m’a aussi appelée « résultat adorable » et ça fait tout de même plaisir.

UN COIFFEUR

Le Matin, 29 janvier 1914

– Ici, madame, dans le petit salon du fond, nous ne serons pas dérangés. Le shampooing ?

– …

– Naturellement, je connais le refrain : on n'a pas le temps, rien qu'un antiseptique ! Et puis après, on se plaint d'avoir le cheveu sec et fourchu. Je parie que vous allez à la générale du Gymnase ? J'en étais sûr ! Avez-vous aimé celle de l'Ambigu ?

– …

– Ça n'a pas donné ce que j'attendais. Rien de bien neuf, rien d'audacieux, rien de « trouvé ». Pas une entrée qui arrache le cri.

– … ?

– Le cri, quoi, le cri : « Enfin, en voilà une ! »

– … ?

– Mais une coiffure, naturellement ! Là comme partout, c'était une salade, une salade de tentatives ; oui, voilà l'expression que je cherchais ! Vous y voyiez la mal peignée, le pain de sucre, l'accroche-cœur, l'éternel turban, le sac à mouches en tulle qui enveloppe la tête… Attention aux vapeurs d'essence, pour les yeux… La prochaine fois, je vous fais un beau shampooing aux œufs crus.

– … ?

– Si c'est bon ? C'est excellent… pour les marchands d'œufs. Ah ! Ah !

– … !

– Pardon, c'est le peigne qui s'est accroché. Vous avez des pellicules.

– … !

– Non, je me suis trompé. Ne faites pas attention ; c'est que nous arrivons au moment où je dis toujours cette phrase-là… aux clientes ordinaires. Mais moi, je suis si peu commerçant ! Vous voyez, je n'insiste pas. Nous sommes de vieilles connaissances.

– …

– Pas du tout, le plaisir est pour moi. Je suis d'ailleurs sans malice aucune, et je laisse à certain confrère le coup de la chute de cheveux par suite de couches.

– … ?

– Vous ne le connaissez pas ? Il est simple. Une cliente – je veux dire : une dame – perd ses cheveux sur les tempes et au bord du front après avoir eu un bébé, c'est infaillible, mais ça repousse six mois après. Que fait mon collègue ? Il dit : « Vous perdez vos cheveux ici, là et encore ici… – Ah ! mon Dieu, que dit la dame. – Rassurez-vous, intervient le coiffeur, nous avons une eau qui… une eau que… » Enfin bref, trois mois après, la dame voit repousser ses cheveux et chante dur comme fer les louanges de l'eau qui… de l'eau que… Je vous ondule ?

– … ?

– C'est l'affaire d'un quart d'heure. Vous me le demandez chaque fois, sans reproche. Et chaque fois je vous réponds : « C'est l'affaire d'un quart d'heure », comme ça se doit pour toute opération qui dure vingt-cinq minutes. Quelle robe mettez-vous, ce soir ?

– …

– Oui, oui, je la connais, lamée or sur fond bleu de nuit. On vous l'a déjà pas mal vue.

– … !

– Assurément non, je n'ai pas l'intention de vous en offrir une autre. Car si mes moyens me permettaient de telles fantaisies, ma clientèle, du moins, ne me le permettrait pas. Ah ! ah !… Mais on peut la rajeunir votre robe bleue.

– … ?

– Par une jolie perruque de la même nuance.

– … !

– Bondissez si ça vous amuse, mais pas trop haut parce que je tiens les mèches de la nuque. Une jolie perruque bleue, je dis. Avec deux rangs de petits strass et une fusée de paradis bleus… C'est bon, c'est bon, vous y viendrez !

– … !

– Peut-être pas *vous* personnellement, mais votre meilleure amie, vos connaissances de thé, votre belle-sœur, votre cousine, enfin celles à qui vous dites en parlant des cheveux de couleur : « Quelle horreur ! Si jamais je vous vois avec des cheveux morts vert pomme sur la tête, je me brouille avec vous ! » Eh bien, elles en porteront, elles en portent déjà, et vous ne vous brouillez pas avec elles. Alors moi, moi votre coiffeur, je rigole dans mon petit coin.

– …

– Non, ce n'est pas pour ça. C'est parce que je me dis que moi, coiffeur, moi simple merlan, j'ai tout de même plus d'influence sur vos amies intimes que vous n'en avez vous-même. Ça me fait tordre. J'ai fini tout de suite.

– … !

– Si, je maintiens que c'est joli. Tenez, une perruque d'un beau violet, ou bleu de nuit comme je vous propose, c'est ravissant au teint. Ça favorise, ça donne des modelés.

– … ?

– Si je sais ce que c'est qu'un modelé ? Mais naturellement que je le sais. Un modelé, c'est… heu… là, comme ça… quelque chose de flou… enfin je m'entends !

– … ?

– La perruque blanche, on y est un peu moins. Ça a surtout séduit les jeunes femmes très jeunes, et les vieilles dames qui se teignaient.

– … ?

– Parce que les vieilles dames qui se teignaient se sont dit : « Le jour où j'aurai envie de ne plus me teindre, j'aurai les cheveux tout blancs, comme une jeune femme ! »

– … ?

– Non, elles ont continué à se teindre. L'idée leur suffisait. Nous avons fini, un peu de brillantine ?

– … ?

– Ça donne du lustre. Ça donne un lustre extraordinaire… aux coiffes des chapeaux. Ah ! ah ! Jetez un petit coup d'œil dans l'atelier avant de partir, j'ai un petit choix de perruques de couleur comme vous n'en avez jamais vues… Hein, qu'est-ce que vous en dites ?

– … !

– Non, vous ne les verrez pas à Paris. Savez-vous où ça va ? En Allemagne. Berlin m'en a commandé trente à la fois. *Made in France ! Pariser kunst !* Alors, je te leur en ai mis du vert chou, et du jaune casserole, et du rose tendre, et celle-là, tenez, mauve Parme, et du bleu de Prusse, comme de juste… Et je te leur fais payer ça des six, sept, huit cents balles pièce, aïe donc ! On est patriote à sa manière : c'est toujours autant d'argent qui rentre.

UNE MASSEUSE

Le Matin, 5 février 1914

– Pouh !… Bonjour, madame. Pouh ! que je suis donc fatiguée ! Et ce genou ?

– …

– Vous dites ça, vous dites ça. Voyons voir. C'est vrai que l'enflure s'en va. Mais la place est encore bien noire de sang estravasé ? Pour un mauvais coup, c'est un mauvais. Que je suis donc fatiguée !

– … ?

– Pourquoi donc m'asseoir ? Ah ! oui… Ne faites pas attention, je dis ça toutes les trois paroles, que je suis fatiguée. Je le dis, parce que c'est la vérité : je ne me tiens plus, je succombe. C'est un vrai bonheur.

– … ?

– Songez donc, madame, c'est une tuerie chez moi. Toutes ces dames sont comme des folles. L'une qui veut partir dans le Midi, l'autre qui en revient, l'autre qui n'arrête pas de sortir le soir, et toutes celles qui sont éreintées de danser le tango, – et les pires, surtout, celles qui ne dansent pas, qui ne sortent pas, qui ne voyagent pas, – c'est celles-là qui m'usent le plus mon paillasson… Enfin toutes, je vous dis !… C'est au point que quand j'arrive chez vous, depuis huit jours pour votre foulure, je m'écrie : « Ah ! mon Dieu, voilà une demi-heure de repos, un petit massage assis bien tranquille ! » La jambe plus molle, tout à fait abandonnée, s'il vous plaît.

– … ?

– Ne soyez pas taquine ! De là à dire que vous avez bien fait de vous fouler le genou, il y a un abîme ! Mais enfin je suis bien contente de vous avoir entre deux grands massages. En sortant de chez vous, je vais… au diable vert, dans le fond d'Auteuil…

– … ?

– Vous savez bien que je ne dis jamais chez qui. Chez la dame que je vous ai parlé, qui est si riche et de si mauvaise humeur : vous savez bien ? Elle me reçoit comme un chien si j'ai deux minutes de retard, surtout qu'en ce moment elle est sans première femme de chambre ; une qu'elle avait engagée, une perle, est restée une heure dans la maison… une histoire à se mourir de rire ! La femme de chambre arrive, une fille très bien ; la dame qui avait bien déjeuné s'écrie en la voyant : « Mais elle est très gentille ! une vraie frimousse de soubrette ! Tu vas t'appeler Marton, et je te tutoie ! » Alors la femme de chambre lui repart : « Pour le nom, ça m'est égal ; mais pour le tutoiement, si ça ne fait rien à Madame, je trouve qu'il n'y a vraiment pas assez de temps que nous nous connaissons, Madame et moi. »

– …

– Bien sûr que ce n'est pas mal trouvé. Seulement ça lui a coûté sa place. Faire de l'esprit à cent vingt francs par mois, à ce tarif-là, j'aime autant être une bête. Pouh ! que je suis fatiguée !

– …

– Que je me repose ? Vous ne voudriez pas ! D'abord je n'aime pas ça. Je suis faite pour travailler d'abord, et pour me plaindre ensuite. Si je ne me plains pas, je ne suis pas heureuse. Tenez, des journées comme celle de demain : à cinq heures du matin, ma dame grecque…

– … ?

– Je dis bien : cinq heures du matin. Ah ! si vous cherchez une sinécure, je ne vous conseille pas de vous mettre domestique chez elle. Elle n'a pas de sommeil, et ça l'agace que les autres dorment. À cinq heures du matin, elle est pendue à toutes les sonnettes, et en attendant que le personnel descende, elle court, en kimono, cacher des petites boules de papier derrière et dessous tous les meubles, pour voir si on balayera. Jusqu'à moi, qu'elle empêche de dormir ! C'est par pure méchanceté qu'elle veut son massage de corps à cinq heures ; elle me le paye les yeux de la tête, rien que pour le plaisir de me demander quand j'arrive : « Eh bien, ma pauvre Antoinette, il ne devait pas faire chaud ce matin pour venir ? Mon thermomètre marquait six au-dessous, derrière la vitre ! » Alors, moi, je crâne ; je réponds : « Un peu frisquet, madame, un peu frisquet. Ça fouette le sang. Si vous circuliez dans la rue à cette heure-là, vous n'auriez pas les jambes couleur de beurre comme vous les avez ; probable. »

– …

– Tiens, j'ai ma malice aussi. L'hiver dernier, elle a failli me commander pour huit heures le matin, mais elle s'est ravisée. Elle a dû réfléchir que le métro marche à cette heure-là, et les autobus, et que ça me serait trop commode. Elle a la langue bien pendue, allez. Elle sait le français aussi bien qu'un cocher de fiacre. Le rouge me montait à la figure, des injures qu'elle me disait des fois. Une fois j'ai pris mon courage et je lui ai dit : « Madame, demain ça sera cinquante francs au lieu de quarante. – Et pourquoi donc ? – me fait-elle. Deux louis pour le massage, et dix francs pour les gros mots. »

– …

– Ce que vous êtes sage quand on vous amuse ! Vous ne bougez pas plus que mon gros père, comme je l'appelle, mon colonel en retraite, quand je lui masse ses pauvres poignets. C'est lui qui vient après ma dame grecque. Et puis tout le reste de la journée ça se poursuit d'heure en heure, jusqu'à huit heures le soir. Et notez bien que si une de mes clientes se décommande, je sens la terre manquer sous mes pas, je me vois ruinée et perdue, croyez-vous ? Le soir, je finis par ma dame anglaise, et quand j'arrive chez elle, je la masse autant dire en songe, tant je suis finie d'éreintement. Ah ! c'est là qu'on m'entend gémir que je suis fatiguée ! Une jolie dame blonde, ma dame anglaise, et bien construite et tout. Mais elle a aussi son grain.

– … ?

– Elle est d'une religion spéciale, et elle voulait que je m'en mette aussi… « Antoinette, disait-elle, il faut que vous soyez christian-scientist. – Ça a l'air bien difficile, rien que d'entendre le nom, je lui réponds. – Au contraire, dit ma dame, c'est une religion qui assure à tous ses adoptes… adeptes… le bonheur parfait. Tenez, vous qui êtes toujours fatiguée, répétez fortement : *Je ne suis pas fatiguée*, et en appliquant fermement votre pensée à vous en convaincre, vous pourrez supprimer complètement l'impression de fatigue. De même, quand vous êtes triste, vous n'avez qu'à vous répéter fortement… – Bien Madame ! bien, Madame, je lui interromps, j'ai compris, je vais essayer. » Pourquoi est-ce que j'irais contrarier une bonne cliente ?… Hier soir j'arrive chez ma dame anglaise, et je la trouve toute chose. « Oh ! Antoinette, me dit-elle, ma barrette, ma belle barrette à deux gros brillants et une perle grise, que j'ai perdue ! Vous ne pouvez pas savoir ce que je suis ennuyée. – Eh bien, Madame, que je fais, c'est le cas ou

jamais de vous répéter fortement : « *Je n'ai pas perdu ma barrette, je n'ai pas perdu ma barrette, je n'ai pas perdu ma barrette !…* »

– … ?

– Elle m'a rien dit, mais elle m'a fait un mauvais œil. Pouh !… Nous avons fini, tout en bavardant. Ça vous fourmille, n'est-ce pas ? c'est ce qu'il faut ! Et maintenant je me sauve… Mon sac ? qu'est-ce que j'ai fait de mon sac ? Hélas ! mon Dieu, mon sac, ma crème iodée qui est dedans ! Une cliente qui attend ma crème iodée comme le Messie !… Mon sac, ma crème iodée, mes clefs, ma bourse, ma… Ah ! le voilà. Pouh ! Ça va mieux.

– …

– Non, pas votre genou, – moi ! Bonsoir, Madame, je me sauve vite…

MA CORSETIÈRE

Fantasio, p. 321-322

Personnages : MA CORSETIÈRE, *forte dame, asthmatique, qui a l'air de ne jamais avoir porté de corset.* MOI, *personnage quasi-muet et révolté.*

La scène représente un très petit salon. Photographies sur la cheminée, signées. Au mur, une chromolithographie représentant une larve vaguement féminine d'une minceur vermiculaire, avec cette légende : Le Corset PERI 327 permet les positions assises et debout.

MA CORSETIÈRE. – Ah ! bonjour, madame. Je désespérais de vous voir cette saison ! Je me disais : « Est-ce qu'elle m'aura encore fait des traits ? »

– …

– Oui, je sais bien que vous voyagez beaucoup. Les voyages, c'est la mort de la taille. On achète des corsets ici et là, même dans les magasins de nouveautés, et c'est comme ça qu'on se déforme ! Vous arrivez bien mal ; avec les départs d'été de toutes ces dames, je ne sais plus où donner de la tête.

– …

– Oh ! mais vous avez grossi depuis l'an dernier !

– …

– Certainement, vous avez grossi ! Tenez, là… et ici… Comment avez-vous pu vous laisser arriver ça ? Et avec les modes d'à présent, vous n'y songez pas !

– …

– Oh ! je ne suis pas contente après vous, pas contente du tout !… Enfin, déshabillez-vous : je vous ai préparé une toile sur mon nouveau modèle, mon 327…

– …

– Mais oui, mais oui, il vous ira bien… Et puis qu’est-ce que c’est ? Vous ne portez plus que deux jarretelles, à présent !

– …

– Probable que c’est plus commode ! Mais je me demande ce que vous feriez, si vous étiez comme beaucoup de ces dames qui ont le bas-ventre gras ? Un bas-ventre gras, ça ne s’escamote pas comme une pièce de cent sous !

– …

– Oh ! qu’est-ce que vous me dites-là ! Ah ! vous êtes bien la même ! vous allez me faire rougir… C’est comme ces dames qui se font maigrir ; il faut bien, pour la mode, n’est-ce pas ? Elles m’ont écoutée, elles se sont fait maigrir ; seulement, elles ont trop de peau, c’est logique, n’est-ce pas ? Elles ont trop de peau sur le ventre, sur l’estomac surtout, et puis aussi sous les bras, au niveau des seins… C’est un travail, un vrai travail d’artiste pour arranger ça et remettre tout dans l’ordre. Mme X…, vous savez bien, cette belle femme qui a un manteau de zibeline de deux cent vingt-cinq mille ? C’est une nouvelle cliente à moi. Elle est superbe, on ne la reconnaît plus. Une taille ! des hanches ! comme ça, tenez. Elle qui était si forte ! Alors, elle a trop de peau, ça se comprend. Mais, avec mon 327, elle est divine !

– … ?

– Quand elle se déshabille ? Ah ! ma foi, c’est son affaire. Qui n’en est pas là, par le temps qui court ?

– …

– Comment, c’est idiot ? Mais je vous en citerai cinquante, je vous en citerai cent, qui ne sont pas plus idiotes que vous et moi ! Vous arrivez, avec vos idées de l’autre monde, mais vous n’y changerez rien, malgré vos petites ceintures qui vous alourdissent la silhouette et vous rendent excentrique ! J’en ai eu des clientes qui voulaient d’abord réagir contre la mode, comme vous dites : elles y sont venues comme les autres ! Elles ne peuvent pas lutter… Tiens ! vous n’avez pas de varices ?

– …

– C’est curieux. Je n’en ai jamais tant vu que cette année.

– …

– Pensez-vous, que c’est notre faute ? Les varices viennent bien toutes seules. Je ne dis pas ça pour cette pauvre Mme Z… Vous connaissez ? Elle est perdue de varices. Des varices comme des tuyaux d’irrigateur ! Vous ne le répéterez pas ? Mon Dieu ! comme vous avez engraissé !

– …

– Mais non, ce n’est pas une idée ! Vous ne luttez pas, vous acceptez ça tranquillement… Ah ! vous n’êtes pas une femme énergique comme Mme P…, vous !

– … ?

– Ce qu’elle fait ? Elle *chasse* sa graisse. Elle avait d’abord les hanches un peu fortes : « Madame Adèle, qu’elle me dit, je ne veux plus de mes hanches ! arrangez-vous ! » Alors, moi, je lui allonge ses corsets d’une bonne main, et je les serre en bas, han !… La graisse se déplace petit à petit et descend sur la cuisse. Mais, sur la cuisse, ça faisait bourrelet. J’allonge encore le corset d’une bonne main et je serre, han… Si bien que Mme P… en est arrivée à avoir ses bourrelets tout en bas, là où ça ne se voit guère. Elle est enchantée… C’est comme pour la gorge…

– … ?

– On ne veut plus de gorge. Les robes princesse, les fourreaux plats, tout ça a détrôné la gorge. Ces dames ont fait tout ce qu’elles ont pu : elles l’ont *répartie*, à gauche, à droite, elles l’ont renvoyée un peu sous les bras. Mais qu’est-ce qu’il y a de si vilain qu’un pli de chair qui marque l’aisselle ? On fait mieux que ça aujourd’hui !

– … ?

– Eh bien ! on attrape le sein, comme ça… N’ayez pas peur ! je vais vous expliquer avec un bout d’étoffe… On attrape le sein, tenez, comme ça, et on le plie, en bas, en le rabattant autant que possible sur les côtés. Par là-dessus, vous mettez un petit soutien-gorge : mon 14 *bis*, un amour ! Ce n’est pas à proprement parler un *soutien-gorge*, c’est un petit tissu élastique pour maintenir le sein dans la position. Et, par-dessus le tout, vous mettez mon corset, mon grand 327, la merveille du jour. Et vous voilà avec une silhouette divine, pas plus de hanche, de ventre, ni de postérieur qu’une

bouteille à vin du Rhin, et surtout une poitrine d'éphèbe. Avoir une poitrine d'éphèbe, tout est là. Il fallait encore y arriver ! Eh bien, madame, j'ai des concurrentes qui ont inventé bien des petites choses : le tissu maillot, la bande élastique pour rapprocher et comprimer les deux moitiés du postérieur, la tirette d'entre-jambes, mais je peux dire que j'ai été la première à rendre pratique, et vraiment esthétique, l'arrangement du « sein plié » !

LA VENDEUSE

21 mai 1914

Chez la modiste. À l'arrivée d'une cliente, la vendeuse accourt : vingt-cinq ans, des yeux de jeune tyran, une tourelle de cheveux blonds sur le sommet de la tête. Les mains, la taille, la bouche, le pied, tout cela est mince à l'excès, spirituel et agressif.

– Ah ! enfin, madame ! vous nous revenez ! J'en étais à désespérer. Je me disais ! « Ça y est ! elle sera allée chez Harry's se faire faire des bibis berlinois ! » Mais… qu'est-ce que vous avez donc sur la tête ?

– … ?

– Oui, ça qui a une aile bleue de côté, et un velours tout autour ?

– … ?

– Comment, c'est vous qui l'avez fait vous-même ? toute seule. Mais c'est incroyable, c'est miraculeux ! Si je peux me permettre de plaisanter, vous avez un avenir dans la mode. Voulez-vous faire à notre maison l'honneur d'y entrer comme apprêteuse ?

– … ?

– L'apprêteuse ? C'est… mon Dieu, c'est celle qui met les coiffes à l'intérieur des chapeaux, qui… enfin… qui fait bien des petites choses. Donnez-le moi, votre amour de « création », oh ! je vous le rendrai ! Tenez, je vous le rendrai… voyons… demain. C'est ça, demain. Justement, l'auto va livrer demain dans votre banlieue.

– … ?

– Oui, enfin, dans votre quartier, je voulais dire. C'est si loin ! Moi, je ne suis qu'une pauvre Parigote, qui n'a jamais le temps de quitter sa boîte, vous comprenez. Le boulevard l'hiver, Deauville l'été, la succursale de Biarritz en septembre, Monte-Carlo en janvier.… Ah ! tout le monde ne peut pas habiter Auteuil… Venez vite avec moi, j'ai un bon coin dans le

petit salon sur la rue. C’est mal éclairé ? Vous n’aimez pas être à contre-jour ? Mais c’est le meilleur endroit pour essayer des chapeaux, voyons ! La silhouette se découpe sur la fenêtre, et le chapeau, c’est surtout une question de silhouette, cette saison ; on néglige le côté détail. Et puis, voyez, vous êtes entre Mlle X…, la divette, qui essaye justement les chapeaux de tournée, et la princesse Z… qui arrive du Midi.

– …

– Oui, celle-ci, cette grosse vieille dame. Dans la maison, on l’appelle la Rose Pompon.

– … ?

– Parce que, quand un chapeau ne lui plaît pas, elle dit toujours : « Je trouve qu’il lui manque quelque chose, là, dans le creux… un rien, une fleurette… un bouquet de roses pompon ! » Mlle X… c’est celle-là, à votre gauche, elle n’est pas régulièrement jolie, mais elle a si bon cœur !

– … ?

– Oh ! un cœur d’or… Tenez, la dame qui l’accompagne, oui, cette espèce de petit raquin en noir, c’est une amie pauvre qu’elle a recueillie. Elle l’emmène partout avec elle, chez son couturier, chez son bijoutier ; – ici, elle reste des heures à essayer vingt-cinq chapeaux sous le nez de son amie pauvre – pour la distraire.

« Voyons, si nous causions un peu sérieusement, maintenant ? Je me suis mis dans la tête que je vous ruinerais aujourd’hui. C’est un jour comme ça où je suis tournée au commerce. Tenez, pour commencer, campez-moi ce petit calot sur vos beaux cheveux !… Vous ne les avez pas changés de couleur ?

– …

– Excusez-moi, c’est un reflet du faux jour. Je me disais : ils sont plus dorés que d’habitude. Vous auriez pu avoir l’idée de changer, simplement pour changer… Et puis il y a des personnes qui blanchissent de très bonne heure… Sur le côté, sur le côté, tout à fait couvrant une oreille ! Là !… Qu’est-ce que vous en dites ?

– … !

– Je vois que ce n’est pas un succès. D’ailleurs vous avez raison, il ne vous coiffe pas à votre genre. Sur vous, il fait un peu… un peu dame. C’est drôle, je viens de vendre le pareil à Mrs. W… Elle est à ravir dessous, Mrs. W… qui a le cou élancé, et puis surtout ça, tenez, le menton, la joue, si frais, et une oreille… Pour l’instant, faisons notre deuil de ce modèle-ci ; un de perdu, dix de retrouvés… Tenez, qu’est-ce que je disais ! voilà notre affaire. Bien enfoncé, n’est-ce pas ?

– …

– Plus que ça, plus que ça ! Je vous vois encore des cheveux de la tempe, et la racine de ceux de la nuque ! Vous connaissez, je pense, le « grand principe chapelier de la saison », comme dit la Patronne ?

– … ?

– Le grand principe, c’est que quand vous rencontrez une femme dans la rue, et que son chapeau vous laisse savoir si elle est brune, blonde ou châtaine, c’est que la dame en question n’est pas chapeauté chic. Là !… Remarquez que je ne dis rien, je vous laisse à votre impression. Eh bien ?

– …

– Vous aimez mieux le bleu marine ? Celui qui est là, sur le champignon ? Oui ?… eh bien vrai !…

– …

– Non, non, il n’est pas vendu.

– … ?

– Mais non, madame, je ne veux pas vous empêcher de l’acheter ! Je ne vous le proposais pas, parce que… je ne me croyais pas assez de talent pour vendre des chapeaux comme celui-là. Mais c’est que c’est vrai qu’il est à l’air de votre figure ! Ah ! vous savez ce que vous voulez, vous ! Comme je dis toujours : il n’y a que deux catégories de clientes à qui on ne fait pas changer d’idée : les artistes et les petites bourgeoises.

– …

– Vous n’êtes pas artiste, mais vous avez quand même le jugement très indépendant. Essayez, pour me faire plaisir, celui-ci. Il n’a rien d’excessif, mais je trouve qu’il est à la fois riche et discret, à cause de cette fantaisie en toile cirée qui en fait tout le cachet… Non ? Ah ! je n’ai pas de chance, vous

ne cherchez qu'à me mortifier… Si vos deux fils vous ressemblent comme caractère, ce seront des hommes terribles ! Ils vont bien, ces deux grands bébés ?

– …

– Déjà ? comme le temps passe, mon Dieu ! Et toujours beaux, je suis sûre. D'ailleurs, il n'y a pas à s'en étonner.

– … !

– Non, madame, c'est sans flatterie aucune ; du reste tout le monde est de mon avis dans la maison, ce n'est qu'un cri sur la prestance, le charme et l'intelligence de monsieur votre mari… et on sait bien que vos deux amours d'enfants ont hérité aussi de votre belle santé ! Quel dommage que ce ne soient pas des filles ! Je les coifferais déjà, et je les gâterais autant que vous… Alors, pour aujourd'hui, rien que le petit chapeau bleu ? Je vous le fais descendre dans la voiture ?

– …

– Oui, oui, n'ayez pas peur, je donne moi-même le signalement de l'auto au chasseur. Pensez-vous que je ne le connais pas, le landaulet marron, depuis six ans que vous l'avez ? Au revoir, madame, et merci de votre bonne visite, ne restez pas si longtemps sans venir voir votre fidèle vendeuse ; – j'ai tant de plaisir à vous voir… Ça me repose de notre clientèle d'Américaines : celles-là, je n'ai envie de leur dire que des choses désagréables !

UNE INTERVIEW

Le Matin, 25 juin 1914

– Eh oui, chère madame, c'est moi ! Maudissez le destin, c'est encore moi ! Vous n'avez pas oublié notre dernière entrevue ? M'avez-vous maltraité ! Je vous revois encore, à l'issue de votre causerie, dans ces extraordinaires coulisses de l'Université populaire… « Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là ? » avez-vous maugréé entre vos dents… Si, si, ne niez pas, j'ai parfaitement entendu ! Le fait est que ma tenue de soirée détonnait singulièrement dans ce milieu ouvrier…

– …

– Vous avez raison, ce n'est pas un milieu ouvrier, c'est un milieu… soufflez-moi l'expression… populaire ! Voilà : un milieu populaire ! Et maintenant, parlons sérieusement. Cette fois-ci, je prends le siège que vous ne m'offrez pas, et je m'installe – que dis-je ? je m'incruste ! Notre vieille camaraderie me crée des droits, et personne n'aura, avant moi, le bon petit « papier » sur votre nouveau livre… Je voudrais, comprenez-moi, quelque chose qui nous sorte un peu de l'éternel : « Nous avons trouvé l'original artiste à sa table de travail, entre son chien de police et son chat siamois… » De vous à moi, on les a assez vues, vos bêtes ! Je veux présenter à nos lecteurs une vraie « vous », une « vous » un peu fouillée, un peu creusée, un peu… Remarquez que j'ai un crayon et un carnet ! Ça m'amuse beaucoup de jouer au reporter qui note les chiens écrasés et les trous du boulevard… Ça me ressemble si peu, de balader un attirail de journaleux…

– …

– Si, si, de journaleux, j'aime ce mot dont la désinence découragée dit assez les tristesses, la mesquinerie, la veulerie d'un métier qui n'en est pas un… Ça vous étonne, avouez-le, de m'entendre mélancoliser de la sorte… C'est que je viens de traverser, j'achève à peine de traverser une sale période…

– … ?

– Peuh !… tout et rien… Neurasthénie. Un mot vague qui contient tant de misères précises… C'est au point que j'en suis encore à me demander : voyons, est-ce que je m'exile à la campagne, avec les quatre sous que m'a laissés mon père, pour planter mes choux, vivre obscur et… comment dire ? monacal… Là peut-être serait la sagesse… Et tant pis pour les feuillets noircis, pour les inutiles enfants de ma pensée !…

– … ?

– Oui… J'ai mis sur pied une… comment dire ? une étude, une formidable « étude d'homme » – j'aime assez ce titre qui fait pendant aux *Études de femmes* de Balzac… Je vais vous parler avec une franchise toute confraternelle : mon livre est-il achevé – ne l'est-il pas ? à chaque instant, je me penche sur mon héros comme sur un abîme, et je m'écrie : « Mais je ne le connaissais pas ! – mais je ne fais que l'entrevoir ! » C'est cette tâche surmenante qui m'a mené où je suis : neurasthénie, perte du sommeil, appétit capricieux, migraines, etc. Et le métier, pendant ce temps-là, le terrible métier qui n'attend pas, qui s'impose, qui vous pousse : va, la reine du marché Sainte-Marguerite t'appelle, l'auteur dramatique qu'on joue demain t'espère ! Alors, le corps exaspéré regimbe, les nerfs prennent le dessus, on s'abat en pleine course !… Vous connaissez tout cela, vous avez souffert tout cela, naturellement…

– …

– Allez, allez, ce n'est pas la peine de nier, nous causons cœur à cœur, il me semble à vous entendre que votre âme reflète un peu de la mienne, je suis si heureux, si honoré de cette similitude d'impressions ! Qu'avez-vous fait pour triompher de la crise ?

– …

– Moi, j'ai d'abord été pris d'une… comment dire ?… d'une phobie du bruit et de la lumière, j'ai été jusqu'à connaître l'enfantillage de doubler mes volets, de tapisser mes murs de liège… J'ai été – c'est à en rire de pitié ! – jusqu'à proposer à mes voisins d'au-dessus de leur payer un tapis… Je vivais prisonnier, éclairé par une seule lampe : l'anémie – j'arrête le mot sur vos lèvres – ne s'est pas fait attendre ; alors ont commencé les fastidieux traitements destinés à tonifier un malheureux organisme jeune et pourtant épuisé.

J’ai connu l’hydrothérapie froide, la viande de cheval crue, la ville d’eaux – ah ! quel livre, si j’en avais eu la force, que cette saison de ville d’eaux ! – et pour des résultats illusoires, purement illusoires… Que pensez-vous que j’aie fait, alors ?

– …

– Si, si, vous le pressentez ! Je me suis dit : Tu oublieras ton mal, en t’inclinant sur la souffrance des autres, tu te mireras humblement dans leurs petitesses, dans leurs ambitions, tu confesseras ce qu’ils cachent ; en un mot : tu seras reporter ! Mais reporter comme on est médecin, un peu, ou détective ; tu ne te mêleras pas à la foule de ceux qui se bornent au rôle de phonographe et d’appareil photographique, non ! D’un mot imprudent, tu tireras une anecdote ; d’un sourire ou d’un geste, tu feras un menu roman… Roman paisible, à coup sûr, que celui qui s’abrite entre les murs et sous les feuillages de ce jardin… N’est-ce pas ?… Ah ! c’est délicieux… Ce coin provincial, cet air qui sent le tilleul… Voilà ce qu’il aurait fallu à mes malheureux nerfs, mais… Sans indiscrétion, combien avez-vous de loyer ?…

– …

– Eh ! eh !… Le paradis vaut qu’on le paye… Paradis sans chauffage ?… Non ? avec chauffage ? Bien. Et vous croyez que dans le quartier, je trouverais…

– …

– Oh ! vous dites ça… Vous voudriez bien, au fond, attirer votre confrère et camarade par ici ? Tout de même, dans une maisonnette comme celle-ci, on réaliserait un ensemble charmant, rien qu’en horribles meubles Restauration… des commodes-toilettes, des cuvettes trop petites en porcelaine à fleurs… J’ai le génie de l’ameublement, vous savez… Oh ! je ne vais plus penser qu’à ça ! C’est bien votre faute, mais vous me le payerez !

– … ?

– Ah ! ah !… Qui est-ce qui va se retrouver demain dans l’*Heure*, campée de pied en cap, avec sa féminité aiguë et sa sensibilité hyperesthésiée ? C’est vous, ma chère amie, c’est vous !

– … !

– Comment, vous n'avez pas ouvert la bouche ? Ah ! que c'est femme, ce mot-là, que c'est femme ! Mais rien que dans ce mot-là, il y a cent lignes de psychologie !… La femme n'est-elle pas toute dans ce qu'elle tait ? Je me sauve, vous m'arracheriez les yeux, car une femme pardonne tout à un homme – même à un reporter ! – sauf la perspicacité. Et je vous vole une rose – j'ai la passion des fleurs ! Si je n'avais pas été, aujourd'hui, uniquement l'esclave de mon métier, – et d'une curiosité faite de sympathie et d'admiration, – je vous aurais conté comment m'est venu ce culte des fleurs, c'est bien le cas le plus étrange… Mais aujourd'hui, place au document ! Chère madame et amie, le « journaleux » vous baise les mains et court à son usine – mais l'ami reste en pensée à vos pieds, sur cette pelouse qu'ils foulent à peine…

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Michel, Jean-Marc, FlorentT, PatriceC.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non

rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Dirigeable souple, le *Clément-Bayard* avait été construit dans les ateliers de la société du même nom, à la Motte-Breuil, près de Compiègne.

{2} De deux balles dans la nuque, Paul Houssard avait assassiné son rival, M. Guillotin.

{3} Amie de Mme Guillotin.

{4} Chef d'une bande d'anarchistes spécialisés dans l'attaque des banques, Bonnot fut abattu, avec son complice Dubois, dans la maison de Choisy-le-Roi où tous deux s'étaient réfugiés.

{5} Il s'agit ici des complices de Bonnot qui comparurent devant les Assises de la Seine en février 1913.

{6} Au nouveau théâtre des Bouffes Parisiens, le 27 octobre 1913.

{7} À l'occasion de l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République, le 18 janvier 1913.

{8} Dérobée au Musée du Louvre par le peintre Vincenzo Peruggia, le 21 août 1911, la Joconde, retrouvée en Italie, fut restituée à la France le 29 décembre 1913.

{9} Il s'agit ici de la séance extraordinaire de la Chambre des Députés, consécutive à l'assassinat, par Mme Joseph Caillaux, épouse du ministre des Finances, de Calmette, directeur du *Figaro*.

{10} Les 15 et 17 juin 1914, place Saint-Augustin, boulevard Haussmann et place Saint-Philippe-du-Roule, le sol s'effondra le long des excavations creusées pour la construction de la ligne de métro Porte de Saint-Cloud-Opéra. Le nombre des victimes s'éleva à douze morts et dix-sept blessés.